



**PROPOS SUR LA LITTÉRATURE
OUTAOUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE**

II

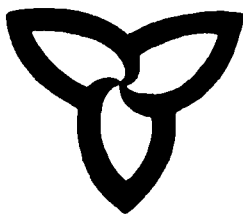
Introduction et choix de textes
par

RENÉ DIONNE

PS
8073
.P76
v. II
1979
ex. 1



La Société des écrivains canadiens
(section d'Ottawa-Hull)
Ottawa, octobre 1979

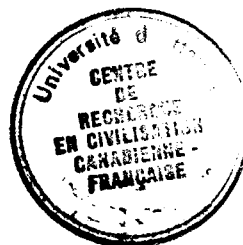


**PROPOS SUR LA LITTÉRATURE
OUTAOUAISE ET FRANCO-ONTARIENNE**

II

Introduction et choix de textes
par

RENÉ DIONNE



3 DEC. 1979



**La Société des écrivains canadiens
(section d'Ottawa-Hull)
Ottawa, octobre 1979**

Cet ouvrage a été préparé avec l'aide
financière du Ministère des Collèges et
Universités de l'Ontario et du Secrétariat
d'Etat du Canada

Dactylographie: Michelle Rochon

Reprographie: Université d'Ottawa

Dépôt légal: 3e trimestre de 1979

Bibliothèque nationale du Canada

TEXTES

de

René DIONNE

Jean-Pierre DUQUETTE

Jean ÉTHIER-BLAIS

Paul GAY

Yolande GRISÉ

Germain LEMIEUX

Gabrielle POULIN

Réjean ROBIDOUX

Donald SMITH

André VANASSE

A Mademoiselle Yolande Grisé,
première coordonnatrice du cours
de littérature outaouaise et franco-
ontarienne à l'Université d'Ottawa.

INTRODUCTION

En février 1978, nous avons publié une Bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne (édition préliminaire, coll. "Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française", 10, Ottawa, Université d'Ottawa, 91 p.) et un premier volume de Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne (même collection que l'ouvrage précédent, no 11, 209 p.). Dans l'introduction à la Bibliographie, nous avons établi les critères qui nous semblaient définir un écrivain outaouais et franco-ontarien; en introduction aux Propos I, nous avons rappelé qu'une littérature n'existe vraiment qu'à partir du moment où elle est lue et que les lectures que l'on en fait font corps avec elle. Nous ne reviendrons pas ici sur ces questions; pour connaître notre point de vue, le lecteur de ce second volume de Propos n'aura qu'à se référer au premier et à la Bibliographie, ou encore à lire notre article sur la "littérature outaouaise et franco-ontarienne" dans le Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa (no 16, avril 1978, p. 1-4).

Le premier volume de Propos contenait des articles sur la situation de la littérature outaouaise (7-10), la langue franco-ontarienne (11-17), les poètes d'autrefois (29-46) et ceux d'aujourd'hui (185-196); la plus grande partie de l'ouvrage était consacrée aux auteurs suivants: Germain Lemieux (19-27), Marie-Rose Turcot (47-50),

Séraphin Marion (51-55), Roger Duhamel (57-59), Yvette Naubert (61-84), Gérard Bessette (85-94), Madeleine Leblanc (95-98), Jacques Lamarche (99-103), Jean Ethier-Blais (105-117), Jean Ménard (119-158), Ronald Després (159-161), Safa Wakas (163-167), Emile Martel (169-173), Normand Rousseau (175-179), Lise Lacasse (181-184), François Gérin (197-203). Les auteurs des textes étaient Pierre Cantin, René Dionne, Jean-Pierre Duquette, Paul Gay, Yolande Grisé, Suzanne Lafrenière, André Lapierre, Pierre-Hervé Lemieux, Gabrielle Poulin.

Le présent volume contient un fort nombre de pages sur le contexte franco-ontarien de la littérature outaouaise et franco-ontarienne. Pour comprendre cette littérature et la juger, il importe, en effet, de savoir dans quelles circonstances difficiles elle est née et s'est développée. Yolande Grisé, première coordonnatrice du cours FRA 2566 (Littérature outaouaise et franco-ontarienne) au département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa (1976-1978), a lu le Rapport Savard sur les arts dans la vie franco-ontarienne et elle a constaté qu'il existe une sorte de désert de l'écriture; pourtant, il n'y a pas d'existence franco-ontarienne qui puisse être assurée sans l'écriture. Faut-il une politique du livre français en Ontario? Sans doute, répond Yolande Grisé, mais aussi, surtout peut-être, une "politique régionale de la lecture", dont le succès dépendrait des bons services régionaux des bibliothèques

(scolaires, paroissiales, municipales, universitaires) et de la coopération des centres culturels et sociaux aussi bien que de tous les organismes de la région. Une telle politique de lecture pourrait également contribuer à empêcher une certaine "fossilisation" de la langue française en Ontario.

Le Père Paul Gay, qui, en 1978-1979, a pris la relève de Yolande Grisé comme professeur du cours FRA 2566, s'est attelé à la tâche avec sa conscience habituelle et ses dons pédagogiques exceptionnels. Il s'était, bien sûr, intéressé jusque-là à la littérature outaouaise: depuis des années, il en parle régulièrement dans ses chroniques du journal Le Droit; jamais, cependant, il n'avait autant étudié l'histoire franco-ontarienne que durant l'année dernière. Les articles qu'il a préparés sur divers aspects de cette histoire: enseignement, civilisation, culture, problèmes passés et actuels, l'ont amené à prendre conscience d'une réalité vivante et dynamique. Récemment, il nous confiait que la littérature franco-ontarienne, "ça valait vraiment le coup" d'y consacrer ses forces de chercheur et d'enseignant universitaire. Le fruit des recherches et de l'enseignement du Père Gay, il est déjà présent non seulement dans les Propos, I et II, mais encore dans les pages du Droit et, surtout, dans le coeur et l'esprit de la trentaine d'étudiants qui ont suivi ses cours en 1978-1979; le professeur n'a qu'une crainte, c'est que le nombre de ses étudiants augmente considérablement en 1979-1980

(ses craintes sont fondées).

Le présent volume ne fait état que de cinq auteurs. L'un est décédé: Lionel Groulx; les autres, de belle maturité, en pleine possession de leurs moyens d'écrivains, ont déjà beaucoup publié et chacun d'entre eux a une ou plusieurs oeuvres sur le métier: le Père Germain Lemieux, Gérard Bessette, Jean-Ethier-Blais, Adrien Thériot.

Lionel Groulx n'appartient à la littérature outaouaise et franco-ontarienne que par l'une de ses oeuvres: l'Appel de la race, qu'il a publiée en 1922 sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres. Ce roman, à thèse il faut bien le dire, traite du problème scolaire franco-ontarien à l'époque du fameux Règlement XVII. Groulx met en scène une famille de six personnes que divisent des questions de race et de religion. Le père, francophone qui avait oublié ses origines françaises, y retourne; deux de ses enfants le suivent, mais les deux autres prennent le parti de la mère, anglophone qui s'éloigne de son mari. Ce roman franco-ontarien est-il raciste? Telle est la question que nous avons, pour notre part, posée au texte de Groulx. Le Père Gay, lui, rapproche l'Appel de la race des Deux Solitudes de Hugh MacLennan; ces deux romans sociologiques, "cri de protestation" dans le premier cas, "simple constatation" dans le second, démontrent bien que "nul ne peut porter dans son âme l'idéal de deux races, quand ces deux races s'opposent", ainsi que le proclame le Père Fabien,

double groulxien, disciple d'un fameux ethnologue français du tournant du siècle: le Dr Gustave Le Bon, d'assez triste mémoire aujourd'hui. Le Père Gay établit également un rapprochement intéressant entre le roman de Groulx et celui, séparatiste, de Jules-Paul Tardivel: Pour la patrie, qui est de 1895; dans les deux oeuvres les mêmes "tiraillements" sont durcis en oppositions irréductibles entre deux races, deux religions et, pourquoi pas, entre Ottawa et Québec.

Le Père Germain Lemieux, S.J., est né à Cap-Chat, en Gaspésie, mais, depuis 1941, l'Ontario français est sa patrie d'adoption. Je ne connais personne qui ait autant fait pour le développement de la littérature franco-ontarienne. Quoi et comment? La même chose et de la même façon que Luc Lacourcière à l'Université Laval de Québec. Celui-ci a donné à la littérature québécoise ses premières lettres de créance universitaire, grâce à ses recherches sur le folklore québécois qu'il a enseigné à partir de 1940; celui-là, fouillant le terreau franco-ontarien, a découvert pas moins de 6,000 versions de chansons folkloriques et plus de 700 récits, contes et légendes, qui constituent maintenant l'imposante bibliothèque d'archives sonores du Centre franco-ontarien de folklore de l'Université de Sudbury. Lacourcière s'emploie depuis des années à inventorier et publier les fonds qu'il a déposés à Laval; Lemieux a déjà fait paraître, en plus d'un ouvrage sur la tradition du conte

(De Sumer au Canada français...) et de sa thèse sur le conte-type 938 (Placide-Eustache), 3 recueils de chansons, 3 de contes populaires et, principalement, 14 recueils d'une collection qui comptera une trentaine de recueils de contes: Des vieux m'ont conté, publiée à Paris (Maisonnette et Larose) et à Montréal (Bellarmin). C'est la publication de ces archives et la présence du Père Lemieux à l'Université de Sudbury qui a permis au département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa de créer, en 1975-1976, le cours FRA 6745 (maîtrise et doctorat), intitulé: "La littérature orale franco-ontarienne". Reconnaissant les mérites du Père Lemieux, l'Université d'Ottawa lui a décerné un doctorat ès lettres, honoris causa, en juin 1978.

L'on oublie parfois que Gérard Bessette, né à Sabrevois, près de Montréal, a passé la plus grande partie de sa vie à l'extérieur du Québec. Professeur à l'Université de Saskatchewan de 1946 à 1949, puis à l'Université Duquesne de Pittsburg (Etats-Unis) de 1952 à 1958, il habite Kingston (Ontario) depuis 1958. Il y a d'abord enseigné au Collège militaire (1958-1960), avant de s'établir pour de bon, semble-t-il, à l'Université Queen's. Si l'on excepte les Poèmes temporels que Bessette a publiés en 1954, soit du temps où il enseignait aux Etats-Unis, toutes ses autres oeuvres (7 romans, 4 essais, 2 anthologies, une histoire littéraire) ont été éditées depuis que Bessette habite l'Ontario. Comment alors ne pas le compter

parmi les auteurs, et les plus illustres, de la littérature franco-ontarienne? De plus, c'est en Ontario que Bessette a trouvé l'un de ses meilleurs critiques, -- le plus fidèle en tout cas, -- Réjean Robidoux, professeur à l'Université d'Ottawa (dont il dirige, depuis juillet 1978, le département de lettres françaises) de 1958 à 1967 et à partir de 1974 (de 1967 à 1974, il a enseigné à l'Université de Toronto). Pour la première fois, l'on trouvera réunis les articles que cet excellent critique a fait paraître sur l'oeuvre bessettienne; il s'agit d'un corpus qui en impose autant par sa qualité que par le nombre de ses pages, écrites au fil des années sous le signe d'une perspicacité qui frôle la complicité sans manquer à l'objectivité ni à la franchise. S'ajoute, aux articles de Robidoux, l'éclairante entrevue que Donald Smith, directeur du département de français de l'Université Carleton, a obtenue de l'auteur des Anthropoïdes pour le compte des Lettres québécoises d'Adrien Thério.

Lorsque l'on songe à un écrivain franco-ontarien du cru, c'est d'abord Jean Ethier-Blais que l'on nomme. Né à Sturgeon Falls, il a fait ses études secondaires au Collège du Sacré-Coeur de Sudbury, où il a eu la bonne fortune de rencontrer François Hertel, dont il deviendra le disciple, puis l'ami. Les études universitaires entraînent Jean Ethier-Blais hors de son milieu natal: à Montréal d'abord (1946-1948), puis à Paris (1948-1952) et à Munich; un début de carrière diplomatique le ramène à Paris, avant de le conduire à

Varsovie et à Hanoï. En 1960, il commence d'enseigner à l'Université Carleton d'Ottawa; deux ans après, il est à McGill, qu'il n'a pas quitté depuis, sauf pour des séjours plus ou moins longs à l'extérieur du Québec, à l'Université de Strasbourg, par exemple, ou pour goûter les charmes de la Tunisie qu'il affectionne et habite régulièrement. Le Franco-Ontarien a fait carrière à l'extérieur de sa province natale; il n'a pas oublié la terre de son enfance: il y est resté attaché par les fibres de son âme, ainsi que Jean-Pierre Duquette, professeur à l'Université McGill, l'a bien montré dans les Propos I (p. 106-108), à partir des Signets II et III, du Dictionnaire de moi-même et de Mater Europa, "roman en partie autobiographique". "Homme d'exils" aussi qu'Ethier-Blais, affirme également Duquette (Propos I, p. 109-112), et cet homme qui a puisé à toutes les sources de la culture pour son bénéfice et celui de ses lecteurs (je pense, entre autres, à ceux qui lisent ses chroniques dans le Devoir depuis bientôt vingt ans), est un grand humaniste franco-ontarien, comme le proclame dans les présents Propos l'un de ses plus fervents critiques, le Père Paul Gay. Il suffit d'ailleurs, pour s'en rendre compte, de lire la remarquable réflexion d'Ethier-Blais sur la condition de "l'être français minoritaire" en Amérique. L'auteur de cette conférence, donnée à l'Université d'Ottawa le 23 février 1978, est bien d'une terre: la nôtre, en même temps que d'un monde: celui de la culture, qui vit à la fois du passé qu'il assume,

du présent qu'il transforme et de l'avenir qu'il bâtit en le rêvant à la mesure de l'homme qui demeure par-delà la mort apparente.

Adrien Thério, né au Québec (à Saint-Modeste de Rivière-du-Loup plus précisément) comme Gérard Bessette, a, comme ce dernier, enseigné aux Etats-Unis, où il a aussi fait des études universitaires (à Harvard et à Notre-Dame), puis en Ontario: à Toronto (1959-1960), au Collège militaire de Kingston (1960-1969) et à l'Université d'Ottawa (depuis 1969). Ses oeuvres, les quatre premières exceptées, il les a publiées depuis qu'il habite l'Ontario, et elles sont nombreuses: 9 romans et récits, 3 recueils de nouvelles, contes et histoires, 2 pièces de théâtre, 2 livres pour adolescents (un roman et un recueil de contes), 2 études, une édition de textes et la traduction d'Un Yankee au Canada de Thoreau. Il a également écrit d'innombrables articles dans divers journaux et revues. Pendant plusieurs années il a été le fondateur-propriétaire-directeur de Livres et auteurs canadiens, qui devait devenir Livres et auteurs québécois, maintenant propriété (depuis 1973) de l'Université Laval. Il est également le fondateur-propriétaire-directeur de Lettres québécoises, revue d'actualité littéraire, née en 1976, dont la qualité et la réputation ne cessent pas de croître à mesure qu'elle se répand à l'extérieur du Québec et du Canada. Le Père Gay a lu la Colère du père (récit dont les sources, comme c'était le cas pour Ceux du Chemin Taché, sourdent du pays d'enfance de l'auteur), tandis qu'André Vanasse,

professeur à l'Université du Québec à Montréal, et Gabrielle Poulin, écrivain d'Ottawa, ont fait deux lectures différentes du dernier récit (reportage) de Thériot: C'est ici que le monde a commencé (en Rivière-du-Loup et Témiscouata).

Les Propos II rendent donc hommage à des écrivains qui ont déjà une belle et longue carrière en terre franco-ontarienne. Les Propos III, comme les Propos I, présenteront un éventail plus large d'auteurs, et de plus jeunes, en même temps qu'ils contiendront un certain nombre d'articles sur le contexte outaouais et franco-ontarien. Leur publication est prévue pour l'automne de 1979; paraîtra également vers le même temps la seconde édition (revue, corrigée et augmentée considérablement) de notre Bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne, dont l'édition préliminaire de février 1978 est maintenant épuisée.

René DIONNE

LE CONTEXTE FRANCO-ONTARIEN

Voir aussi, à propos de la littérature outaouaise
et franco-ontarienne et de la langue franco-ontarienne,
Propos sur la littérature outaouaise et franco-
ontarienne, I:

- Yolande Grisé, "Image fragile et problématique
d'une littérature à la recherche d'elle-même", p.
8-10;
- André Lapi re, "La langue franco-ontarienne", p. 12-14;
"Situation de la recherche", p. 15-17.

PAS D'EXISTENCE ASSUREE SANS L'ECRITURE

Bien qu'il eût décidé de ne pas s'en mêler une fois le travail terminé, M. Pierre Savard n'a pas voulu refuser de venir présenter et commenter, le 8 février 1978, le texte du Rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne (communément appelé "le Rapport Savard"), "vu l'importance particulière de ses auditeurs". Directeur du Centre de recherche en civilisation canadienne-française et professeur au Département d'histoire de l'Université d'Ottawa, Monsieur Savard était l'invité des "Mercredis littéraires outaouais et franco-ontariens" de cette université. A titre d'auditrice et de coordonnatrice de ces rencontres hebdomadaires, j'aimerais relever ici et commenter, parmi les nombreux points traités dans ce rapport et repris au cours de cette causerie, ceux qui m'ont semblé toucher plus spécialement, directement ou indirectement, au phénomène littéraire franco-ontarien.

"Cultiver sa différence"

Au terme d'une étude qui aura duré vingt-et-un mois, l'équipe des trois auteurs (Pierre Savard, Rhéal Beauchamp et Paul Thompson) de cette vaste enquête, qui dépasse largement le cadre étroit des arts entendus au sens strict de "beaux-arts", résume sa position face à la situation déplorable qui est faite à la société francophone de l'Ontario, dans un titre-choc qui proclame sans ambiguïté son parti-pris en faveur du développement de la culture française en Ontario: Cultiver sa différence. Titre vraisemblablement audacieux pour les chastes oreilles de nos journalistes de la presse et de l'information si l'on considère le silence prudent qu'ils semblent bien avoir tacitement convenu d'entretenir autour de lui, alors qu'il constitue l'essence même du volumineux rapport de deux cent vingt-cinq pages que peu de gens auront le temps ou l'occasion de lire étant donné que son patron et éditeur, le Conseil des Arts de l'Ontario¹ a cru bon (par souci budgétaire?)² de le publier avec parcimonie.

Quoi qu'il en soit, que cela plaise ou non, c'est un fait établi désormais: il existe en Ontario deux groupes linguistiques d'importance (anglais et français) qui présentent des différences

socio-culturelles fondamentales. C'est pourquoi, plutôt que de chercher à étouffer leur différence (considérée par plusieurs Franco-Ontariens comme une tare) dans le grand tout anglophone environnant, qui agglutine de plus en plus d'éléments de la minorité francophone, les auteurs du rapport exhortent les Franco-Ontariens de tous les coins de la province à la reconnaître, à l'assumer, à la redécouvrir, à l'exprimer et à la respecter. Avec un titre pareil, Cultiver sa différence, cette étude est plus qu'un simple rapport d'informations sur les arts dans la vie franco-ontarienne destiné aux autorités gouvernementales anglophones. C'est l'expression d'un choix, une incitation à l'action, une sorte d'enseignement, presque un mot d'ordre: un cri de ralliement pour les "Franco-Ontariens".

Mais quelle différence?

Cette différence à laquelle le rapport Savard se réfère n'est nulle autre que l'originalité de la "culture française" telle qu'elle est vécue en Ontario, dans un contexte anglophone bien sûr, mais aussi dans la société francophone nord-américaine et européenne, voire internationale. Cependant, l'interprétation attribuée à l'un et l'autre de ces termes, "culture" et "française", dans le Rapport Savard est loin d'être restrictive comme on pourrait peut-être s'y attendre. D'une part, il est dit dans le texte:

La culture est entendue ici au sens large et de plus en plus répandu dans ce genre d'étude, soit: manière globale d'être, de penser, de sentir: c'est un ensemble de moeurs et d'habitudes, c'est aussi une expérience commune: c'est enfin un dynamisme propre à un groupe qu'unit une même langue;

on peut lire, d'autre part, que

la culture française dont il est question dans ce rapport doit être entendue dans son sens le plus large. Les Franco-Ontariens se rattachent à la tradition culturelle de la France par la langue, par la littérature et bien des formes d'art comme le théâtre. Ils possèdent en commun avec les Québécois et les autres francophones du pays le fonds culturel canadien-français. C'est pourquoi la culture québécoise actuelle ne peut les laisser indifférents. Enfin, ils ont développé en terre ontarienne une sensibilité propre qui s'exprime dans des manifestations artistiques que l'on qualifie volontiers de "franco-ontariennes". La culture française en Ontario ne saurait être réduite à l'une ou l'autre de ces composantes sans se condamner à vivre artificiellement ou à dépérir³.

Les Franco-Ontariens existent: on les a comptés

Constitué de cinq chapitres, quarante-quatre recommandations, cinq appendices (dont la liste des travaux particuliers qui ont été confiés à des spécialistes en divers domaines)⁴, vingt-deux tableaux statistiques et quatre cartes géographiques régionales, le rapport Savard a réuni des informations précieuses sur un phénomène que nombre de gens, anglophones et francophones, ignorent encore ou s'entêtent à nier, à savoir l'existence des Franco-Ontariens. Car refuser de reconnaître officiellement la langue française en Ontario, n'est-il pas tout simplement nier l'existence d'une partie des membres de la société ontarienne dont la langue maternelle est le français? Et s'obstiner à ne voir dans cette population française de l'Ontario que de "pôvres" parents pauvres québécois en exil, parce que la langue française qui est parlée en Ontario est très proche de celle qui est pratiquée au Québec, n'est-ce pas faire bon marché de l'expérience particulière d'un groupe minoritaire francophone dispersé sur un territoire anglophone? Or il y a un fait indiscutable: les Franco-Ontariens existent: on les a rencontrés, on les a écoutés parler, on les a comptés! Bien que les rapporteurs admettent volontiers qu'il n'est pas facile de quantifier un phénomène culturel et que, très souvent, les statistiques sont plus près de la précision que de la "vérité", il leur a été possible de mesurer la présence française en Ontario à partir de données issues des plus récents recensements. C'est ainsi qu'en 1976, sur une population globale de 8,264,465 habitants, on dénombrait 460,075 Ontariens dont la langue maternelle était la langue française, soit 5.5 pour cent de l'ensemble; alors qu'en 1971, sur un total de 7,700,000 personnes, on comptait 482,000 Ontariens dont le français était la langue maternelle, soit 6.3 pour cent de la population entière de l'Ontario. Il s'agit là d'une minorité très réduite, certes, mais bien réelle et vivante qu'il serait insensé d'ignorer. Au livre récent qui étudie, sous un titre aux allures de science-fiction (The Invisible French⁵), la trop discrète présence des 60,000 Franco-Ontariens de Toronto, ne conviendrait-il pas d'ajouter un second volet qui arborerait un titre plus réaliste: The Blind Majority?

L'école française: une imposture?

Il y a toujours eu de l'enseignement francophone en Ontario. Mais la grande lutte a été d'obtenir des écoles publiques françaises. Il aura fallu se battre quinze ans pour que le Règlement 17 de triste mémoire soit abrogé en 1927 et plus de trente ans pour qu'il disparaisse des statuts provinciaux en 1944. Pendant ce temps, l'Ontario français s'était doté d'un système d'éducation secondaire et collégial privé qu'il n'a pas hésité à sacrifier lorsqu'il est apparu nécessaire de rassembler les effectifs scolaires francophones

et de miser sur une éducation secondaire française gratuite. C'est ainsi qu'en 1969, la plupart des écoles secondaires privées françaises sont devenues des écoles secondaires publiques. Mais, tout en suivant de bonne foi le vieil adage selon lequel l'union fait la force, les Franco-Ontariens mettaient, en fait, tous leurs oeufs dans le même panier. Et, au moment même où l'on pouvait croire achevé le combat pour l'obtention d'écoles françaises, un problème de taille s'est présenté: le panier était percé. C'est désormais de l'intérieur que les établissements scolaires francophones, secondaires et même primaires, sont menacés. Devenues en de nombreux cas de véritables nids d'assimilation en raison de l'anglicisation qui s'y propage sous l'influence de divers facteurs dont l'immersion de jeunes anglophones en quête d'apprentissage d'une langue seconde à peu de frais, les écoles françaises espèrent recouvrer leur caractère francophone par la création de conseils scolaires homogènes qui permettraient aux Franco-Ontariens de contrôler complètement leurs établissements d'enseignement. Si de telles mesures ne sont pas prises très bientôt la mauvaise posture actuelle de l'école française en Ontario risque de tourner à une malheureuse imposture.

Sudbury, la ville des espoirs déçus

Sur le plan géographique, l'Ontario français, c'est l'Ontario à l'envers. Autrement dit, les Franco-Ontariens sont dispersés sur un territoire immense dont ils occupent principalement la périphérie: il y a environ 150,000 francophones dans le Nord de la province et à peu près le même nombre dans les régions de l'Est. Or, bien que cet isolement ait favorisé jusqu'ici la survie d'une culture française laissée à elle-même loin des centres d'assimilation, l'éloignement lui-même a coupé du même coup les Franco-Ontariens des forces vives de la province concentrées dans les villes industrielles du Sud.

Dans les années 1960, une région du moins avait semblé maîtriser ce lourd handicap quand de grands espoirs se sont créés autour de Sudbury qui se voyait déjà comme la future métropole culturelle de la francophonie ontarienne du Nord. Toutes sortes de surgissements sociaux et culturels laissaient effectivement présager que la ville de Sudbury était appelée à devenir ce pôle d'attraction tant souhaité par tous: la fondation de l'Université Laurentienne et de sa composante catholique, l'Université de Sudbury, où s'était établi le Centre de folklore franco-ontarien, la présence stimulante de la Société historique du Nouvel-Ontario, du Centre des jeunes et de la culture, l'activité de cinq écoles secondaires françaises, la souplesse linguistique du collège Cambrian d'Arts, l'implantation bénéfique de média francophones d'information, la création et le dynamisme du mouvement CANO (la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario), sans compter la conversion de la salle paroissiale en

salle de théâtre (la Slogue) et l'éclosion de nombreux talents dramatiques, musicaux, artistiques, cinématographiques et autres. Et pourtant ... Réduits à affronter des problèmes économiques insurmontables, les Franco-Ontariens de Sudbury n'ont pas été en mesure de répondre à ces espoirs. Le milieu social n'avait pas les moyens de se lancer dans la haute culture. Condamnée en partie au travail ingrat et difficile de l'exploitation minière et forestière ou aux aléas de la construction, jeune et trop mobile, la population de cette région s'est montrée peu "réceptive" au travail des artistes et, parallèlement, a souffert de l'exode de sa jeunesse, surtout de ses jeunes créateurs, vers les centres plus prometteurs du Sud ou d'ailleurs. A long terme, cette saignée des forces de renouvellement affaiblira considérablement le potentiel réel de la vie culturelle du Nord.

Le désert de l'écriture

Alors que la musique, les chansons et le théâtre connaissent une vitalité certaine dans le domaine des disciplines artistiques pratiquées dans l'Ontario français, l'écriture demeure largement sous-développée. A cet égard, les quatre petites pages consacrées à ce problème dans le rapport sont fort éloquentes⁶. Ce n'est guère étonnant quand on songe aux antécédents historiques (tradition orale, luttes scolaires) et sociologiques (nombreux transferts linguistiques, classes sociales défavorisées, conditions de vie incompatibles ou hostiles à l'épanouissement de la vie intellectuelle et, par conséquent, d'une littérature écrite) des Franco-Ontariens, auxquels s'ajoute l'essor ambivalent de la radio et de la télévision qui s'opère au détriment des moyens traditionnels de communication que sont les journaux et les livres. Le ressac actuel de la civilisation orale dans une société qui n'en est jamais tout à fait sortie n'est pas favorable à la création littéraire écrite. D'ailleurs, à l'instar des Québécois, les Franco-Ontariens lisent peu et, lorsqu'ils s'adonnent au plaisir de la lecture, rien ne permet d'affirmer qu'ils le font en français!

Ainsi donc, mis à part une production de combat et de survivance qui constitue la majeure partie des écrits franco-ontariens, l'écriture "gratuite" attire peu d'adeptes en Ontario français. Rares sont les ouvrages proprement littéraires. Mais l'édition préliminaire d'une bibliographie de la littérature outaouaise et franco-ontarienne⁷ préparée sous la direction de M. René Dionne, directeur du Département des lettres françaises à l'Université d'Ottawa, nous permettra sans doute de découvrir et d'ajouter, aux noms connus de Séraphin Marion, de Jean Ménard et de Jean Ethier-Blais, d'autres noms d'auteurs franco-ontariens dont ne manqueront pas de profiter les "Mercredis littéraires" qui, pour la deuxième année consécutive, encouragent l'étude d'oeuvres d'ici⁸.

Si l'éclosion d'une vocation d'écrivain franco-ontarien n'est pas chose aisée en Ontario, que dire de la naissance d'un auteur? Si peu de débouchés s'offrent au produit de la plume franco-ontarienne! Outre la presse quotidienne (Le Droit d'Ottawa) et hebdomadaire ou bimensuelle (Le Voyageur de Sudbury, Le Nord de Hearst, le Toronto-Express), quelques périodiques à vocations multiples et à tirage réduit (par exemple, Ebauches, Co-incidences, Le Boréal, La Revue de l'Université Laurentienne, Ovul, etc.) publient des textes poétiques ou des pages de prose, quand ils parviennent eux-mêmes à se tirer d'affaire.

Du côté de l'édition proprement dite, les efforts des Presses de l'Université d'Ottawa sont limitées à la publication universitaire. Les jeunes créateurs doivent s'adresser ailleurs. Il y a quelques années, est née à Sudbury une maison d'édition axée sur la création littéraire franco-ontarienne. Depuis trois ans, l'équipe bénévole de "Prise de Parole" a réussi à publier une quinzaine d'ouvrages poétiques, romanesques et dramatiques. Moins commercial que social, le rôle qu'entend jouer cette jeune maison d'éditions en est un "d'animation des arts littéraires chez les francophones de l'Ontario"⁹. Aussi invite-t-elle les jeunes écrivains à lui soumettre des manuscrits, à faire appel à son aide pour corriger ceux-ci, les réviser et les préparer pour l'impression. Tâche féconde, mais immense, que le seul travail bénévole de quelques-uns ne peut assumer sans de sérieuses difficultés. Dans une telle aventure, plusieurs textes ne peuvent atteindre l'étape de la publication. Il faudrait des moyens autrement importants et une équipe plus nombreuse. Voilà un domaine où pourrait intervenir le Conseil des Arts de l'Ontario et, plus précisément, le bureau franco-ontarien dudit Conseil.

Devant des moyens de reproduction aussi limités, et insuffisants, certains auteurs n'ont pas hésité à prendre des initiatives et à publier à compte d'auteur: ainsi, Georges Tissot et Pierre Pelletier d'Ottawa et Réginald Bélair de Kapuskasing. Mais cette solution individuelle ne saurait assurer le développement littéraire d'une collectivité.

Une politique du livre ou de la lecture?

Ces problèmes de création et d'édition se greffent sur le problème plus complexe de la diffusion du livre "français" en Ontario par l'entremise des librairies et des bibliothèques. Voici ce que le rapport exprime à ce sujet:

Le problème de la diffusion culturelle s'étend aussi à la distribution du livre français. Devant le nombre restreint de points de vente, il faut que les bibliothèques publiques fassent un effort particulier pour rendre le livre français

accessible à leur population francophone. Les efforts entrepris en ce sens depuis quelques années dans le Nord ont démontré l'intérêt du public pour de telles initiatives et devraient inciter les responsables à accélérer leur travail¹⁰.

Ce court paragraphe laisse le lecteur sur sa faim. En effet, n'aurait-il pas été important d'approfondir ces questions en tirant parti de la consultation du rapport Bowron sur les bibliothèques publiques de l'Ontario¹¹, d'une part, et, d'autre part, en s'interrogeant sur l'existence, la localisation, la clientèle, le chiffre d'affaires, la marchandise, les sources d'approvisionnement, le dynamisme littéraire et l'engagement possible dans le milieu franco-ontarien des librairies francophones de l'Ontario. Voilà autant de points qui auraient pu trouver leur place dans un rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne.

Bien entendu, ces quelques lignes ne prétendent pas rendre compte des controverses que connaît actuellement au Québec toute la politique du livre autour de la distribution du livre québécois chez-lui et ailleurs et qui concerne par ricochet l'Ontario français. Enfin, le problème ontarien du livre français s'inscrit aussi dans le contexte plus large de la distribution du livre en Amérique francophone où s'affrontent des intérêts économiques de tous niveaux. C'est pourquoi, devant l'enchevêtrement des questions commerciales presque insurmontables, les Franco-Ontariens gagneraient à développer, par l'intermédiaire des bibliothèques scolaires, paroissiales, publiques ou universitaires, des centres culturels ou sociaux et des organismes franco-ontariens régionaux une politique régionale de la lecture qui valoriserait l'écriture sans laquelle il serait illusoire de croire à une existence assurée dans l'espace et dans le temps. Verba volant, scripta manent!

Yolande GRISE

¹Le Conseil des Arts de l'Ontario fut créé en 1963. C'est une agence gouvernementale qui reçoit ses subsides du gouvernement ontarien. En 1969, le Conseil s'est doté d'une section franco-ontarienne. La préparation du rapport Savard a été faite à la demande du Conseil.

²En 1977, le budget du Conseil des Arts de l'Ontario était considérable: \$9,000,000.00.

³ Cultiver sa différence. Rapport sur les Arts dans la vie franco-ontarienne (RAVFO) par Pierre Savard. Rhéal Beauchamp, Paul Thompson, Toronto, septembre 1977, pp. 3-4.

⁴ Tous les documents qui ont servi à la préparation du RAVFO peuvent être consultés par le public au Centre de recherche en civilisation canadienne-française, situé au 6e étage de la bibliothèque centrale de l'Université d'Ottawa.

⁵ Maxwell, Thomas R., The Invisible French. The French in Metropolitan Toronto, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1977.

⁶ RVFO, pp. 128-132.

⁷ Cet ouvrage a été lancé le 24 février lors des manifestations du colloque sur la vie franco-ontarienne tenu à l'Université d'Ottawa. Il est disponible au CRCCF.

⁸ Signalons en passant la parution d'un premier tome de Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, recueillis par René Dionne et publiés par le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

⁹ RVAFO, p. 131.

¹⁰ RAVFO, p. 157.

¹¹ Bowron, Albert, The Ontario Public Library: Review and Reorganization. Toronto, Information, Media and Library Planners, Ed., 1975.

(Le Droit, 25 mars 1978, p. 19.)

La langue franco-ontarienne

FOSSILISATION DU FRANCAIS EN ONTARIO?

C'est une salle comble et fort intéressée qui, le 18 janvier 1978, a accueilli et applaudi le linguiste André Lapierre, professeur à l'Université d'Ottawa. M. Lapierre était le premier invité des "Mercredis littéraires outaouais et franco-ontariens" de cette université, réservés à l'exploration de la littérature outaouaise et franco-ontarienne et de ses moyens d'expression.

A son auditoire aussi nombreux qu'attentif, le conférencier a choisi de parler de l'épineuse question du sort de la langue française en Ontario. Question qu'il a abordée dans une perspective volontairement objective puisque la fonction de tout linguiste consiste à décrire la langue telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être, rôle dévolu plutôt aux grammairiens, professeurs et autres esthètes du langage.

M. Lapierre a donc brossé un tableau des origines et de l'histoire du français en Ontario avant d'en présenter un bref aperçu synchronique par une exposition bien documentée de ses différents aspects phonétiques, morpho-syntaxiques et lexicaux, lesquels ne relèvent pas dans leur ensemble d'une spécificité typiquement franco-ontarienne.

Sous le régime français

Première langue occidentale parlée en Ontario, le français a laissé sa trace le long des routes du Nord et du Sud empruntées par les premiers explorateurs, colons et autres voyageurs parmi lesquels on trouve Samuel de Champlain, Etienne Brûlé, Nicolas du Vigneau, etc. C'est à cette première présence française en Ontario que sont dus les toponymes connus de la rivière Rideau, des chutes de la Chaudière, du lac des Chats, de l'île aux Allumettes, de la rivière des Français (French River), de Détroit, de la rivière Canard, de Sault-Ste-Marie et j'en passe. Héritier de la lingua francesca des Serments de Strasbourg, elle-même issue d'un étrange amalgame de gaulois et de latin populaire, le français de la Nouvelle-France descendait en droite ligne de dialectes d'oïl importés surtout des régions côtières du Nord et de l'Ouest de la France: dialectes de Picardie (2%), de Normandie (19%), du Poitou (12%), de l'Aunis (11%) et de la Saintonge (6%); mais aussi de l'Ile-de-France (12%) ou encore

de Bretagne, de Bourgogne, de Champagne ou de Lorraine (38%). Aussi ne faut-il pas s'étonner si, échoués en terre canadienne, tous ces petits "peuples de la mer" ont conservé dans leur langue de nombreux termes maritimes ou s'ils les ont adaptés aux objets et aux êtres de leur existence nouvelle. Par exemple, on trouve encore en certains lieux d'ici une expression aussi jolie qu'"elle est à l'ancre" pour désigner une jeune femme qui n'a pas encore d'enfant.

Sous le régime anglais

La coupure survenue entre la colonie française et la mère-patrie en 1760 eut pour la Nouvelle-France les désastreuses conséquences qu'on sait. Désormais, le Canada français, qui déjà bien avant la France elle-même avait réalisé son unité linguistique, vit sa langue évoluer en vase clos dans les campagnes ou se transformer au contact de l'anglais à la ville. Dès 1764, on repère dans la Gazette bilingue de Québec les premiers anglicismes: "la malle (mail = courrier) partira ce soir", "Le Wellington laissera (will leave = quittera) Québec ce soir".

En Ontario, au lendemain de l'Indépendance américaine, un premier groupe d'immigrés francophones venus de Détroit traversait le détroit pour venir s'établir à Windsor, à Belle Rivière, à Pincourt ou aux alentours, dans les comtés actuels d'Essex et de Kent. Mais cette vague d'immigration francophone fut bientôt submergée par l'arrivée massive de loyalistes anglophones, à partir de 1783, qui allait compromettre le développement linguistique français dans le Haut-Canada.

Un second peuplement francophone eut lieu peu après l'échec de la Rébellion de 1837-38. On oublie effectivement que ces malheureux événements ont été un facteur d'émigration québécoise vers l'Ontario, et ce, pour différentes raisons: la densité de la population dans les deux grandes villes de l'époque, Montréal et Québec, la pauvreté du sol, mais surtout l'instabilité socio-politique qui créait un sentiment d'insécurité. Déjà, on fuyait le Québec à la recherche d'un monde meilleur... Ainsi donc, progressivement, on assista au peuplement francophone de l'Est ontarien, qui se répandit jusqu'à la Basse-Ville de By-Town. Phénomène unique dans les Annales du Canada français: l'installation de ces nombreux francophones provoqua le retrait de plusieurs occupants anglophones vers l'Ouest de la province; il y en eut même qui n'hésitèrent pas à traverser la rivière des Outaouais pour aller s'installer du côté québécois! De sorte qu'il ne fut pas rare de voir en terre ontarienne des toponymes anglais se transformer en toponymes français (Beaverbrook devint Limoges) et des villages à consonance anglaise se développer en plein pays québécois.

Le troisième grand mouvement migratoire francophone s'opéra entre les années 1880 et 1936 et, cette fois, vers trois directions différentes. A la fin du XIXe siècle, des Québécois vinrent s'établir dans le Nord ontarien (Hearst-Kapuskasing-Timmins) pour travailler dans l'industrie forestière ou à la construction du chemin de fer. D'autres préférèrent s'établir dans le Moyen-Nord (North Bay-Sudbury-Sturgeon Falls), attirés par l'offre d'emplois dans les mines de la région. Enfin, un bon nombre vint gagner son pain dans le Sud-Ouest du pays où l'industrie métallurgique et l'industrie automobile se développaient.

Vers 1881, la population francophone de l'Ontario s'élevait à environ 100,000 habitants (en chiffre absolu). En 1911, elle en comptait 200,000; en 1931, 300,000; en 1971, 707,000! Actuellement, la population franco-ontarienne est la minorité francophone la plus importante hors du Québec. Malheureusement, il se trouve, que, d'après une enquête statistique récente, le taux d'assimilation des francophones est tel en Ontario qu'on est en droit de parler de fossilisation de la langue française dans cette province. Ainsi, alors que ce taux est de 56% pour l'ensemble de la Franco-Ontarie, on compte un taux d'assimilation de 19% dans l'Est ontarien, un taux de 20% dans le Nord et le Moyen-Nord; une autre région franco-ontarienne atteint en certaines localités un taux d'assimilation galopante qui va jusqu'à 78%!!!

Un futur défavorisé

Il y a de quoi s'inquiéter et, à l'exemple de M. Lapierre, être fort troublés devant les proportions alarmantes de la désintégration de la langue, cette "demeure de l'être" selon la juste expression d'André Breton. Bien qu'il n'appartienne pas aux linguistes de prédire l'avenir du français en Ontario, M. Lapierre s'interroge avec anxiété sur la volonté de survivance des Franco-Ontariens et constate avec amertume que, c'est parmi les jeunes que le taux d'assimilation est le plus élevé. Par exemple, à Toronto, les trois-quarts des enfants francophones d'âge scolaire en Ontario fréquentent des écoles anglaises; sur un nombre de 100,000 francophones, 50,000 "avouent" leur origine francophone et 25,000 seulement parlent français. Nombreux sont les facteurs qui jouent contre la langue française en Ontario. D'abord, il y a une anémie culturelle qui s'installe un peu partout au moment même où, de plus en plus, certains Franco-Ontariens parmi les plus avertis se disent fatigués de "quémander". Ensuite, l'ambiguïté du pacte politique est défavorable à l'épanouissement du français: alors qu'au niveau fédéral, on appuie une politique "bilinguiste", au palier provincial, on refuse de faire du français une langue officielle. De plus, le français est dépouillé en cette province de toute valeur socio-économique au point qu'il est même impossible d'y mourir en français...

D'autre part, il y a ce grave problème de dénatalité à peu près insurmontable, dussions-nous, selon l'amusante remarque de Pierre Bourgault, "passer les trente-six prochaines années au lit"! Enfin, on ne peut ignorer la fragilité d'un système scolaire si chèrement acquis à tous les niveaux: il n'y a pas d'université française en Ontario.

Actuellement, l'Ontario français est en train de vivre, selon André Lapierre, le moment le plus critique de son histoire: les années qui viennent seront difficiles d'autant plus qu'il ne faut plus compter avec la quantité, mais avec la qualité, et, en ce qui concerne la qualité de la langue française en Ontario... Et si, paradoxalement, il est vrai qu'on assiste à une sorte de renaissance culturelle en certains endroits, il y a tout lieu de se demander avec M. Lapierre s'il s'agit d'une renaissance authentique ou du chant du cygne? Quoi qu'il en soit, les jeux ne seraient-ils pas déjà faits?

Yolande GRISE

(Le Droit, 11 février 1978, p. 16.)

L'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS DANS L'ONTARIO

"Les Franco-Ontariens ne perdront jamais leur anglais; c'est leur français qui est en perte de vitesse" (Arthur Godbout.)

Le grand spécialiste de l'histoire de l'enseignement français en Ontario, Arthur Godbout, a étudié les 50 premières années de l'enseignement français dans le Haut-Canada (1791-1841) dans un volume intitulé l'Origine des écoles françaises dans l'Ontario¹. Le volume suivant, intitulé Historique de l'enseignement français dans l'Ontario, qui sera bientôt édité, reprend les origines et conduit l'histoire de l'enseignement français dans l'Ontario jusqu'à 1976. Je voudrais, avec un guide aussi savant qu'Arthur Godbout, donner les grandes lignes de cette évolution, une des plus intéressantes dans l'histoire mondiale des minorités².

Des origines à l'acte constitutionnel (1791)

C'est avec fierté que Godbout aime à souligner que l'école-mère de l'Ontario est l'école française fondée au Fort Frontenac (Kingston) en 1678 par le sieur Robert Cavelier de La Salle. La création de cette institution confirme que les Canadiens français furent les premiers occupants de l'Ontario, possédant dans le sud des établissements permanents considérables. Les familles canadiennes-françaises ne jalonnaient-elles pas le Saint-Laurent supérieur et les Grands Lacs, y compris l'emplacement actuel de Toronto, avant que n'y arrivent les premières familles anglaises en 1760 et plus tard, en 1790, les 10.000 Loyalistes des colonies américaines? Si les Loyalistes constituèrent alors les trois quarts de la population du Haut-Canada, il ne faut pas oublier que des centaines de familles françaises vivaient avant eux dans le Haut-Canada, principalement à Détroit où se donnait en 1755 de l'enseignement français, et à Sandwich (Windsor). Dans cette dernière ville, deux demoiselles de Québec, Mlles Adémard et Papineau fondèrent en 1786, avec l'aide du clergé, une école privée française pour jeunes filles. D'ailleurs, jusqu'en 1841, Sandwich a constitué la seule agglomération importante francophone de l'Ontario.

De l'acte constitutionnel (1791) à l'Acte d'union (1840)

Ainsi, en 1791, au moment de l'Acte constitutionnel, l'Ontario

français n'est pas l'est ni le nord, mais bien le sud, surtout les comtés de Kent, Sussex, Détroit et Windsor.

Quand la division est décrétée entre le Haut et le Bas-Canada, Lord Dorchester (Carleton) et Londres s'entendent pour qu'on respecte les droits des Canadiens français du Détroit. Ils sont 15,000 en 1791: ils seront 30,000 en 1796. L'Edit de la première session de l'Assemblée législative du Haut-Canada exige que toutes les lois soient traduites en français pour le district du sud-ouest.

Le fait français dans le Haut-Canada s'exprima particulièrement au Traité de Jay en 1794 entre l'Angleterre et les Etats-Unis, lorsque le plus grand nombre des Canadiens français de Détroit passèrent dans le Haut-Canada. Ces Canadiens français de Windsor résistèrent victorieusement aux Américains en 1812 et Godbout va jusqu'à affirmer que la résistance du Haut-Canada sous la direction du Canadien français Bâby peut se comparer à celle de Salaberry, un autre Canadien français, dans le Bas-Canada, à Châteauguay en 1813.

Comment ce fait français s'affirmait-il par des écoles françaises?

On est bien obligé de constater la pitoyable condition des écoles, françaises ou anglaises, pendant le premier demi-siècle du Haut-Canada. John Graves Simcoe, le premier Lieutenant-Gouverneur du Haut Canada en 1791, qui a tant fait par ailleurs pour son développement, s'employa "frénétiquement" à effacer tout vestige du régime français, malgré les ordres de Lord Dorchester. Certes, Simcoe prônait le rôle de l'Etat en matière d'éducation, mais en fait, de 1791 à 1840, les fonds de l'Etat passèrent presque entièrement par le Conseil exécutif, au service d'une caste, le fameux "Family Compact". Ce favoritisme éhonté qui jouait contre les enfants pauvres fut l'une des causes du soulèvement haut-canadien de 1837-1838. En 1830, alors que la population de l'Ontario s'élevait à 200,000 âmes environ, il n'y avait que 400 écoles élémentaires, donc une pour 500 élèves. Et pourtant en 1816 l'Acte des Ecoles élémentaires, dites "communes", attribuait des fonds publics à l'instruction des enfants; mais les "Communes", aussi nombreuses en français qu'en anglais, ne furent fréquentées que par 60% de la population infantine. Quant aux écoles secondaires de district ("Grammar schools"), créées déjà en 1807, elles ressemblaient à des lycées non gratuits, car seuls pouvaient les fréquenter les fils de hauts fonctionnaires ou de parents riches, et elles se trouvaient pratiquement sous la dépendance totale de l'Eglise anglicane.

De l'Union (1840) à la création du Ministère de l'Instruction publique (1875)

Sous l'Union, si les débats parlementaires ignorent le français,

l'enseignement de cette langue dans les écoles ne subit aucune limite. Au même moment, l'émigration des Québécois vers les Etats-Unis en conduit des centaines dans l'est de l'Ontario, premiers ancêtres des groupes français importants actuels des comtés de Glengarry, de Prescott et de Russell.

Se lèvent alors deux pédagogues extraordinaires, l'un au Québec, l'autre en Ontario, deux Canadiens au grand coeur et à l'intuition profonde qui occuperont la charge de Surintendant de l'éducation: Jean-Baptiste Meilleur au Québec et Egerton Ryerson en Ontario.

Egerton Ryerson, le vrai fondateur et le père de l'instruction publique en Ontario, fit rendre obligatoire, en 1871, l'instruction primaire. Aussi sympathique aux Franco-Ontariens que Meilleur aux Anglo-Québécois, Ryerson affirma par écrit, en trois occasions particulières (1849, 1851, 1857) et de façon péremptoire, que "le français, étant langue officielle du pays, au même titre que l'anglais, rien ne s'opposait à son utilisation et à son enseignement dans les écoles subventionnées par l'Etat dans le Haut-Canada" (Arthur Godbout).

C'est dans ce climat de compréhension et de fraternité que le Père Point, s.j., put fonder à Windsor, non seulement treize écoles "communales" françaises, mais encore, en 1854 le collège de l'Assomption, devenu depuis, l'Université de Windsor. Et dans l'est, le travail admirable de Mgr Eugène Guigues, o.m.i., arrivé à Bytown en 1844 - de Mère E. Bruyère, s.c.o., venue en 1845 - du Père Henri Tabaret, o.m.i., - permit l'ouverture de nombreuses maisons d'enseignement. La principale, le collège de Bytown, s'illustra du grand nom du Père Tabaret et devint l'Université d'Ottawa en 1865.

Du Ministère de l'Instruction publique (1875) au Règlement 17 (1912)

En 1875, le Gouvernement crée le Ministère de l'Instruction publique en même temps que Ryerson abandonne son poste de Surintendant. Alors, l'éducation passant entre les mains des politiciens devint l'enjeu des partis politiques et des machinations électorales. C'est pourquoi l'attitude des différents Ministères de l'Education à l'égard des Franco-Ontariens se durcit graduellement. En 1885, une loi rend l'anglais obligatoire dans les écoles françaises qui doivent s'appeler désormais écoles anglo-françaises. Pour enquêter sur l'observation de cette loi, le Gouvernement pousse l'odieux, en 1889, d'envoyer des instructeurs spéciaux dans les comtés de Prescott-Russell. Puis, en 1901, l'anglais devient, par décret, la seule langue officielle des écoles publiques. Or, cette loi ne souleva pas trop de protestations de la part des Franco-Ontariens,

parce qu'elle ne parlait pas des écoles séparées.

Cependant, sentant bien que petit à petit on veut leur destruction, les Franco-Ontariens, dans un grand mouvement d'union et de force, fondent en janvier 1910 l'ACFEO (Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario).

Il n'en fallait pas plus pour qu'un article du Detroit Free Press (5 juin 1910) soulève dans tout l'Ontario une violente campagne antifrançaise. Le coup de clairon le plus retentissant partit, hélas! des Irlandais catholiques et de l'évêque de London, Mgr Michael-Francis Fallon, qui osèrent s'allier à 300 orangistes en délégation à Toronto pour protester contre les buts de l'ACFEO. L'agitation populaire devint si grande que le Gouvernement organisa une enquête qu'il confia au Dr F.W. Merchant. Les conclusions du Dr Merchant se révélèrent favorables aux Franco-Ontariens. Mais les adversaires ne lâchèrent pas et poussèrent le Gouvernement d'Ontario à proclamer le triste Règlement 17 (1912) dont tous les paragraphes signaient pratiquement la mort de la langue française en Ontario.

Le Règlement 17 (1912-1927)

En effet, ce Règlement inique et brutal dans l'histoire des peuples libres et civilisés, décrétait ce qui suit:

- 1) L'anglais sera désormais, après la deuxième année, la seule langue de communication et d'instruction dans les écoles anglo-françaises, publiques ou séparées.
- 2) L'enseignement de l'anglais devra commencer dès l'admission des enfants dans lesdites écoles.
- 3) L'enseignement du français sera réduit à une heure par jour par salle de classe et ne devra jamais nuire à celui de l'anglais.
- 4) Cet enseignement du français se limitera aux écoles où il était permis jusqu'à ce moment (hitherto).

Alors la lutte ouverte commença et les Franco-Ontariens répliquèrent de toutes sortes de manières, épaulés magistralement par le Droit, fondé en 1913 et dont l'âme dirigeante fut le Père Charles Charlebois, o.m.i. Nombreux furent les gestes de résistance: refus des élèves francophones de recevoir les inspecteurs du Gouvernement; garde des écoles anglo-françaises d'Ottawa par les mères de famille, contre la police gouvernementale; marche des écoliers francophones d'Ottawa sur la colline parlementaire pour demander l'appui du Fédéral; deux appels au Pape Benoît XV; le "sou de la pensée française"; l'appui de l'épiscopat canadien-français du Québec et de l'Ontario; menace d'un embargo du Québec

sur tous les produits venant de l'Ontario, etc., etc. Devant cette résistance, surtout devant la création de la "Unity League" qui groupait de hauts personnages anglais et français, le Gouvernement de l'Ontario ordonna l'enquête Merchant-Scott-Côté qui aboutit à la reconnaissance officielle du français dans les écoles. En 1927, le Premier Ministre Ferguson détruisit le Règlement 17 qu'il avait lui-même enfanté quinze ans auparavant.

Apaisement et consolidation (1927 à nos jours)

Mais ce geste négatif ne suffisant pas, le Gouvernement en posa un suivant très positif: en janvier 1928 paraissait la "Circulaire 46" qu'on peut considérer comme la grande charte de l'enseignement français dans l'Ontario, puisque cette circulaire contient le premier programme d'études rédigé pour les élèves de langue française. Mais les adversaires essayent toujours de relever la tête: en 1945, l'"Inter-Church Committee on Protestant-Roman Catholic Relations" serait volontiers revenu aux vilains jours de 1912 sans la surveillance de l'ACFEO.

On doit signaler ici l'homme courageux et intelligent qui prit en main la direction des écoles françaises ontariennes² de 1937 à 1962: Robert Gauthier. Dans une compréhension très juste du rapport des langues entre elles, il affirma que l'amélioration de l'anglais, chez les petits Franco-Ontariens, dépendait de la langue française maternelle bien assimilée et apprise. Ainsi il contenta les deux partis français et anglais. Furent également organisés des "Concours de français", de l'élémentaire jusqu'à la fin de la 8e année, concours qui connurent un succès inouï et qui provoquèrent la création de l'AEFO (Association des enseignants franco-ontariens), de l'ACEBO (Association des conseillers d'écoles bilingues de l'Ontario) et surtout de l'API (Association des parents et instituteurs).

Mais si le problème du cours élémentaire semblait réglé, il n'en était pas de même du cours secondaire. Avant 1968, l'Etat offrait le cours secondaire gratuit aux seuls anglophones protestants dans les "Grammar Schools" (devenus "High Schools" sous Ryerson). Quant aux écoles secondaires françaises, elles ne jouissaient pas de la gratuité gouvernementale. En 1968, l'Hon. John Robarts, alors Premier Ministre et vrai disciple d'Egerton Ryerson, fit voter les Lois 140 et 141 (précisées en 1973 par les Lois 180 et 181) qui "rendaient exécutoire l'enseignement de toutes les matières en français aux étudiants francophones dans toutes les écoles secondaires de la Province où les parents franco-ontariens en feraient la demande" (A. Godbout). De nos jours, les Franco-Ontariens se réjouissent de posséder un "Conseil supérieur des écoles de langue française" présidé par un Franco-Ontarien avec

rang et attributions de sous-ministre. Le président actuel est M. Omer Deslauriers.

La déclaration si connue de l'Hon. John Robarts à l'Association canadienne des éducateurs de langue française le 24 août 1967 mérite d'être toujours citée puisqu'elle résume cet article et justifie les luttes du passé, du présent et de l'avenir: "L'usage du français comme langue d'instruction dans les écoles de l'Ontario remonte aux premiers établissements français. Pendant de nombreuses années, on créa des écoles primaires enseignant en français et en anglais, sans que la question de la langue ait prêté beaucoup à discussion. A un certain moment, dans les années qui précédèrent immédiatement la Confédération, l'homme que nous considérons en Ontario comme le père de l'éducation, le Dr Egerton Ryerson, parlait du français aussi bien que de l'anglais comme langues reconnues du Haut-Canada et exprimait l'opinion que les enfants pouvaient être instruits dans l'une ou l'autre langue".

Paul GAY

¹ Arthur Godbout, L'Origine des écoles françaises dans l'Ontario, Ottawa, les Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, 184 p.

² Arthur Godbout, Historique de l'enseignement français dans l'Ontario, en vente provisoire sous forme de manuscrit, Centre franco-ontarien de Ressources pédagogiques, 339 Wilbrod, Ottawa.

(Le Droit, 31 mars 1979, p. 21.)

Les Franco-Ontariens

UNE CIVILISATION, C'EST BEAUCOUP PLUS QU'UN ROMAN

Une civilisation, ce n'est pas simplement un roman, un recueil de poèmes ou une pièce de théâtre; c'est plus que cela, c'est la manière de vivre de toute une société dans sa langue, ses fêtes, ses joies, ses deuils, dans ses traditions qui la distinguent de toute autre; c'est la situation économique qui lui permet de survivre. Ils avaient fort bien compris cet aspect global de la civilisation, les fondateurs de l'ACFEO (Association canadienne-française de l'éducation de l'Ontario) qui, en 1910, la définissaient ainsi: "Un geste d'énergie que vient de faire une race qui ne veut pas périr, qui a foi dans ses destinées et qui est déterminée à revendiquer sans provocation comme sans faiblesse, sa place sur le sol du Canada."¹ Et ce geste devait se concrétiser dans "l'épanouissement social, économique et culturel des Ontariens de langue ou de culture française."²

L'ACFEO (1910-1969)

Voici les dates qui jalonnent la fondation de ce mouvement:

1883: grande manifestation franco-ontarienne à Windsor - 1900: rassemblement de 40 Canadiens français à Ottawa, qui songent à organiser un ralliement des forces françaises - 1906: la St-Jean-Baptiste d'Ottawa précise ce projet - 1907: Téléphore Rochon, inspecteur d'écoles et le juge A. Constantineau proposent un grand congrès général - 1908: 11 septembre: fondation à Hawkesbury de l'hebdomadaire Le Moniteur; 28 septembre: dans les bureaux de l'Union St-Joseph est décidée la tenue de ce congrès national; 18 décembre: un long article du Moniteur, signé par l'abbé J. Beausoleil, lance le mot d'ordre: "Préparez-vous au Congrès!" - 1910: du 18 au 29 janvier, 1,200 délégués fondent l'ACFEO.

Alors, un article du Detroit Free Press (5 juin 1910) souleva dans tout l'Ontario une violente campagne anti-française. Le coup de clairon le plus retentissant vint, hélas! des Irlandais catholiques et de l'évêque de London, Mgr Fallon, qui osèrent s'allier à 300 orangistes en délégation à Toronto pour protester contre les buts de l'ACFEO. L'agitation populaire devint si grande que le gouvernement lança une enquête qu'il confia au Dr F.W. Merchant. Les conclusions du Dr Merchant se révélèrent favorables aux Franco-Ontariens. Mais les adversaires ne lâchèrent pas et poussèrent le

gouvernement d'Ontario à proclamer le triste Règlement 17 (1912) dont tous les paragraphes signaient pratiquement la mort de la langue française en Ontario.

La réaction de l'ACFEO ne se fit pas attendre. En 1913, est fondé le Droit dont le but était celui de l'ACFEO. Dans toute la Province, les luttes contre le Règlement 17 ne cessèrent pas. Le St-Siège, par deux fois, en 1916 (Décret "Commissio divinitus") en 1918 ("Litteris apostolicis"), donna raison aux Franco-Ontariens. En 1923, 700 délégués de l'ACFEO approuvent, dans un grand pied de nez au gouvernement, la fondation d'une Ecole normale française rattachée à l'Université d'Ottawa. En 1927, enfin, le gouvernement retire et renie le Règlement 17.

L'ACFO (1969)

"Les luttes pour l'obtention des droits scolaires demeurèrent le principal domaine d'activité de l'ACFEO. Ce n'est qu'avec la fondation de plusieurs associations provinciales spécialisées en éducation que l'ACFEO put diversifier son action et s'intéresser aux domaines socio-culturel, politique et économique. Afin de souligner ce changement d'orientation, l'ACFEO devint en 1969, l'ACFO (Association canadienne-française de l'Ontario)."³ Il importe, en effet, de lutter sur tous les fronts, car le taux d'anglicisation de la population franco-ontarienne s'établit à plus de 26 pour cent.

L'éducation

En éducation, l'actif franco-ontarien semble rassurant à première vue: 390 écoles élémentaires et secondaires dispensant l'enseignement en langue française; 117,800 élèves; 5,200 enseignants; 5 universités bilingues et deux collèges universitaires; un collège communautaire bilingue. Mais, à y regarder de près, le bilinguisme dans lequel baignent tous les élèves ronge progressivement et inexorablement l'attachement à la langue et à la culture française. On en arrive à cette énormité dénoncée par Alain Dexter dans le Droit du 14 juin 1978: "Les écoles de langue française de la province d'Ontario (sont) administrées, dans la majorité des cas, par des conseillers scolaires qui ne parlent pas un traître mot de français." Devant ce péril, la création de conseils scolaires homogènes de langue française constituerait la solution la plus loyale et la plus juste. L'ACFO de la région Ottawa-Carleton, par son dynamique président, Pierre de Blois, demande instamment au gouvernement un conseil scolaire homogène de langue française qui grouperait, sous un seul conseil, les 64 écoles de langue française de la région, réparties actuellement dans 4 conseils scolaires bilingues.

Les manifestations culturelles

Les 200 paroisses francophones de l'Ontario jouissent de 40 clubs sociaux, de 10 troupes de théâtre (dont trois troupes permanentes), de 90 centres et organismes culturels, d'une maison d'édition (Editions "Prise de parole" à Sudbury), de 10 ciné-clubs. Il est regrettable que le magazine Ebauches ne paraisse plus, car un air de jeunesse et de vie gonflait ses pages.

En ce qui concerne les communications, deux stations de télévision, huit postes de radio, un quotidien (Le Droit), cinq hebdomadaires, cinq mensuels et bi-mensuels sont au service des Franco-Ontariens.

La situation économique

En 1972, deux professeurs de l'Université d'Ottawa, Yvan Allaire et Jean-Marie Toulouse, entreprenaient une étude commandée par l'ACFO. Ils signalaient qu'en 1961, le revenu moyen des Franco-Ontariens était inférieur de 12.5 pour cent à la moyenne ontarienne, et en 1971, de 4 pour cent. Pour bien des raisons (en particulier la différence des années de scolarité chez les Franco-Ontariens et les Anglo-Ontariens), les occupations des Franco-Ontariens nécessitent de faibles qualifications techniques. Par exemple, 22 pour cent des mineurs ontariens sont francophones. Cependant, les 85 caisses populaires franco-ontariennes avec un actif de \$300 millions, les 14 coopératives et les 300 entreprises privées devraient encourager les Franco-Ontariens qui "perçoivent mal l'homme d'affaires, craignent l'emprunt et le crédit et sont peu enclins à investir autrement que dans un compte d'épargne"¹⁴.

Les services en français

A l'instar de la législation linguistique du gouvernement fédéral et du gouvernement du Nouveau-Brunswick, l'ACFO, dans un Mémoire présenté à Toronto le 10 mai 1978, demandait avec force une loi qui garantirait les droits fondamentaux des Franco-Ontariens et qui favoriserait l'unité nationale au moment où elle est sérieusement ébranlée. Ainsi, tous les services de l'administration qui traitent directement avec le public, comme la santé, les services sociaux, les services de réhabilitation, de communications, de transport en commun et les autres, devront de droit être disponibles en français et en anglais. L'ACFO insistait en particulier pour que, dans 12 régions désignées, tous les services, y compris les services judiciaires, soient fournis en anglais et en français. La Chambre entière approuvait le projet de loi. On sait, hélas! le refus de W. Davis et l'indignation générale soulevée par son geste. Doit-on encore longtemps continuer à vivre d'expédients et de permissions toujours quemandées?

Mais ni Madame Gisèle Richer, présidente générale de l'ACFO, ni Monsieur Rémy M. Beauregard, secrétaire général, ni l'ACFO dans toutes ses 18 sections, ne lâcheront. Comme le disait Guillaume le Taciturne dans un texte particulièrement prisé par Séraphin Marion: "Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer."

Paul GAY

¹Les Héritiers de Lord Durham, l'ACFO, p. 8.

²Ibid., p. 9.

³Ibid., p. 8.

⁴Ibid., p. 21.

(Le Droit, 5 août 1978, p. 28.)

Les Franco-Ontariens

LES LUTTES CELEBRES DU DROIT CONTRE LE REGLEMENT 17

Actuellement le pourcentage des abonnés du Droit est de 31% chez les Franco-Ontariens et de 69% chez les Québécois. L'Ontario compte 14,272 abonnés, dont 96% dans l'est (région outaouaise), 2.8% au nord et 1% au sud. En fait, le Droit peut être distribué le jour même dans l'est, mais il ne parvient au nord et au sud que par la poste. On comprend alors qu'il soit naturel de ne pas s'abonner à un journal qui vous donne le lendemain ou le surlendemain des nouvelles de la veille ou de l'avant-veille. D'autres hebdomadaires français locaux remplacent le quotidien français de la capitale, par exemple le Nord de Hearst, le Voyageur de Sudbury et Toronto-Express de Toronto.

Est-ce à dire que le Droit se désintéresse des régions francophones du nord et du sud de l'Ontario? Non pas. Les grands problèmes nationaux et culturels qui concernent ces deux immenses régions sont régulièrement abordés par le Droit. Ainsi, on pouvait lire en gros titre dans le Droit du 18 mai dernier: "Recommandation du collègue de Hearst: Abolition des frais de scolarité." D'ailleurs le Droit suit quotidiennement tout ce qui concerne les écoles françaises ou bilingues de tout l'Ontario français. Il relate abondamment les manifestations artistiques franco-ontariennes, par exemple, ces temps-ci, le "Festival franco-ontarien".

Ainsi, par la force des choses qui se confond ici avec la force des abonnés et le rayonnement géographiquement restreint de tout journal, le Droit paraît à première vue plus québécois qu'ontarien. Mais en servant les Québécois, il rejoint la grande cause canadienne-française chère aux Canadiens français de l'Ontario et des collectivités francophones des autres provinces du Canada. D'ailleurs on ne peut oublier que, dès les tout débuts, le Droit eu son représentant à Hull pour toute la région française de l'Outaouais.

Il reste vrai toutefois que le Droit est né aux temps du Règlement 17 (1912) qui interdisait l'enseignement de la langue française dans tout l'Ontario. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce sont les orangistes et les Irlandais catholiques qui ont fondé le Droit: ils ont poussé à la réaction. L'idée d'un journal franco-ontarien hebdomadaire, voire quotidien, était en l'air depuis quelque temps et faisait son chemin. En juillet 1912, dans la vaste salle du Monument national d'Ottawa, 1,200 Franco-Ontariens, représentant

les 200,000 Canadiens français de l'Ontario, se réunissent à l'appel de l'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario, fondée en 1910 (ACFEO), pour protester contre la fameuse Circulaire ou Règlement 17. Mais il fallait une arme de combat plus forte que toutes les réclamations solennelles: ce fut le Droit. Et c'est tout à l'honneur des Oblats de Marie-Immaculée d'avoir détaché de leur groupe le Père Charles Charlebois (amicalement toujours appelé le Père Charles) pour être le responsable et l'animateur du nouveau journal qui parut pour la première fois le 27 mars 1913.

Le Père Charles fut longtemps la cheville ouvrière du Droit. Il réussit parce qu'il sentait, serrés autour de lui pour l'aider de leur dévouement et de leur argent, non seulement ses confrères Oblats (comme le Père J.-M. Rodrigue Villeneuve, futur cardinal - et le Père Arthur Guertin), non seulement les Pères Dominicains (comme le Père Raymond-Marie Rouleau, futur cardinal), non seulement des laïcs prestigieux (comme le sénateur Belcourt), mais encore des prêtres séculiers du diocèse d'Ottawa-Hull: l'abbé Joseph Hébert, le chanoine Myrand, le chanoine Raymond, l'abbé François-Xavier Barrette et surtout le curé Hudon de Rockland (que de fois le curé Hudon n'a-t-il pas dépanné financièrement notre journal!).

Dans l'histoire de cette oeuvre commune, la période qui va de 1913 à 1927 (année où le gouvernement d'Ontario renie enfin le Règlement 17) forme vraiment un tout homogène autour d'un seul but: Détruire le Règlement 17. Pendant ces 14 années, le Droit pointe chaque jour ses canons contre lui. Il faut lire le récit de ces combats dans le livre de Laurent Tremblay, o.m.i., Entre deux livraisons¹. "Le Règlement 17, écrit l'auteur, cuisiné en 1910, proposé en 1911, puis repensé en termes plus barbares et finalement voté à la Législature ontarienne de 1912 sous le gouvernement Whitney, est comme la charte des persécuteurs. Il contient en quatre paragraphes l'arrêt de mort de la langue française. Primo: défense d'enseigner le français comme matière de classe; secundo: défense de s'en servir comme langue de communication entre professeur et élèves; tertio: aucune commission scolaire bilingue ne peut ouvrir des écoles sans la permission expresse du gouvernement; quarto: les inspecteurs bilingues actuels relèveront d'inspecteurs spéciaux de langue anglaise qui les domineront et auxquels ils seront asservis dans la régie et la surveillance des écoles. Des deux côtés de la Chambre, le vote est favorable, écrasant et presque unanime." (P. 24-25.)

Contre la force d'un gouvernement puissant qui menace et punit, un petit journal, rayonnant du grand coeur du Père Charles qui animait en même temps l'ACFEO, attaque, reçoit des coups, en donne, enfonce chaque jour l'ennemi, et chaque jour encore. Il dénonce Ferguson, le rédacteur probable du sinistre Règlement, Ferguson qui criait partout: "One flag! One language!". Il dénonce les orangistes, Hocken en particulier. Il ose lutter contre Mgr Michael F. Fallon,

o.m.i., francophobe acharné, héraut du clergé catholique irlandais. "De documents en documents, écrit Laurent Tremblay, le Droit découvre qu'au tout début 800 Irlandais avaient signé la requête réclamant contre nous le Règlement 17, alors que les orangistes n'avaient réussi à gagner que 300 signatures." (P. 40.) Pendant 14 ans, sous les gouvernements de Hearst, Drury et Ferguson, le Règlement tente de se faire appliquer. D'où des incidents odieux occasionnés par les inspecteurs d'écoles, incidents que la faiblesse du gouvernement fédéral laisse se perpétuer (comme toujours quand il s'agit de Canadiens français).

Cette lutte fratricide s'avère d'autant plus pénible que nous sommes en pleine guerre mondiale. Déjà, le Citizen, le 3 mars 1916, demandait au gouvernement ontarien la cessation de toute persécution scolaire pour la durée de la guerre. Comment pouvait-on dire aux Canadiens français de s'enrôler pour outre-mer, d'aller sauver en Europe la civilisation française, alors qu'en Ontario on la détruisait? L'Histoire des Canada signale longuement ce ressac du fameux Règlement². On comprend que le Droit se déclare contre la conscription. Et pendant que le Vatican, le 8 septembre 1916, par le décret "Commisso divinitus" enjoignait de supprimer toute cause de discorde, le Conseil privé de Londres, le 2 novembre suivant, déclarait le Règlement 17 légal sur le plan purement juridique.

Pendant ce temps, l'épiscopat canadien-français, les journaux (comme le Devoir et l'Action catholique), les grands hommes du temps (comme Bourassa et Omer Héroux), des paroisses entières en se cotisant, collaborent pleinement à la cause franco-ontarienne. Tous applaudissent à l'héroïsme des maîtres et maîtresses d'école, en particulier à celui de Jeanne Lajoie, institutrice de Pembroke. Devant la détermination des Franco-Ontariens (qu'on se souvienne du défilé de 5,000 petits Canadiens français dans les rues d'Ottawa), les Anglais commencent à reculer. Certains, comme l'inspecteur James Hugues, font volte-face complète. La "Unity League" apparaît. On peut dire que, dès 1923, la victoire est gagnée, puisque les Franco-Ontariens se conduisent tout simplement comme si le Règlement 17 n'existait pas. Par exemple, l'Association d'Education et l'Université d'Ottawa fondent de leur propre chef, en 1923, une Ecole normale pour la formation des professeurs bilingues. De telles audaces prouvent une fois de plus le bien-fondé de l'assertion de Portalis: "C'est l'opinion publique qui fait la loi."

Il ne reste plus alors qu'à démantibuler le Règlement 17, vieux soliveau pourri. En pleine Chambre de Toronto, le député Aurélien Bélanger livre les derniers combats. Le 22 septembre 1927, Ferguson n'en peut plus. "Il croit son prestige en danger, écrit L. Tremblay; il cède à la pression ahurissante. Rompant avec les orangistes et déchirant les liasses de protestations irlandaises, bravant l'opinion des journaux et les réactions de l'électorat, l'honorable Ferguson

donne raison aux Canadiens français et égorge de ses propres mains le fameux Règlement 17 qu'il avait lui-même enfanté." (P. 67.)

On comprend les cris de victoire du Droit dans son numéro du lendemain, le 23 septembre.

Ce revirement montre la puissance d'un journal sur l'opinion publique et que la victoire est assurée lorsqu'on défend une cause légitime avec le cran du Père Charles. Mais surtout il prouve la force des Canadiens français quand ils sont unis. Dans les archives du Droit³, on lit cette petite phrase révélatrice (et triste en même temps): "Le peuple canadien-français a fait l'union une fois dans son existence". Une fois...contre le Règlement 17.

Paul GAY

¹Laurent Tremblay, Entre deux livraisons, 1913-1963, Ottawa, Le Droit, 1963.

²Rosario Bilodeau, Histoire des Canada, p. 515-517.

³Histoire du Journal Le Droit, 1913-1918, p. vii.

(Le Droit, 30 juin 1978, p. 7A.)

CES PRETENDUS "INVISIBLE FRENCH"

Après le Rapport Saint-Denis paru en 1967, voici le Rapport Savard¹ qui analyse l'évolution récente, l'état actuel et les perspectives d'avenir des arts dans la vie franco-ontarienne. Ce n'est pas un livre d'histoire (il n'y a que très peu de rappels du passé) ni un palmarès en l'honneur des grands lutteurs franco-ontariens, mais l'étude de la situation présente des Canadiens français de l'Ontario.

Le président du groupe d'études, Pierre Savard, de l'Université d'Ottawa, a été aidé dans son travail par Rhéal Beauchamp, de Sudbury, et par Paul Thompson, de Toronto. Ce choix s'avère judicieux qui représente les trois points principaux francophones de l'Ontario: l'est (Ottawa), le nord (Sudbury) et le sud (Toronto). Ce rapport, produit de toutes sortes de discussions de groupes, puisque de nombreuses personnes ont collaboré à sa rédaction, manque peut-être d'unité de coulée et de souplesse, mais il est très correctement et scientifiquement présenté.

On lit au tout dernier paragraphe la remarque suivante: "Si les gouvernements et leurs agences peuvent contribuer à l'épanouissement des arts et de la culture, ils ne peuvent créer ni l'un ni l'autre" (p. 208). En effet, l'Etat n'invente jamais rien: il suit. S'il s'adresse au Conseil des Arts de l'Ontario, le Rapport Savard entend mettre les Franco-Ontariens au courant de leur propre situation, de leurs réalisations, de leurs déficiences, en même temps qu'il leur redonne confiance et les engage à s'épanouir pleinement dans leur propre nature ontarienne: c'est ce que le Rapport appelle en haut de la page-couverture: "CULTIVER SA DIFFERENCE". Ce mot d'ordre, la "Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme" le défendait déjà: "Il faut, affirmait-elle, qu'à tous les paliers de l'activité humaine, l'individu puisse trouver le cadre qui lui permette de s'épanouir, de s'exprimer et de créer selon sa culture propre." Plus loin, la même Commission définissait parfaitement le sens de culture: "Manière globale d'être, de penser, de sentir: c'est enfin un dynamisme propre à un groupe qu'unit une même langue."

Ainsi la culture franco-ontarienne, en se rattachant à la France, au Québec, aux autres francophones du Canada (ces "héritiers de Lord

Durham"), possède une sensibilité et une façon de voir qui distingue de tous les autres ses artistes et ses hommes de lettres.

Hélas! Cette individualité risque de plus en plus de s'effriter par l'attraction constante de l'anglais dans la vie économique et même dans la vie sociale, car "la vie sociale des Franco-Ontariens se déroule en anglais d'autant plus facilement que le bilinguisme individuel des Franco-Ontariens peut composer avec l'unilinguisme anglais d'un très grand nombre d'individus, tout comme avec celui de l'administration publique, du travail (Compagnies et syndicats ouvriers), et des médias" (p. 24). L'univers anglais change alors profondément la mentalité: la langue anglaise devient celle des foyers canadiens-français, surtout chez les jeunes adultes. Le transfert linguistique au foyer atteint les taux bruts de 27.6% pour le nord de l'Ontario, 25.5% pour l'est et 67% pour le sud (p. 55). "Marginalisés aux divers plans géographique (ils vivent surtout dans le nord et dans l'est), culturel (ils n'appartiennent pas à la culture dominante), politique (leur force politique est presque négligeable) et économique (leur revenu moyen reste inférieur à la moyenne provinciale), les Franco-Ontariens ont dû développer des mécanismes de défense et des institutions propres à assurer leur survivance," (P. 39.) C'est ce qui explique que leur littérature est en grande partie une littérature de combat, et non d'épanouissement dans la pleine possession de soi-même. En somme, "le français existe en Ontario: il est la seule langue connue de 93,000 personnes, la langue d'usage au foyer de 352,000 personnes, la langue maternelle (c'est-à-dire, d'après Statistique Canada, la première langue apprise et encore comprise) de 282,000 personnes et une langue connue de 716,000 bilingues anglais-français. De fait 10.5% de la population ontarienne ont une connaissance du français, soit les 716,000 bilingues anglais-français et les 93,000 unilingues franco-phones" (p. 56).

Fort dispersés géographiquement et inégalement répartis dans l'immense Ontario, les Franco-Ontariens apparaissent en groupes plus ou moins compacts au nord, à l'est et au sud.

Le Nord

Le nord, ou Nouvel Ontario, a paru longtemps constituer le bastion de la francophonie ontarienne. L'est-il encore maintenant devant le rythme d'anglicisation accentué? "Ceci est dû, en grande partie, au fait que les structures d'exploitation des ressources naturelles des forêts et des mines de cette région du nord sont plus dominées par l'élément anglophone des compagnies multinationales, nationales ou provinciales que ne le sont les structures d'exploitation agricole de l'est et de l'administration publique fédérale bilingue d'Ottawa." (P. 54.)

Avec sa grande clarté habituelle, le Rapport Savard distingue la région métropolitaine de Sudbury des autres comtés avoisinants. "Selon les données de 1971, la région métropolitaine de recensement de Sudbury compte 155,460 habitants dont 49,157 ou 32% sont de langue maternelle française et 41,055 ou 26.4% de langue d'usage française. Le taux net moyen d'anglicisation est de 17.4%. Plus du quart de la population de langue maternelle française du nord y habite, soit 28.7%." (P. 70.) L'Université laurentienne, fondée en 1960, voit hélas! diminuer régulièrement la proportion d'étudiants francophones. Ils sont, aujourd'hui, moins de 15%. Sudbury possédait jadis le Centre de loisirs le plus renommé de l'Ontario français: le "Centre des jeunes et de la culture". Actuellement, le plus important effort collectif de créativité dans l'Ontario français est fourni par la "Coopérative des artistes du nord de l'Ontario" (CANO). Mais CANO est critiqué par l'élite ontarienne pour son manque de discipline et son impuissance à rejoindre la masse.

Après la ville de Sudbury, le Rapport étudie 5 comtés dont la population canadienne-française est au moins de 10%: ce sont les comtés d'Algoma, de Cochrane, Nipissing, Témiscamingue et Sudbury. Les deux comtés de Cochrane et de Sudbury regroupent à eux seuls près des deux tiers de la francophonie du nord. C'est à l'est de la ligne Hearst-Sault-Ste-Marie que se trouvent environ 90% de personnes de langue française de toute la région du nord. Le Collège universitaire de Hearst (affilié à l'Université Laurentienne) répand largement dans ses murs et à l'extérieur le goût des choses artistiques par son centre culturel, "La Pitoune", et son théâtre de marionnettes, "La Fabrik à Pantouf".

Malgré ces réalisations, le Rapport conclut d'une façon pessimiste: "Protégé par l'isolement géographique et à juste titre fier de réalisations locales autour de foyers dynamiques comme le collège de Hearst et "La Pitoune" au début des années 1970, ou le centre culturel "La Ronde" de Timmins aujourd'hui, le nord peut encore paraître le bastion de la francophonie ontarienne. Mais l'exode de ses jeunes vers Ottawa et les villes industrielles du sud prive les communautés de forces de renouvellement." (P. 85.)

L'Est

Là encore, le Rapport distingue la région métropolitaine d'Ottawa des autres comtés qui l'entourent.

Ottawa apparaît comme la vraie métropole culturelle des Franco-Ontariens. "Selon les données de 1971, 21.4% de la population totale de la région métropolitaine d'Ottawa est de langue maternelle française, et 18.1% est de langue d'usage française." (P. 57.) Quels cris de victoire lancent les pages 58 à 63 du Rapport en énumérant toutes les

institutions françaises (université bilingue d'Ottawa, collèges, écoles secondaires, etc.), toutes les manifestations françaises sur le plan culturel et artistique, tous les sièges sociaux de la plupart des associations franco-ontariennes, Le Droit, les postes de radio, de TV française de Radio-Canada, etc. etc.! Les francophones sont vraiment comblés à Ottawa.

Or, cette vision des choses ne fausse-t-elle pas la réalité? La francophonie d'Ottawa, affirme le Rapport, est artificielle, sans attaches locales, trop universelle, "en perpétuel transit", comme il est si bien dit, allant plutôt vers Hull. Cette francophonie, elle aussi, est menacée par l'anglicisation au taux net moyen de 15.6%

Après la région métropolitaine d'Ottawa, le Rapport présente les quatre comtés de l'est, ceux de Glengarry, Prescott, Russell et Stormont qui ont (surtout Prescott et Russell) un fort pourcentage de Canadiens français. L'originalité de ces comtés s'exprime par ce qu'on appelle "la fête-événement" qui occupe une grande place dans les manifestations culturelles et artistiques. "Si la région, lisons-nous, dispose de peu de structures permanentes, elle anime par contre beaucoup de foires agricoles et artisanales, festivals, carnavaux, fêtes commémorant la fondation des villages et "semaines françaises". Un exemple de celles-ci est la "Semaine française" à Cornwall, organisée sous les auspices du "Conseil de Vie française" qui regroupe une série d'activités artistiques. Les écoles sont souvent des centres d'événements." (P. 66.) La fête-événement la plus caractéristique est le "Festival populaire des Arts". Dans ces comtés, deux journaux, Bonjour chez nous, mensuel², et le Carillon, hebdomadaire, relient entre eux les villages et les villes-dortoirs qui bordent l'autoroute 417.

Le Sud

Si la population de langue maternelle française ne grandit pas beaucoup dans le nord et l'est, elle augmente par contre dans le sud. La raison en est l'émigration des Franco-Ontariens du nord vers les grands centres urbains industriels du sud. Fidèle à sa méthode, le Rapport étudie d'abord la région métropolitaine de Toronto et, ensuite, les comtés du sud.

C'est une francophonie multi-culturelle que celle de Toronto où on trouve des Franco-Ontariens, des Québécois et des Canadiens français des autres provinces. Francophonie toujours envahie par l'anglicisation. Faisant écho au Rapport, Michel Gratton, dans le Droit du 10 mai 1978, a montré la situation pénible des Canadiens français dans la Ville-Reine. Ils sont appelés "The Invisible Franch", même si les deux paroisses de Saint-Louis de France et du Sacré-Coeur tentent de regrouper ces 132,130 bilingues. "C'est dans cette francophonie aux

cultures diverses que la radio et la télévision françaises de Radio-Canada trouvent un auditoire, que le bi-mensuel Toronto-Express compte des lecteurs, que 5 écoles primaires, une école secondaire et le Collège Glendon recrutent des élèves, et qu'un bon nombre d'organismes francophones trouvent des appuis, tel le projet Harbourfront." (P. 87.) Tel surtout ce centre artistique, appelé "la Chasse-Galerie", qui, après avoir connu un grand rayonnement, souffre actuellement de difficultés financières.

En dehors de la Ville-Reine, les 32 comtés du sud contiennent 136,000 personnes de langue maternelle française et 64,000 de langue d'usage française. Ici, l'anglicisation se poursuit à un taux accéléré, même hélas! dans les foyers, sauf dans la ville de Welland, inondée de Québécois après la 2e Grande Guerre. Michel Gratton corrobore cette affirmation, qui écrit: "De toutes les villes du sud de l'Ontario où vivent un certain pourcentage de francophones, Welland est probablement le centre urbain où la communauté française est la plus évidente, la plus homogène et la mieux organisée." (Le Droit, 12 mai 1978, p. 31.) Et pourtant, même pour Welland, le Rapport est loin d'être optimiste (voir p. 92). La situation des francophones du sud se complique encore devant la présence d'autres minorités linguistiques souvent plus nombreuses: Italiens, Allemands, Ukrainiens. La résistance franco-ontarienne s'organise autour des écoles, de la radio et de la TV françaises, de quelques journaux (Le Rempart, Le Goût de vivre, Hamilton-Express) et surtout autour des clubs sociaux. Ces clubs, axés le plus souvent sur la culture du souvenir, se cantonnent dans le folklore et ressemblent étrangement aux fêtes-événements de l'est. Et puis, les Etats-Unis sont si proches!

Les disciplines artistiques franco-ontariennes

Après avoir circulé dans chaque partie de l'Ontario français, le Rapport ramasse en un fort chapitre toutes les manifestations artistiques franco-ontariennes. Il prend soin de noter que nous devons éviter deux excès: d'une part, céder au complexe qui pense seule valable la culture française; d'autre part, penser qu'"une expression artistique valable en Ontario français doit être l'oeuvre d'un Franco-Ontarien de naissance, sur un thème franco-ontarien, et exécutée, s'il s'agit d'un art de spectacle, par un ou des Franco-Ontariens soutenus par une équipe technique franco-ontarienne. Ce protectionnisme peut vite conduire à la médiocrité complaisante." (P. 44.) Le Rapport élargit également les thèmes qui doivent être non seulement ceux de la survie linguistique, mais encore ceux de notre temps.

Le théâtre

Le théâtre professionnel français triomphe à Ottawa. Qu'il suf-

fise d'énumérer "l'Atelier", la "Compagnie des Filles du Roy", le tout puissant "Centre national des Arts" (CNA), "l'Hexagone" (doté de moyens financiers considérables et jouissant du prestige du CNA), la "Cie des Deux-Rives", le "Théâtre de la Corvée" à Vanier. - A Toronto, le "Théâtre du p'tit bonheur". - A Sudbury, le "Théâtre du Nouvel-Ontario". Ce dernier se distingue franchement des autres par ses buts précis qui l'enracinent plus fortement dans le milieu franco-ontarien.

Quant au jeune théâtre et au théâtre communautaire, les "Tarotistes" de Rockland, les "Sans-Cerveille" de Hawkesbury et le "Théâtre Boucane" de Windsor peuvent être cités en exemple.

Musique et chansons

Le Rapport déplore que, dans l'enseignement de la grande musique classique, on laisse entendre aux élèves que seule compte la musique anglaise. Quant aux chansons, cette expression si importante de la vie culturelle franco-ontarienne et facteur d'identification collective, on regrette la pauvreté de leurs paroles. Dans le nord de la province, un Robert Paquette a composé avec grand succès sa propre musique et ses propres chansons. Par ailleurs, les "Nuits sur l'E-tang" contribuent à élargir le public des chansonniers. On souligne également le "Centre franco-ontarien de folklore", dirigé par le célèbre folkloriste Germain Lemieux, s.j. - Dans l'est, le renommé "Wasteland" a fermé ses portes.

Le cinéma et les arts visuels

Là encore, c'est à Ottawa que se trouvent et d'Ottawa que rayonnent vers Sudbury et Sturgeon-Falls les mouvements artistiques du cinéma et de l'audiovisuel. L'organisme "Ciné-sources" développe le goût du langage audio-visuel et lance la bande dessinée la Pulpe. Des films sont réalisés, par exemple Les Cerfs-volants, Rien qu'en passant, Vient-'en danser, La Différence, La Séquestration. A Sudbury, le groupe "Ciné-Nord" travaille à la production de Fignolage et du Rêve de Danielle D.

Mais Ottawa joue surtout son rôle de métropole dans le domaine des arts visuels (peinture, sculpture, céramique). Le Département des arts visuels de l'Université d'Ottawa est le seul centre ontarien qui conduise à un baccalauréat spécialisé. Au niveau de la diffusion, Ottawa compte une trentaine de "Galleries". Mais, "on reste, en somme, en présence d'un monde artistique fragile, fondé surtout sur l'enthousiasme et le bénévolat de jeunes artistes et amateurs d'art. Le manque de structures permanentes et de moyens pèse lourdement sur le développement des arts" (p. 133).

Moyens de rendre les arts accessibles

"Les conditions du milieu franco-ontarien, lisons-nous, ne favorisent guère l'éducation, l'animation et la diffusion culturelle et artistique." (P. 161.) Le Rapport recommande une grande collaboration entre les Facultés d'éducation et les Départements d'arts: cela donnera d'excellents professeurs au primaire et au secondaire.

Le rôle de l'école, en effet, est primordial et pour l'enseignement de la langue et pour l'enseignement des disciplines artistiques. "L'école reste encore aujourd'hui le principal foyer de la résistance franco-ontarienne." (P. 11.) On se souvient que de 1885 à 1912, les lois provinciales devinrent de plus en plus restrictives en ce qui concernait l'enseignement du français. En 1912, l'unique "Règlement XVII" jugulait l'enseignement du français. Mais les Franco-Ontariens s'unirent autour de l'ACFO et du Droit et le firent abroger en 1927. A partir de 1960, l'attitude du gouvernement ontarien manifesta plus de sympathie. En 1960, l'université Laurentienne bilingue de Sudbury voit le jour. En 1965, l'Université d'Ottawa se dote d'une nouvelle charte provinciale qui la rend publique et bilingue. "D'autres institutions accroissent leurs programmes en français: le Collège Glendon de l'Université York et l'Université de Windsor. Au niveau des collèges communautaires d'arts appliqués et de technologie, le Collège Algonquin, créé en 1967 pour desservir l'est de la province, acquiert un caractère bilingue à la suite d'une étude. Le Collège St-Laurent de Cornwall et le Collège Cambrian de Sudbury deviennent aussi officiellement bilingues." (P. 28.) Cependant, dès 1976, tout semble se gâter, puisque l'atmosphère elle-même des institutions bilingues et françaises devient, à toutes fins utiles, anglaise.

Mais il y a d'autres moyens que l'éducation au sens formel du mot pour développer le goût artistique. Tous ces moyens, le Rapport les groupe sous le nom d'"Animation". L'animation comprend "l'ensemble de techniques visant à améliorer la vie communautaire dans tous ses aspects, tant culturels que socio-économiques" (p. 141). Au point de vue culturel (qui nous occupe ici), L'ACFO et la revue Ebauches, les Centres culturels (ils sont plus d'une dizaine), le "Regroupement culturel franco-ontarien" (RCFO) né en 1977, le "Théâtre-Action" né en 1973, l'"Opération Ressources" constituent les principaux foyers d'animation.

Quant à la diffusion culturelle et artistique, elle devrait être assurée par le RCFO et les média: journaux (comme le Droit) et Radio-Canada. Mais Radio-Canada devrait davantage faire sa part aux Franco-Ontariens et ne devrait pas s'adresser aux seuls Québécois.

L'appui extérieur aux arts

On l'a vu: ce n'est qu'autour de 1960 que le sort des Franco-

Ontariens commence à attirer l'attention des gouvernements. Le "Conseil des Arts de l'Ontario" (CAO) manifeste alors une réelle ouverture à la culture franco-ontarienne. Le CAO, qui dépend depuis 1975 du "Ministère des Affaires culturelles et Loisirs", s'occupe des Franco-Ontariens par le "Bureau franco-ontarien", fondé en 1970 en réponse au Rapport Saint-Denis. Ce bureau, qui doit rester à Toronto, centre administratif, devrait être responsable de toute l'activité artistique franco-ontarienne et ne pas se contenter des seuls arts qui impliquent l'utilisation de la langue française. Sur les 44 "Recommandations" qui terminent le Rapport, 14 concernent le CAO.

Après le CAO, 15 autres organismes sont appelés à aider les Franco-Ontariens: Le "Ministère des Affaires culturelles et Loisirs"; le "Ministère de l'Education"; les "Conseils scolaires" auxquels le Rapport souligne que "l'école franco-ontarienne n'est pas une école d'immersion pour anglophones ni une école où les francophones anglicisés par le milieu ambiant viennent étudier le français comme une langue seconde" (p. 195); l'"Association des enseignants franco-ontariens"; l'"Institut d'études pédagogiques de l'Ontario"; les collèges communautaires et universitaires; la "Commission permanente Ontario-Québec" (La minorité franco-ontarienne n'a pas occupé une grande place jusqu'ici dans ses préoccupations); le "Conseil des Arts du Canada"; le "Secrétariat d'Etat" (voir le Rapport Ravault); l'"Office national du film"; la "Société Radio-Canada" (qui, trop souvent, apparaît aux Franco-Ontariens comme la société des "autres"); "Statistique Canada"; les municipalités ontariennes (à part Ottawa et Vanier, l'appui des municipalités à la culture franco-ontarienne est à peu près nul); enfin les organismes franco-ontariens.

"Nous passons pour des gens qui vont mourir et nous voici vivants!"

Cette recension, si longue soit-elle, n'entend donner que quelques aperçus du Rapport Savard dans son extraordinaire richesse de renseignements, base d'études multiples. On admirera surtout sa force et sa logique latine, caractérisée par le jeu de balancier qu'on retrouve à toutes les pages: on vante d'une part les réalisations, on regrette d'autre part les déficiences. "C'est bien, mais...; c'est très bien, pourtant...". Par excès sans doute de franchise, les "pourtant" l'emportent sur les "bien". De toute façon, le Rapport Savard atteint son but qui est de sympathiser avec nos frères français de l'Ontario. Ceux-ci peuvent dire à leurs compatriotes anglophones les paroles de saint Paul aux Corinthiens: "Nous passons pour des gens inconnus et pourtant nous sommes connus, si connus!; pour des gens qui vont mourir et nous voici vivants!" (2 Cor., VI, 8).

Paul GAY

¹Cultiver sa différence - Rapport sur les arts dans la vie franco-ontarienne - présenté au Conseil des Arts de l'Ontario par Pierre Savard, Rhéal Beauchamp, Paul Thompson, Ottawa, septembre 1977, 226 p.

²Hebdomadaire à partir de mai 1978.

(Le Droit, 23 juin 1978, p. 21, et 30 juin 1978, p. 4A.)

DEUX POIDS, DEUX MESURES

Le cahier Deux poids, deux mesures qui vient de paraître¹ complète les dix cahiers de la collection Les Héritiers de Lord Durham² en comparant les privilèges de la minorité anglaise au Québec et les injustices perpétrées contre les minorités françaises des autres provinces. Si l'anonymat était voulu dans les Héritiers, Deux poids, deux mesures porte le nom de son auteur. Le dossier comparatif a été préparé et rédigé par Francine Lalonde, sociologue recherchiste de la Fédération des Francophones hors Québec (FFHQ). On me permettra de la soupçonner d'être également responsable des Héritiers, puisqu'on retrouve le même style dans les deux et des renvois de ce genre: "Comme nous le disions dans les Héritiers." Quoi qu'il en soit, il faut admirer le souci de vérité et d'objectivité dans les Héritiers et dans Deux poids, deux mesures. On leur a reproché de voir tout en noir, sans remarquer que ce n'est pas Francine Lalonde qui dramatise, ce sont les chiffres!

La Fédération des Francophones hors Québec (FFHQ) fondée en 1975 est dirigée actuellement par Paul Comeau, un Acadien. Elle veut unir ce million de Canadiens hors Québec qui, bien loin de se concentrer sur un territoire relativement restreint (comme les anglophones à Montréal), est dispersé à travers les provinces hors Québec. Quelque 75 pour cent d'entre eux se trouvent en Ontario et au Nouveau-Brunswick. La FFHQ s'est occupée depuis trois ans à étudier la situation. A tous les beaux parleurs qui soutiennent que c'est la présence française qui constitue l'identité du Canada, elle ose dire: "Les francophones hors Québec sont un peuple sinistré, mais il ne veut plus céder à l'illusion dont on l'a nourri. L'illusion d'être la raison d'être du pays: illusion d'être appelé par vocation à prendre une part active dans le mouvement des deux peuples fondateurs. Mais ces mots sont vides de sens pour un peuple qui ne se sent plus chez lui." (Les Héritiers, vol. I, p. 11.)

L'assimilation

Le vilain mot qui domine dans tous les documents est le mot assimilation. Dans les deux provinces hors Québec les plus fortes en population française, le Nouveau Brunswick et l'Ontario, 7.7 pour cent ont passé du français à l'anglais au N.-B et 26.9 pour cent en Ontario. La langue maternelle étant définie la première langue

apprise et encore comprise, près d'un demi-million de Canadiens d'origine française n'ont plus le français comme langue maternelle. Donc dramatique régression de la francophonie.

Nombreuses les causes du transfert linguistique.

Les voici énumérées en bloc: les mariages mixtes, le marché du travail, l'école bilingue, l'immigration, l'urbanisation, les media, le mauvais vouloir des Provinces, l'échec de la politique du bilinguisme fédéral.

Les mariages mixtes

Par mariage mixte, on entend ici le mariage de deux conjoints dont l'un parle l'anglais et l'autre le français. Or, dans la plupart des cas, l'anglais devient la seule langue du foyer. Ainsi "l'exogamie (ou mariage entre partenaires de groupes linguistiques différents) est un des facteurs qui contribue le plus (avec le milieu du travail) aux transferts linguistiques ou à l'anglicisation." (Les Héritiers, vol. I, p. 33.) Cette attraction de la langue majoritaire est si forte qu'elle prévaut, même au Québec, chez les époux de mariage mixte.

Avec les mariages mixtes, c'est le milieu du travail qui est le plus anglicisant. L'économie échappant aux Canadiens français, ils sont obligés, pour vivre, de parler anglais. Dans le Québec, l'Ontario et le Nouveau-Brunswick, le revenu moyen de travail des francophones est inférieur à celui des anglophones.

L'école mixte

Avec le milieu de travail, avec les mariages mixtes, les écoles mixtes ou bilingues, bien loin d'assurer l'identité culturelle canadienne-française, sont devenues "un lieu privilégié d'affaiblissement progressif et constant de notre identité. Le résultat: des générations entières se perdent" (Les Héritiers, vol. I, p. 12). Trois provinces reconnaissent un certain statut au français comme langue d'enseignement: le Nouveau-Brunswick, l'Ontario, le Manitoba; mais la portée de ce statut est soumise à des règlements difficiles. Dans les autres provinces (Colombie-Britannique, Alberta, Saskatchewan, Terre-Neuve, Nouvelle-Ecosse), l'éducation française dépend entièrement du degré de combativité de la communauté francophone: elle y est un pur privilège.

Et pourtant, la Loi sur les langues officielles...

Et pourtant, le Gouvernement du Canada, en 1969, dans la "Loi sur les langues officielles", a décrété que "l'anglais et le français sont les langues officielles du Canada pour tout ce qui relève du

Parlement et du gouvernement du Canada; elles ont un statut, des droits et des privilèges égaux quant à leur emploi dans toutes les institutions du Parlement et du gouvernement du Canada". Mais, malgré l'exemple d'Ottawa, nulle province, en dehors du Québec, sauf le Nouveau-Brunswick (18 avril 1969), ne reconnaît de droit réel au français. "Le Manitoba présente le cas le plus flagrant d'une injustice linguistique perpétuée, bien que cette province compte quelque 60,545 francophones. L'absence de statut officiel du français ne découle ni d'un oubli ni d'une négligence juridique, mais bien d'une opposition voulue et systématique." (Les Héritiers, vol. I, p. 53.) On se souvient qu'en 1890, l'Assemblée du Manitoba a adopté une loi faisant de l'anglais la seule langue officielle, loi dont la légalité est discutée actuellement devant les tribunaux. Pour sa part, l'Ontario, malgré des mouvements forcés de bonne volonté à l'égard de la langue française, semble peu disposé à lui donner un statut officiel.

Les media

La loi sur la Radiodiffusion stipule que "tous les Canadiens ont droit à un service de radiodiffusion dans les langues anglaise et française, au fur et à mesure que des fonds publics deviennent disponibles". Par radiodiffusion, il faut entendre la radio-télévision et la télévision par câble. Or, cette loi n'est pas appliquée. Parmi les nombreuses plaintes des francophones hors Québec, retenons un exemple concret: "Depuis quelques années, les quelque 200,000 francophones de l'Ontario nord réclament un poste de "production" de radio et de télévision." Tous les francophones en dehors du Québec se plaignent également de ce que la télévision française de Radio-Canada soit principalement une télévision québécoise, par exemple que "le 60" dédaigne s'occuper des petites zones canadiennes-françaises en dehors du Québec. Tous regrettent l'indifférence des Québécois, tantôt avec ironie, tantôt en allant jusqu'à affirmer que les Québécois et francophones en dehors du Québec forment "deux solitudes"...

Devant la situation lamentable des francophones hors du Québec, le "Manifeste des Héritiers de Lord Durham" est formel: "Nous avons de formidables défis à relever. Aujourd'hui nous nous retrouvons devant des droits illusoire. Les écoles sont des foyers d'assimilation. Les communications nous échappent. Notre âme collective nous glisse entre les doigts." (Les Héritiers, vol. I, p. 11.) Il est bien beau de dire aux Canadiens français d'arracher loin d'eux ce vêtement de vaincus qui leur colle à la peau comme la tunique de Nessus, mais que faire quand les gouvernements provinciaux en dehors du Québec les traitent trop souvent en parias?

Paul GAY

¹Deux poids deux mesures: les francophones hors Québec et les anglophones au Québec, un dossier comparatif, La Fédération des francophones hors Québec, 1978, Ottawa, 1, rue Nicholas, 64 p.

²Les Héritiers de Lord Durham, Ottawa, vol. I, 1977. - Ce volume est suivi de 9 autres volumes sur l'Ontario, l'Ile du Prince-Edouard, l'Alberta, Terre-Neuve, la Colombie-Britannique, le Nouveau-Brunswick, la Saskatchewan, la Nouvelle-Ecosse et le Manitoba. On peut se les procurer à la FFHQ, 1 rue Nicholas, Ottawa.

(Le Droit, 12 août 1978.)

"L'ENFER DE BYTOWN"

Georgette Lamoureux vient de publier un livre très intéressant, Bytown et ses pionniers canadiens-français, 1826-1855¹. Sa connaissance considérable en ce qui concerne ce qu'on appelle la petite histoire nous confond et nous plonge dans l'admiration. Quelle valse de noms, de dates et d'événements!

La joie de la découverte soulève toutes les pages du livre. Et la fierté aussi. Fierté de se savoir Canadienne française et d'avoir participé, par ses ancêtres, à la fondation d'Ottawa. Elle veut prouver l'importance des nôtres dans cette folle entreprise de l'établissement d'une capitale. Cependant, si elle remet régulièrement en place les écrivains anglais qui veulent nous ignorer (par exemple, p. 234), elle ne souffre pas de chauvinisme. Cuique suum! En fait, si l'on recense peu de Canadiens français avant 1826 à Bytown, ils formaient, en 1850, le tiers de la population totale.

Dans cette histoire de Bytown, l'auteur a largement utilisé ses devanciers, qu'ils soient anglais ou français. Quand elle les surprend en contradiction, elle ne tranche pas le débat qu'elle laisse ouvert. (par exemple, p. 229, 231). Peut-être que le volume IX du Dictionnaire biographique du Canada, qu'elle ne signale pas dans sa bibliographie, l'aurait aidée pour la période étudiée, en particulier en ce qui concerne Jos Montferrand et Besserer.

Ce qui plaît dans cet ouvrage, c'est le JE qui revient à chaque page. Xavier de Maistre écrivait jadis Voyage autour de ma chambre. Georgette Lamoureux, elle, pourrait coiffer son livre du titre suivant: "Du haut de la tour Wurtemberg." De son appartement elle domine et scrute en amoureuse tous les coins de la capitale, ceux en particulier qui sont gonflés de souvenirs. A cet égard, le chapitre XIX, "Regards sur la rivière Rideau", repose par son charme. D'autres fois, elle descend de son observatoire pour arpenter en tous sens les rues si aimées, effacer par enchantement tous les orgueilleux édifices actuels et revivre le paysage sauvage d'autrefois, tout de bois, de marais et de marécages. Ainsi, le paysage, jamais seul, se rapporte continuellement au passé et à l'auteur qui se l'approprie.

Le mélange continu du passé et du présent caractérise cet

ouvrage à ce point qu'il n'apparaît pas comme un livre d'histoire au sens strict, mais bien plutôt comme une chronique, ou mieux comme une conversation passionnée avec le lecteur. D'innombrables "Je l'ai dit", "J'ai déjà dit, je crois"; de fréquents rappels aux pages précédentes comme "Revenons à telle année"; de nombreuses répétitions ou anticipations; des manques de références, par exemple "J'ai lu quelque part"; des souvenirs personnels (par exemple, p. 210); des considérations sur la situation actuelle montrent à l'évidence ce genre de causerie familière qui sied si bien à Georgette Lamoureux. Alors, que de détails intéressants et piquants! Saviez-vous, par exemple, que les premiers journaux de Bytown "donnaient, dans leurs colonnes, une liste de gens qui avaient du courrier au bureau de poste" (p. 174) et que les premiers timbres canadiens furent imprimés à New York en 1851 (p. 175)?

Dans ce livre d'archives, il n'est pas question de broser les grandes lignes qui, unissant toutes les pages, les éclaireraient en manière de synthèse. Georgette Lamoureux pourrait le faire. Il y a cependant des passages de grande unité, par exemple les pages 39-53 qui donnent le tableau saisissant des principaux explorateurs de l'Outaouais, genre Etienne Brûlé, avant la Conquête. Le chapitre IX également se présente comme un modèle d'étude historique, précisément intitulé "Que reste-t-il du passage du colonel John By?", donc conclusion-jugement sur le fondateur. Il faut en dire autant du chapitre XVIII sur les Chutes de la Chaudière, qui forme un tout compact et définitif. D'ailleurs, Georgette Lamoureux sent parfois le besoin de diviser pour éclairer, par exemple quand elle sectionne la vie du canal Rideau en 4 périodes (p. 145).

Ceux qui sont intéressés aux origines de la capitale aimeront à s'arrêter aux dates suivantes:

1826: Début du percement du canal Rideau, canal à vocation militaire, sous la direction du Lieutenant-colonel John By, ingénieur en chef. Deux mille travailleurs y furent employés, dont 75 Canadiens français, pour 123 milles de canal. A plusieurs reprises, Georgette Lamoureux affirme que les deux fondateurs de Bytown furent John By et le gouverneur général Dalhousie qui travailla de concert avec lui.

Le canal ouvre la ville. Avant qu'il soit terminé en 1832, il permet tout de suite la fondation de Bytown en 1827, tandis que, en face, Aylmer était fondé en 1830 par le neveu de Philémon Wright, Charles Symmes. En 1837, Madame Zoé Masson ouvre la première école française à Bytown.

Mais Bytown, déchiré, autour de 1830, par les luttes fratricides entre Canadiens de différentes langues et de différentes races, connut la pire des réputations. "L'enfer de Bytown", "Bytown lieu de terreur",

"Petit village de boue", Bytown l'épouvantail du Canada" sont alors des locutions courantes. "Il paraît, écrit notre auteur, que si un homme disparaissait et que personne n'entendait plus parler de lui, on disait: "Il est disparu à Bytown." (P. 163.) "Gars de chantier et draveurs, "shiners" et orangistes constituaient une population en grande partie flottante, batailleuse." (P. 198.) Ici, deux "héros" à signaler: du côté irlandais: Peter Aylen, une sorte de bandit de grande classe; du côté français: le célèbre Jos Montferrand qui, dit Benjamin Sulte, "a symbolisé la force dans un règne de force" (p. 216).

Il était plus que temps que les Oblats arrivent à Bytown en 1843 et les Soeurs Grises en 1845 (sous la conduite de mère Elisabeth Bruyère). Il était plus que temps qu'un sanctuaire de paix s'élève en 1846 (notre cathédrale actuelle) pour recevoir le premier évêque, Mgr Guigues, en 1847. La même année, Oblats et Soeurs Grises se dépensent sans compter dans le soin des pestiférés du typhus. En 1848, Mrg Guigues fonde la collège de Bytown. En 1850, "la grande Rivière" prend le nom de rivière des Outaouais. A cette époque, comme les Canadiens français constituent un bon tiers de la population, on assiste à la fondation de l'Institut canadien en 1852 et à l'élection du premier maire canadien-français, Joseph-Balsura Turgeon, en 1853. Puis, en 1855, le nom "sinistre" de Bytown se change en celui d'Ottawa (nom qu'on avait failli donner à Aylmer) et Ottawa devient, en 1857, capitale du Canada tout entier.

Telle fut l'ascension extraordinaire d'un petit village né dans le bois, l'eau et la violence. La lecture du livre de Georgette Lamoureux, hommage d'affection à nos ancêtres, nous fait regretter les mauvaises reproductions photographiques qui le déparent: l'ouvrage méritait mieux! Nous regrettons surtout l'absence douloureuse d'un Index général qui aurait rendu le livre si pratique, surtout pour qui cherche un renseignement urgent.

De toute façon, nous lirons avec autant d'intérêt le 2e volume en préparation, intitulé Ottawa, 1855-1926, qui bouclera le siècle (1826-1926). Et même le 3e volume promis, qui décrira la vie d'Ottawa, son aspect et sa population francophone jusqu'à nos jours.

Paul GAY

¹Georgette Lamoureux, Bytown et ses pionniers canadiens-français, 1826-1955, en vente chez l'auteur-éditeur, 111 Wurtemberg, Ottawa, 1978, 364 p.

(Le Droit, 25 novembre 1978, p. 21.)

UNE REVUE PESSIMISTE

L'Institut franco-ontarien de l'Université Laurentienne de Sudbury, sous la direction de Donald Dennie, vient de publier le premier numéro de la Revue du Nouvel Ontario¹. L'ensemble des articles - à part celui d'Omer Deslauriers - m'a paru infiniment triste, comme si les minorités devaient toujours se chercher et s'autocritiquer (comme dit le charabia actuel) sans aménité.

Un gros sous-titre sur la page couverture intrigue le lecteur: Les Franco-Ontariens à l'heure de l'indépendance. De quelle indépendance s'agit-il? Du Québec? Oui, semble-t-il, car "l'élection du Parti Québécois a affecté non seulement la conjoncture politique canadienne, mais aussi les perceptions qu'avaient d'elles-mêmes les minorités francophones hors Québec" (p. 8) et: "C'est à l'heure de l'indépendance du Québec que les Franco-Ontariens sauront si l'avenir jouera finalement en leur faveur" (68).

Dans le premier article, Pierre Savard se montre pessimiste sur "la Difficulté d'être Franco-Ontarien". Les Canadiens français de l'Ontario ne sont-ils pas minés par "la chute vertigineuse de leur taux de natalité, la très faible immigration de francophones en Ontario, l'accroissement des mariages mixtes... et l'urbanisation?" (14). Bien plus, leur rôle apparaît négligeable dans la vie économique de leur Province; leur mentalité de minoritaire leur fait adorer la majorité anglophone, tandis que la production pédagogique franco-ontarienne reste pauvre. Ainsi ils restent des citoyens de seconde classe au plan culturel et aux services dans leur langue. La Confédération, entendue comme un pacte entre deux groupes linguistiques, s'avère donc un échec.

Après les pages sombres de Pierre Savard, Omer Deslauriers fait luire quelques lueurs d'espoir. Il oppose la situation d'avant 1960 à celle qui prévaut actuellement. Les Franco-Ontariens, dit-il, vivent maintenant au grand jour. L'Université d'Ottawa et le Collège Sacré-Coeur de Sudbury ne sont plus des institutions privées. Le réseau des écoles secondaires privées s'est changé en écoles secondaires publiques de langue française. Les Franco-Ontariens participent à divers secteurs de la vie ontarienne. Dans les pages 29 et 30, il fait sonner bien haut les statistiques

et les institutions. Bien plus, pense-t-il, la Révolution tranquille du Québec, plaçant les Anglais en minorité au Québec, rend notre position minoritaire plus intéressante et laisse prévoir une nouvelle constitution fédérale qui reconnaîtra les droits des minorités. En un mot, "on a quitté notre vie en vase clos pour une vie en plein air" (32).

On redescend dans l'abîme avec l'article de Fernand Dorais. Cet article comporte un sous-titre écrit en lettres relativement petites: "L'acculturation et les Franco-Ontariens" - et un titre imprimé en grosses lettres: "Qui a tué André?" Or, c'est le sous-titre qui est longuement expliqué (34-48) et le gros titre n'apparaît qu'à la fin, en guise de conclusion (48-49).

Le sous-titre décrit le phénomène de l'acculturation, mot camouflé pour désigner l'assimilation. Les pages de Dorais présentent d'une façon douloureuse et complète tout le processus de l'acculturation: la honte de soi, la collaboration avec le vainqueur, la peur de la différence², l'humiliation de petits chiens devant leur maître, la haine fratricide des acculturés ("Les acculturés s'entre-dévorent... tels des esclaves en cale... Enfermez des rats dans une cage et mettez-y le feu: vous aurez ce qui se passe entre acculturés" (46), les trahisons, etc. Ces manifestations, nous les connaissons déjà par tant et tant d'ouvrages, en particulier par les Damnés de la terre de Franz Fanon (1961) et par Portrait du colonisé d'Albert Memmi (édit. canadienne, 1972). Dorais aurait pu ajouter l'Homme d'ici du Jésuite E. Gagnon (nouvelle édit., 1963). Quand le lecteur arrive à la fin de l'article, il trouve la clé du gros titre: "Qui a tué André?" Il s'agit d'André Paiement (on ne dit pas son nom), jeune écrivain de Sudbury de grand talent, qui s'est pendu au début de 1978. Ce suicide, que certains attribuent à d'insupportables maux de tête, Fernand Dorais semble le mettre au compte de l'acculturation. Il écrit: "L'ethnie à laquelle appartenait André serait-elle... tout innocente de ce départ?" (49). Cette mort rappelle celle d'Hubert Aquin qui s'enleva la vie parce qu'il ne pouvait pas vivre en français au Québec. "En assumant mon identité de Canadien français, avait écrit Hubert Aquin, je choisis le malheur" (Blocs erratiques, 49).

"Nous voulons vivre en français", c'est ce qu'affirment les deux articles suivants, celui qui parle des Héritiers de Lord Durham, c'est-à-dire de la Fédération des Francophones en dehors du Québec (F.F.H.Q.) - et celui de Rémy Beauregard, ex-secrétaire général de l'ACFO. La F.F.H.Q. groupe un million de francophones en dehors du Québec, dont la moitié se trouve en Ontario. R. Beauregard, après avoir soutenu que "le 15 novembre 1976 est l'équivalent du "Vive le Québec libre" du Général de Gaulle",

affirme que les minorités françaises en dehors du Québec sont devenues "un joueur important sur l'échiquier politique canadien" (65). Et de proposer cinq moyens de les développer: contrôler les moyens d'éducation; reconnaître légalement le français; créer un réseau franco-ontarien de radio et de TV; favoriser une politique de développement des communautés francophones hors le Québec; pousser au développement économique des francophones.

Le dernier article, celui de Donald Dennie, "De la difficulté d'être idéologue franco-ontarien", à odeur marxiste, heurtera sans doute bien des positions. L'idéologie franco-ontarienne, selon notre professeur de sociologie, se fait aujourd'hui par une nouvelle élite. Ce ne sont plus les hommes d'affaires et les professionnels, ni le clergé (qui n'a plus d'influence), mais les enseignants et les institutions, les fonctionnaires et les journalistes qui composent la nouvelle aristocratie moyenne franco-ontarienne. Séparée du peuple, des ouvriers, elle est manipulée par les hautes autorités anglaises; elle masque ses vraies intentions et ne veut voir que deux intérêts à défendre: la langue et la culture; elle pousse Toronto à créer des services accrus en français, services qui procurent des emplois additionnels aux enseignants. Ignorant la classe ouvrière et les questions économiques, elle ne dérange pas le colonisateur; ainsi elle contribue à l'acculturation des Franco-Ontariens. "Il me semble, écrit D. Dennie, que les transformations de la communauté francophone ont rendu superficielles les questions de langue et de culture en autant qu'elles ne sont plus greffées sur la vie quotidienne des francophones" (84).

Par toutes les questions posées, par la différence des opinions, par ses pages pénibles, le premier numéro de la Revue du Nouvel Ontario reproduit bien l'image d'un peuple meurtri qui se cherche en tâtonnant et demande un chef.

Paul GAY

¹Revue du Nouvel Ontario, no 1, Sudbury, L'Institut franco-ontarien, 1978.

²Le Rapport Savard, au contraire, coiffe magistralement son étude du mot d'ordre suivant: "Cultiver sa différence".

(Le Droit, 10 mars 1979, p. 21.)

LIONEL GROULX

Lionel Groulx et Hugh MacLennan

DEUX TEMOINS DU CONFLIT DES RACES AU CANADA

Il est d'un intérêt évident d'étudier le conflit des races au Canada, sinon pour le résoudre, du moins pour le constater d'une façon claire et précise. Deux écrivains, Lionel Groulx et Hugh MacLennan ont écrit le premier l'Appel de la race¹, le second Deux Solitudes², deux oeuvres qui rentrent dans la vieille et solide tradition des romans sociologiques.

L'Appel de la race

Le drame du célèbre livre de Lionel Groulx, l'Appel de la race, se déroule à Ottawa. Jules de Lantagnac, un Canadien français, a épousé une Anglaise, Maud Fletcher, de laquelle il a eu quatre enfants: Nellie, Wolfred (prénom du vainqueur patriote de St-Denis, le 23 novembre 1837), Virginia, William. Pendant un quart de siècle, la paix et l'amour règnent dans le mariage, puisque Jules de Lantagnac accepte de vivre en sacrifiant son ascendance française à la race "supérieure", la race anglaise. A Ottawa où il réside sur la rue Wilbrod, Jules de Lantagnac vit et gagne sa vie dans un milieu uniquement anglais. Sa richesse, alors, le comble et lui enlève tout souci matériel.

Puis, un jour, dans un voyage au pays de ses ancêtres, à Saint-Michel de Vaudreuil (pays du Chanoine Groulx), il entend la voix de la Patrie et à quel sang il appartient. Il retourne alors dans la capitale, décidé à entrer dans la lutte que livrent les Franco-Ontariens contre le Règlement XVII. Il se lance dans la politique, se fait élire député du comté de Russell et travaille de toutes ses forces à obtenir la reconnaissance de la langue française en Ontario.

Mais sa volte-face tourne contre lui sa femme et deux de ses enfants: William et Nellie, tandis que Virginia et Wolfred se rangent du côté du père. Dans la bonne tradition des familles canadiennes-françaises, Virginia se fait religieuse dans un couvent français. De dures épreuves fondent alors sur Jules de Lantagnac, véritable héros digne des tragiques grecs. Le milieu anglais qui lui fournissait son gagne-pain l'ignore désormais et Jules perd \$20,000 par an, somme colossale en 1920. Bien plus: son épouse le quitte avec William et Nellie. Ainsi, le foyer pratiquement

détruit, il ne reste à Jules de Lantagnac qu'à arpenter son salon de la rue Wilbrod, et à savourer, le front haut, son amère victoire.

Deux solitudes

Nous sommes à la fin de 1917. Dans la vieille paroisse canadienne-française, Saint-Marc des Erables, sise quelque part sur le Saint-Laurent, l'abbé Beaubien, curé, veut garder à "son" village son cachet d'autrefois. Mais il rencontre une vive opposition dans la personne d'Athanase Tallard, descendant des seigneurs d'autrefois. Secouant la tutelle du clergé, Athanase veut développer Saint-Marc en y incorporant de vastes usines. Comme il est député à Ottawa, Tallard s'abouche avec un gros industriel anglais, Hunty McQueen, de Montréal, pour faire aboutir son projet. C'est donc la lutte de l'industrie contre la terre ancestrale. Mais les oppositions se multiplient. Athanase a deux fils: l'aîné, Marius, fils de sa première femme décédée, une sainte et une patriote - et Paul, le plus jeune, le fils de sa deuxième femme, Kathleen, une jeune et aguichante Irlandaise de 30 ans.

Or, Marius a hérité de sa mère l'amour profond de la race française, de la foi catholique romaine, de la langue française, de la terre ancestrale d'où doivent être bannis commerce et industrie. Ainsi, tout son atavisme le pousse contre les Anglais, contre son père, et surtout contre sa belle-mère. Paul, au contraire, tient de Kathleen des sentiments pro-anglais. Presque totalement pris par le côté anglais, Athanase apparaît bientôt transfuge de la race canadienne-française. Député à Ottawa, il vote pour la conscription dont ses compatriotes ne veulent pas, malgré les appels pathétiques de l'Angleterre acculée à la défaite dans les derniers mois de 1917. Marius, lui, se presse contre son père et se cache pour éviter la conscription.

Pour unir davantage deux races qui vivent côte à côte et compliquer la nature de leurs relations, MacLennan a inventé le personnage de John Yardley, un Ecossais qui a 60 ans lorsque commence le roman, originaire de Nouvelle-Ecosse, qui achète à Saint Marc la propriété d'un brave Canadien ruiné, Dansereau. Ce Yardley est certainement le personnage le plus sympathique du roman, le plus original, le plus large d'esprit, le plus compréhensif, le moins "type" ou "symbole", c'est-à-dire pratiquement le plus vivant. Son humour provoque le sourire et son coeur pense que l'unité du Canada peut se réaliser. Yardley a une fille d'une grande beauté, Janet, mariée à un homme très riche du Mont-Royal, Harvey Methuen, major pendant la guerre de 1914. Les deux filles de ce couple, Daphné et Heather, connaissent tout naturellement, lorsqu'elles viennent visiter le grand-père Yardley à Saint-Marc, la famille d'Athanase Tallard et le milieu français.

Les années passent. En France, en 1918, le major Harvey meurt au Front. Au Canada nous assistons à la déchéance morale et matérielle d'Athanase Tallard. Tout s'écroule autour de lui. Marius, après avoir été trahi par Janet qui se venge de la mort de son mari en dénonçant l'endroit où il se cache pour éviter la conscription, devient de plus en plus l'adversaire fanatique de son père. Athanase renonce à sa religion catholique et pousse son deuxième fils, Paul, à entrer dans la secte presbytérienne. Sur son ordre, Paul poursuit des études scientifiques dans une école anglaise. Quant au village de Saint-Marc, il devient méconnaissable en s'industrialisant grâce à l'argent anglais de McQueen. Mais, en même temps, Athanase, par manque d'habileté, se trouve complètement ruiné. Les Canadiens français et les Canadiens anglais font le vide autour de lui. Il ne lui reste qu'une chose à faire: mourir. Ce qu'il fait. Et pour longtemps alors, les familles française et anglaise ne se fréquenteront plus.

Longues passent les années de ce long roman qui va de 1917 à 1939. Nous suivons surtout le milieu financier anglais de la rue Saint-Jacques. La première fille de Janet, Daphné, épouse Noël Fletcher (on notera que c'est le nom de l'épouse de Jules de Lantagnac dans L'Appel de la race). Quant à Heather, la deuxième fille de Janet, elle rencontre, par un hasard singulier, elle, la fille richissime, le très pauvre Paul Tallard qu'elle a connu autrefois enfant, et elle l'épouse malgré les protestations de sa mère et de tout le clan anglais. Ainsi, un descendant de Canadiens français, Paul Tallard, unit sa vie à une "pure" Anglaise. La fin du roman annonce la 2e Grande Guerre, à l'automne de 1939.

Paul GAY

¹Lionel Groulx, L'Appel de la race, 1922; réédition, coll. du "Nénuphar", Montréal, Fides, 1956.

²Hugh MacLennan, Deux solitudes, 1963, traduit de l'anglais par Louise Gareau-Desbois, Montréal, L'Arbre HMH, 1978. (traduction vraiment excellente et digne d'admiration).

(Le Droit, 23 décembre 1978, p. 18.)

Lionel Groulx et Hugh MacLennan

LE RETRAIT FRANCAIS OU L'ASSIMILATION ANGLAISE

Quand on compare l'ouvrage de Hugh MacLennan, Deux Solitudes, à celui de Lionel Groulx, l'Appel de la race, on est frappé par leur étrange similitude. MacLennan a-t-il lu l'Appel de la race? Je le parierais.

Des deux livres émergent une grosse ville et un petit village: Montréal et Saint-Marc des Erables dans Deux Solitudes; Ottawa et Saint-Michel de Vaudreuil dans l'Appel de la race. Mais tandis que MacLennan s'appesantit longuement sur Montréal et le milieu financier anglais de la rue St-Jacques (la troisième partie de son roman traite surtout, pendant de longs chapitres, des capitalistes et des clubs), Lionel Groulx signale simplement à Ottawa les rues Wilbrod et Elgin et le Musée: Ottawa ne l'intéresse pas! Moins passionné que le chanoine, MacLennan perce l'âme anglaise avec ironie lorsqu'il peint le multi-millionnaire presbytérien, Huntly McQueen, "vieux garçon égoïste", qui méprise les Canadiens français pauvres. Ne sont-ils pas responsables de leurs difficultés? Quand un de ces ploutocrates, sir Rupert Irons, passe de vie à trépas, "c'est presque comme si Dieu était mort", disent les braves gens.

Ensuite, nos deux auteurs savent placer leur intrigue en pleine crise sociale et politique: MacLennan au moment de la conscription de 1917; Groulx pendant les jours troublés du Règlement XVII, dans les années 20. Mais alors que Deux Solitudes, s'étirant jusqu'à l'annonce de la 2e Grande Guerre de 1939, constitue une immense fresque de toute une société urbaine et villageoise qui donne l'impression d'une série de diapositives, l'Appel de la race se resserre au drame d'une seule famille, voire d'un seul homme, Jules de Lantagnac. Le livre de Groulx gagne en force ce qu'il perd en richesse. Car la principale valeur des Deux Solitudes réside dans l'évocation multiple des personnages matériels et humains, dans ses innombrables descriptions si bien rendues par la traductrice Louise Gareau-Desbois. Que de pages admirables dans Deux Solitudes! par exemple le retour des soldats après la guerre de 1918. Quant aux peintures de Lionel Groulx, elles sortent d'une main romantique. Quel amour soulève par exemple, les pages consacrées au petit village de Vaudreuil, au rang des Chenaux, le plus beau coin du monde avec ses "filons et fillettes", avec son cimetière où reposent les ancêtres de Jules de Lantagnac qui lui redonnent son âme de Français. Crémazie aurait aimé lire de tels passages.

Tout de suite, on sent que Groulx poursuit un but: dénoncer les mariages mixtes entre Anglais et Français, tandis qu'on ne trouve pas cette odeur de thèse dans MacLennan qui décrit simplement les deux milieux français et anglais.

Dans les deux ouvrages surnagent deux personnages principaux: Athanase Tallard dans Deux Solitudes, et Jules de Lantagnac dans l'Appel de la race. Les deux sont Canadiens français; les deux sont députés; les deux sont de "haute extrace". Mais les deux suivent une voie bien différente. Athanase sort du carcan québécois: anticlérical, il renie sa foi catholique; se vante de son grand-père qui, jadis, cravacha un prêtre; se range du côté anglais non seulement en favorisant la conscription et l'implantation de vastes usines à Saint-Marc, mais en épousant à 60 ans une Irlandaise de 31 ans, très légère de moeurs, qui déteste la campagne et les Canadiens français. Athanase mourra, défait sur tous les points. Incompris de sa deuxième femme, incompris de son aîné Marius, incompris de son propre milieu français, il sera ruiné pour s'être approché de trop près de la puissance anglaise. Les solitudes sont plus nombreuses que l'on ne croit. Il n'y en a pas que deux! - Tout autre le sort de Jules de Lantagnac: il fuit le milieu anglais où il s'était fourvoyé, ce qu'il appelle une erreur et une faute, et il reprend "l'instinct de race".

Athanase et Jules ont rencontré sur leur chemin deux prêtres, synthèse du clergé québécois. Dans Deux Solitudes, l'abbé Beaubien résiste à Athanase qui veut industrialiser le village de Saint-Marc. Non! Les Canadiens français resteront attachés à la terre: seul, le sol garantit leur immortalité! Fi de l'industrie et du commerce, engeance de Satan! Chaque Canadien français n'a-t-il pas "dans le sang le sens de la terre"? En se lançant dans les usines, toutes aux mains des Anglais, les Canadiens français perdraient leur langue française, leur âme française, leur foi catholique. Cet abbé Beaubien - qui met toujours sa main sur son crucifix - est-il Oblat comme le Père Fabien, o.m.i., de l'Appel de la race? Si le curé Beaubien ne convertit pas Athanase, le Père Fabien (le double probable du Père Charlebois) encourage Jules de Lantagnac et fait triompher par lui la cause franco-ontarienne.

La division entre les parents amène automatiquement celle des enfants. Dans Deux Solitudes, Marius déteste sa belle-mère et va jusqu'à l'insulter; il se durcit contre son père et prend le contre-pied de toutes ses pensées, qu'il s'agisse de conscription, de foi catholique, de langue anglaise ou d'industrie. Marius est un "pur", personnage très groulxien, entier, qui n'aime pas son demi-frère, issu de l'"étrangère". Dans l'Appel de la race, deux enfants, Wolfred et Virginia, ressemblent et s'unissent à leur père converti au nationalisme canadien-français; les deux autres, Nellie et William,

se confient à leur mère et établissent un front commun contre leur père et les deux autres frères.

Enfin, MacLennan ne se demande pas à quelle race appartient Paul, issu d'un mariage mixte. Il est ce qu'il est, tout simplement, ni Français ni Anglais, même si, à la fin du roman, il épouse une "pure" Anglaise, Heather, ce qui signifie, pour lui et ses enfants, l'abandon définitif de la langue française. Groulx, au contraire, se fiant trop à certaines études ethnologiques prétend que le physique de l'enfant issu de deux races révèle celle à laquelle il parvient vraiment. Wolfred manifeste-t-il "l'équilibre de la conformation physique", il est immédiatement Français. Quant à William et Nellie qui sont blonds, ils sont Anglais. De toute façon, Groulx est très dur pour les "races mêlées", d'où procède selon lui le désordre mental.

La conclusion des deux oeuvres est identique, simple constatation chez MacLennan, cri de protestation chez Lionel Groulx. Elle se réduit à ceci: les Anglais ont absorbé Athanase et Paul Tallard. Pour survivre, les Français sont obligés de retraiter, de se séparer du milieu anglais: Marius dans Deux Solitudes; Lantagnac, Virginia et Wolfred dans l'Appel de la race, car, dit Groulx, "nul ne peut porter dans son âme l'idéal de deux races".

Paul GAY

(Le Droit, 23 décembre 1978, p. 18.)

Lionel Groulx (Alonié de Lestres)

L'APPEL DE LA RACE EST-IL UN ROMAN RACISTE?

Au risque de passer pour sacrilège dans l'esprit de ceux qui, comme moi, admirent Groulx, mais peut-être de plus entière façon et pour bien plus de raisons que toutes les miennes, je pose la question suivante: "L'Appel de la race est-il un roman raciste?", et j'entreprends d'y répondre, littéraire que je suis, en mettant de côté l'historien Lionel Groulx pour ne plus m'occuper que du romancier Alonié de Lestres. C'est sous ce pseudonyme, en effet, que Lionel Groulx, "pour ne pas compromettre (s)a gravité d'historien" (ce sont les mots mêmes qu'il utilise dans ses Mémoires¹) décida de publier, en 1922², le roman qu'il avait composé au cours de ses vacances de l'année précédente à Saint-Donat.

Nulle part dans l'Appel de la race nous ne trouvons les mots "racisme" et "raciste", et pour cause: ces deux mots n'apparaîtront dans la langue française que vers 1930, selon le Robert³, voire qu'en 1932, selon Bloch et Wartburg⁴; mais, dans les cent-cinquante-huit pages du roman⁵, nous avons pu compter quatre-vingt-cinq fois le mot "race". Chez Alonié de Lestres, ce mot a incontestablement plusieurs sens, dont celui de "famille considérée dans la suite des générations"⁶ et celui de nation, c'est-à-dire, abusivement⁷, de "groupe humain, généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité et la volonté de vivre en commun"⁸; le romancier n'utilise peut-être jamais consciemment le mot "race" au sens strict de "groupe ethnique qui se différencie des autres par un ensemble de caractères physiques héréditaires représentant des variations au sein de l'espèce"⁹, mais il n'empêche que ce sens est présent dans le roman et que c'est une extension de ce sens, - extension qui date du dix-neuvième siècle, - que l'on y trouve constamment employée, à savoir le mot "race" désignant "un groupe naturel d'hommes qui ont des caractères semblables provenant d'un passé commun"¹⁰. Quels sont ces caractères dans l'Appel de la race?

Des caractères physiques, certes, que Jules de Lantagnac remarque chez ses enfants qui ont "par leur mère, du sang anglais dans les veines"¹¹, mais par lui, du sang français: "Tandis que Wolfred et Virginia accusaient presque exclusivement des traits de race française: les traits fins et bronzés des Lantagnac, l'équilibre de la conformation physique, en revanche l'aînée des filles (Nellie) et le cadet

des fils (William), tous deux de chevelure et de teint blonds, plutôt élancés, quelque peu filiformes, reproduisaient une ressemblance frappante avec leur mère."12 C'est avec fierté que le père regarde sa fille Virginia, "belle enfant brune, tout en ardeur et en lyrisme, fine et vibrante créature dont les joues se coloraient quand le coeur devenait chaud"13, mais avec une certaine désolation qu'il voit revenir de Loyola College William qui reste "toujours le même, esprit buté et bilieux"; en effet, "à mesure que le cadet avançait en âge, les traits saxons s'accusaient plus fortement dans la figure et par tout le corps du long adolescent. La barre du front se faisait plus raide, la moue des lèvres plus arrogante; presque toujours on le voyait s'en aller, la nuque cambrée, les poings à demi-fermés, à l'allure d'un joueur de rugby."14

Mais au-delà de ces caractères physiques, et les dominant en quelque sorte, existent des caractères psychologiques, héréditaires eux aussi. Ils appartiennent à ce que de Lestres appelle l'âme de la race, sorte de force intérieure qui imprime à chaque individu du groupe des traits physiques comme ceux que nous venons de voir. "Intelligent, de belle race saine, Lantagnac profitait, comme disait Renan lui-même, de toute la vie cérébrale économisée par six générations de laboureurs"15; lorsqu'il considérait l'aspect physique de ses enfants, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'une "fois de plus les formes intérieures de la vie, les modalités de l'âme (avaient) façonné, sculpté l'enveloppe charnelle"16.

Avec cette hérédité psychologique vont de pair, la composant même, l'hérédité intellectuelle, voire culturelle, et l'hérédité morale. La race française est "robuste et fine, bien équilibrée"; quand Jules, qui a délaissé ses compatriotes pendant plusieurs années, revient vers eux, c'est "l'âme d'une race fine, sentimentale, d'une essence ordonnée, aimantée par en haut", qu'il retrouve; appartenant à nouveau à une race noble et "laborieuse"17, dont l'histoire est glorieuse et le destin grandiose, il est "d'une nature trop élevée pour aborder la politique sans préparation"18; fils d'une "race énergique"19, il saura rester "en selle sur les principes"20 et mener jusqu'au bout le bon combat, celui auquel le devoir national l'appelle. Les Anglo-Saxons, eux, ont "deux passions formidables": "l'intérêt matériel et l'orgueil de race"21. Leur tort, selon Jules, "c'est d'avoir commercialisé le stock humain. C'est de ne reconnaître à l'homme, à l'étranger surtout, que la valeur marchande, instrumentale. Pour les Anglo-Saxons c'est ainsi: le stock humain a sa cote à la Bourse comme les autres valeurs industrielles, financières. Et la cote de la Bourse est aussi la cote de leur estime."22

L'on peut donc considérer comme adverses ces deux races: la française et l'anglo-saxonne. Or, selon le Père Fabien, conseiller

spirituel et intellectuel de Jules, "nul ne peut porter dans son âme l'idéal de deux races, quand ces deux races s'opposent"²³; car, la race, comme, a fini par s'en convaincre Jules, "c'est un équilibre durable, éprouvé, de qualités morales et d'habitudes physiques, qu'un apport hétérogène et massif risquerait de rompre"²⁴. C'est pour avoir méconnu ou méprisé ces vérités que la noblesse canadienne a déchu après la conquête et que la "haute bourgeoisie canadienne-française"²⁵ déchoit à son tour depuis la fin du dix-neuvième siècle, constate le Père Fabien; Jules n'a qu'à considérer sa propre famille pour admettre la justesse de cette vue.

Il peut donc relire et comprendre les Lois psychologiques de l'évolution des peuples de Gustave Le Bon²⁶, petit volume que le Père Fabien a naguère glissé dans sa poche en disant (termes qu'il importe de bien remarquer): "Vous savez, je ne gobe pas plus qu'il ne faut ce docteur Le Bon. Mais un de ces jours, Lantagnac, quand vous aurez une minute à vous, lisez attentivement, je vous prie, les pages dont le coin est plié (il ne faudrait pas voir ici une mesure de censure, mais des lueurs d'esprit critique). Pour une fois, je crois que le pernicieux docteur a parlé d'or. Il n'a fait, du reste, que résumer les conclusions actuelles de l'ethnologie."²⁷ Voici, tirés des pages 59 à 61 du livre de Le Bon, les passages dont Jules de Lantagnac prend maintenant conscience de la pénible vérité, à la suite du Père Fabien qui les a marqués au crayon rouge:

Les croisements peuvent être un élément de progrès entre des races supérieures, assez voisines telles que les Anglais et les Allemands d'Amérique. Ils constituent toujours un élément de dégénérescence quand ces races, même supérieures, sont trop différentes.

Croiser deux peuples, c'est changer du même coup aussi bien leur constitution physique que leur constitution mentale... Les caractères ainsi restent au début très flottants et très faibles. Il faut toujours de longues accumulations héréditaires pour les fixer. Le premier effet des croisements entre des races différentes est de détruire l'âme de ces races, c'est-à-dire cet ensemble d'idées et de sentiments communs qui font la force des peuples et sans lesquels il n'y a ni nation ni patrie... C'est donc avec raison que tous les peuples arrivés à un haut degré de civilisation ont soigneusement évité de se mêler à des étrangers²⁸.

Cette lecture terminée, réfléchissant, Jules de Lantagnac, avoue son erreur, c'est-à-dire son mariage avec une Anglaise: "Je le vois maintenant: il y a des unités humaines qui ne se défont plus. Par l'éducation que ces enfants (les siens, surtout Nellie et William) ont reçue, par la langue qu'ils ont exclusivement parlée, par le

déterminisme de la race qui pèse sur eux, une sorte de discipline fatale a fixé à jamais leurs façons de penser et de sentir, leurs façons de concevoir les problèmes fondamentaux de la vie; une loi rigide a modelé impitoyablement les formes de leur esprit."²⁹ Durant un temps, Lantagnac vient tout près de céder au découragement: réussira-t-il à retrouver son âme française et pourra-t-il refranciser ses enfants? Il en doute, mais finit par s'y essayer. Il réussira à demi. Le déterminisme de la race est, en effet, plus fort que l'éducation reçue, à la condition que l'on veuille bien se rééduquer dans le sens de sa race; en revenant à la culture française, Jules de Lantagnac retrouve son âme, et il en va de même pour deux de ses enfants: Wolfred et Virginia, mais l'épouse de Jules, Maud Fletcher, et les deux autres enfants: Nellie et William, sont à jamais de la race anglaise. En somme, chaque époux entraîne avec lui les enfants qui lui ressemblent ou ressemblent à ceux de sa race physiquement et psychologiquement, corps et âme, si l'on veut.

En guise de conclusion, je pose de nouveau la question: "L'Appel de la race est-il un roman raciste?", et je me permets de rappeler à votre mémoire la définition que le dictionnaire Robert³⁰ donne du racisme: "Théorie de la hiérarchie des races, fondée sur la croyance que l'état social dépend de caractères raciaux, et qui conclut à la nécessité de préserver la 'race supérieure' des croisements avec d'autres races; comportement en accord avec cette théorie." La réponse me semble évidente, mais peut-être ne l'est-elle pas pour tous, et puisqu'il s'agit d'une table ronde, il y a place pour des questions et des discussions. Je voudrais seulement que l'on se rappelle bien les termes de la question: elle porte sur le roman et non sur son auteur, et il serait tout aussi incongru de confondre Alonzié de Lestres avec Lionel Groulx que le romancier avec ses personnages; un bon littéraire ne donne pas dans de telles confusions, mais peut-être Alonzié de Lestres n'est-il pas un romancier comme les autres, ni son roman un roman comme les autres?

René DIONNE

¹Tome 2, Montréal, Fides, 1971, 87.

²Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 278 p. Après avoir connu plusieurs éditions ou réimpressions, l'ouvrage est entré dans la collection du "Nénuphar" en 1956 (introduction de Bruno Lafleur, Montréal, Fides, 252 p.); c'est cette dernière édition, telle que réimprimée en 1962, que nous utiliserons, la désignant désormais sous le sigle AP.

³Paris, 1965, 5:608.

⁴Dictionnaire étymologique de la langue française, 4^e éd., Paris, P.U.F., 1964, 529.

⁵AP, 95-252; l'introduction de Bruno Lafleur occupe les pages 9 à 93.

⁶Le Robert, p. 5:607.

⁷Ibid., 608.

⁸Ibid., 4:575.

⁹Ibid., 5:608.

¹⁰Ibid.

¹¹AP, 109.

¹²AP, 130.

¹³AP, 125.

¹⁴AP, 168.

¹⁵AP, 158.

¹⁶AP, 130.

¹⁷AP, 104.

¹⁸AP, 100.

¹⁹AP, 113.

²⁰AP, 185.

²¹AP, 151.

²²AP, 163.

²³AP, 160.

²⁴AP, 161.

²⁵AP, 160.

²⁶Coll. "Bibliothèque de philosophie contemporaine", 14^e éd., Paris, Librairie Félix Alcan, 1919, 200 p.

²⁷AP, 131.

²⁸Ibid.

²⁹AP, 132.

³⁰5:608.

(Texte présenté au Congrès annuel de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, à l'Université de Montréal, le 14 octobre 1978, et publié dans Relations, novembre 1978, p. 317-318.)

OTTAWA

Vu par Jules-Paul Tardivel et Lionel Groulx

Le fédéral apparaît facilement comme l'adversaire des provinces, puisque la ligne de juridiction et de compétence entre les deux pouvoirs s'avère souvent imprécise. Cet antagonisme, la plupart du temps larvé, éclate plus vite entre Ottawa et la province de Québec. La capitale fédérale n'est-elle pas surtout l'expression de la majorité anglaise et protestante? Le Québec, pour sa part, ne l'emporte-t-il pas par sa langue française et - jusqu'à ces derniers temps du moins - par sa religion catholique et romaine?

Durcissez le tiraillement entre les deux langues, entre les deux races, entre les deux religions, entre Ottawa et Québec, et vous avez deux oeuvres célèbres: Pour la Patrie (1895) de Jules-Paul Tardivel et l'Appel de la race (1922) du chanoine Lionel Groulx¹. "Ottawa, vu par J.-P. Tardivel et L. Groulx", titre de cet article, voudrait illustrer ce conflit.

Les deux ouvrages comportent des ressemblances profondes, dont la principale est celle qui propose aux Canadiens français le repliement sur soi, la séparation des Anglais, soit politiquement (Pour la Patrie), soit matrimonialement (L'Appel de la race). Ensuite, les deux présentent chacun un HEROS qui se dévoue pour la cause: dans le roman de Tardivel, Joseph Lamirande consent à perdre sa femme et sa fille pour le salut du Québec; dans l'écrit de Groulx, Jules de Lantagnac, à cause de sa nouvelle ardeur pour la défense des Franco-Ontariens, est abandonné par sa femme et voit son foyer détruit. De plus, les deux oeuvres ont Ottawa pour centre, moins la ville elle-même décrite pour elle-même qu'Ottawa expression du Gouvernement fédéral et protagoniste anglais. Alors que Tardivel et Groulx (Groulx surtout) laissent parler leur coeur et leur plume pour décrire les coins aimés de la patrie québécoise, ils ne font que signaler en passant les rues d'Ottawa (les rues Wilbrod, Elgin) ou la Chambre des communes, dans lesquelles ils ne trouvent aucun intérêt, à moins que ce ne soit pour les critiquer. Ainsi, Tardivel, qui a été plusieurs années courriériste parlementaire à Ottawa, ne manque pas de rire des députés ministériels: "Les uns, écrit-il, enfoncés dans leurs fauteuils, le chapeau rabattu sur les yeux, ou à demi-couchés sur leurs pupitres, dorment et ronflent. D'autres, sans fausse honte, se font apporter qui un bifteck, qui une côtelette, et combattent l'ennui à coups de fourchette" (Pour la Patrie, p. 253). Quant

à Groulx, il voit flotter "sur la tour du Parlement, hautain, le drapeau du conquérant" (L'Appel de la race, 112).

On notera également que Tardivel et Groulx ne séparent jamais la langue française de la foi catholique. Pour eux, perdre l'une entraîne automatiquement l'abandon de l'autre. Ils vont même plus loin: ils établissent une équation entre catholicisme et culture française. Enfin, les deux ouvrages sont plus cérébraux que vivants: les luttes d'hommes s'incarnent dans des tournois d'idées et d'arguments, dans d'innombrables considérations morales, religieuses, sociales, voire ethnologiques.

La grande différence entre les deux oeuvres vient de ce que Pour la Patrie développe l'idéologie indépendantiste du peuple québécois tout entier, tandis que L'Appel de la race montre les grands dangers des mariages mixtes, c'est-à-dire des mariages entre Français et Anglais.

Pour la patrie

Au peuple québécois qui se cherche et s'interroge sur son avenir, Tardivel propose - et ceci en 1895 - le séparatisme qui doit triompher, pense-t-il, en 1945. Mais ce séparatisme se montre d'abord et surtout d'ordre religieux, puisque "la nationalité canadienne-française est le principal rempart de l'Eglise du Canada" (224). Ce désir de sécession ne correspond qu'en partie à la Souveraineté-Association du Parti québécois actuel, puisque Tardivel ne sépare jamais la foi de la culture et de la langue française.

L'ennemi de ce projet audacieux, c'est le fédéral avec sa capitale: Ottawa. En conséquence, Tardivel peint en noir le fédéral et Ottawa. Dans son roman futuriste, la capitale est livrée à la franc-maçonnerie, ville "toute remplie, tout épaisse de démons" (90). Le premier ministre de son bouquin, sir Henry Marwood, est un "vieux scélérat" (88) qui brûle "d'étrangler l'Eglise catholique et le Canada français". Son secrétaire d'Etat, un Français s'il vous plaît, venu en droite ligne de la Grande Loge de Paris, l'emporte sur le premier ministre en fourberie et en haine de l'Eglise romaine. Ainsi, puisque les francs-maçons - que Tardivel voyait partout! - rêvent de tuer Dieu et son Eglise, aucun Canadien français ne peut collaborer avec le fédéral, tout entier aux mains de la secte inique. Comme on le voit, le fil du roman est gros, trop gros pour convaincre.

L'Appel de la race

Plus nuancé, plus vraisemblable, plus probant, posant plus

de problèmes qu'il n'en résout, se lit l'Appel de la race, dont le drame se joue à Ottawa. Jules de Lantagnac, Canadien français, a épousé une Anglaise, Maud Fletcher, de laquelle il a eu quatre enfants. La paix règne dans le ménage tant que Jules accepte de vivre en sacrifiant son ascendance française à "la race supérieure", la race anglaise. A Ottawa où il réside sur la rue Wilbrod, il vit et gagne sa vie dans un milieu anglais très riche. Mais un jour, dans un voyage au pays de ses ancêtres, à Saint-Michel de Vaudreuil (le pays de Groulx), il entend la voix de la patrie, "l'appel de la race". Il retourne alors dans la capitale, bien décidé à lutter avec ses compatriotes contre le REGLEMENT XVII. Mais cette volte-face tourne contre lui sa femme et ses deux enfants. Maud l'abandonne, détruisant le foyer. Ainsi, l'amour de la "RACE" l'a emporté sur celui de la FAMILLE, après "erreur" par Jules reconnue.

Ainsi, pour L. Groulx, les mariages mixtes exposent à la perte de la foi (243), et diminuent les effectifs canadiens-français. Son récit très dur rencontre la pensée du récent RAPPORT SAVARD et les enquêtes actuelles de l'ACFO. Mais Groulx va très loin - trop loin peut-être - dans l'étude des effets désastreux de l'assimilation. Pour lui, la disparité de race tue la vraie intimité d'homme à femme (128); pour lui, une race se distingue par le physique d'abord, par le comportement psychologique et moral ensuite; pour lui, les enfants issus du mélange appartiennent au père, à la race du père (voir 109, 154, 169), bien qu'il admette que Maud, elle aussi, possède "l'instinct" de sa race qu'elle a transmise à William et à Wellie. Ces deux jeunes ressemblant à leur mère par leur chevelure blonde, Groulx ne les aime pas: ils sont victimes d'un "dualisme mental" (130), d'un "désordre mental". La déchéance, affirme-t-il après le Dr Gustave Le Bon, est le lot des races mêlées (131). Bien plus, "nul ne peut porter dans son âme l'idéal de deux races" (159). On est loin ici de Mgr Briand qui, au lendemain de la conquête, pour pacifier le pays, favorisait les mariages mixtes...

Les deux autres jeunes gens, Virginia et Wolfred, arborant un physique français, ont automatiquement une âme française. Au couvent de la rue Rideau, Virginia avoue: "Le français me revient comme une langue que j'aurais déjà sue" (124). Elle entend comme son père "l'appel de la race" et même, à mesure qu'elle se re-francise, elle déclare: "Je pense plus clair et je sens plus finement" (125). Wolfred, lui, est français par "l'équilibre de la conformation physique" (130). Il dit: "Ma race" (249) en parlant de la race française, comme s'il ne descendait pas d'aïeux anglais par sa mère!

On n'en finira plus de discuter pareilles assertions qui

relèvent de la science si complexe de l'ethnologie. Bruno Lafleur, dans sa grande "Introduction" à l'Appel de la race, a nettement résumé les critiques innombrables parues sur ce livre, en particulier celle du Père Rodrigue Villeneuve, o.m.i., futur cardinal, très sympathique - et celle de Mgr Camille Roy très réservée. (Groulx, dans ses Mémoires, n'aime pas Camille Roy; quand il dit "cet excellent Mgr Roy", c'est un superlatif à rebours!). Ce qu'on peut reprocher à Bruno Lafleur, c'est d'avoir refusé d'étudier les originaux qui ont servi à Groulx: il n'y trouve aucun intérêt. Pour nous d'Ottawa, c'est un manque. Le Père Fabien, o.m.i. de l'Appel de la race, qui réside à Hull, le conseiller de Jules de Lantagnac, n'est autre, à notre avis, que le fameux Père Charlebois, o.m.i., l'apôtre du Droit. Quant à Jules, s'il faut en croire un entrefilet de l'Illettré, paru dans la page littéraire du Droit du 29 mai 1971, il ne fut absolument pas le héros fanatique dont parle l'Appel de la race, mais un député canadien-français de Russell dont le rôle s'avéra très équivoque et qui fit passer la politique du parti libéral avant la "cause", la race.

Brutalement, comme on enlève tout d'un coup le pansement d'une plaie, Groulx a posé, en plein Ottawa, le problème de l'union des races. Dans cet Ontario qui lui apparaissait comme "le premier contrefort du Québec" (139), il a bien vu que se jouait la grande partie des Canadiens français hors du Québec et l'avenir du Canada.

Paul GAY

¹ Les citations de Pour la Patrie sont prises de la 3e édition présentée par John Hare, Hurtubise HMH, 1975 - et celles de l'Appel de la race de l'édition de Fides, 1956, avec "Introduction" de Bruno Lafleur.

(Le Droit, 16 septembre 1978, p. 21.)

GERMAIN LEMIEUX

Voir aussi, à propos du Père Germain Lemieux, S.J.,
Propos sur la littérature outaouaise et franco-
ontarienne, I:

- Yolande Grisé, "A la recherche de l'âme franco-ontarienne, un jésuite fait oeuvre de bénédictin", p. 20-24;
- Gabrielle Poulin, "Terres de mémoire pour le pays de demain", p. 25-27.

Germain Lemieux

LE DIRECTEUR DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE

Il était une fois, - c'est là, en cette durée de l'esprit, qui échappe au temps, que commencent et se passent toutes les aventures précieuses et belles, - un jeune homme, - jésuite, pour tout confesser, - né à Cap-Chat, en Gaspésie, que ses Supérieurs envoyèrent enseigner au Collège du Sacré-Coeur à Sudbury. C'était loin, bien loin, - ce l'est encore, pour nous du moins, - mais les étudiants de ce collège classique, plus âgés, d'ordinaire, que ceux des institutions semblables au Québec, étaient aussi plus sérieux et mieux et davantage motivés, nous disait-on, que ceux du Québec, - c'était en 1941, - et je ne connais aucun de ces professeurs ainsi envoyés, et considérés presque comme des missionnaires, qui n'ait fait l'éloge de ses élèves et du milieu étudiant, et qui ne se soit attaché solidement à cet Ontario après y avoir passé quelques années. Et cela arriva au jeune jésuite Germain Lemieux, aujourd'hui folkloriste de réputation internationale (et je n'entends pas par là que sa réputation a franchi la seule frontière ontarienne pour atteindre les seules limites du Québec), rassembleur de centaines de contes, de milliers de chansons et de je ne sais combien de centaines ou de milliers de documents folkloriques de toutes sortes, qui attendent, aux Archives du Centre franco-ontarien de folklore de l'Université de Sudbury, que de jeunes chercheurs - on pourrait les appeler les valeureux d'aujourd'hui - aient le courage de prendre la relève de celui qui, vers la soixantaine, a osé s'atteler à la gigantesque tâche d'éditer une trentaine de volumes (20,000 pages) de contes franco-ontariens.

Il y aurait tout un conte à faire, qui serait à la fois dramatique et merveilleux, avec la vie très remplie de cet homme qui, venu en un pays rude et dénudé auquel on ne reconnaissait qu'une seule richesse, toute matérielle, et très provisoire, - on le sent bien ces temps-ci, - le nickel de l'INCO, découvrit un château tout garni de richesses qui ne meurent pas: celles de l'esprit et du coeur humain. L'on évoquerait ce temps où le folkloriste faisait sa cueillette de documents avec des moyens de fortune et devait assister, impuissant parce que sans aide suffisante, à la disparition prévisiblement certaine de ses archives les plus précieuses: de solides vieillards de 80, 90 ou 95 ans, à la mémoire longue et bien fournie, frères de race de ceux que le voyageur Lebeau rencontrait

sur les routes du Québec au milieu du dix-huitième siècle et qui n'étaient point du tout caducs à quatre-vingts ans. Qui dira les souffrances de cet homme qui a vu disparaître, faute de moyens, une richesse incommensurable qui échappait aux pauvres que nous sommes encore, non pas culturellement ni intellectuellement, mais financièrement?

L'on ne saurait trop insister sur cette situation bâtarde d'un peuple démuné dont on laisse souvent avec bonne conscience perdre l'héritage, parce que, aux yeux des riches qui les dominent, ces pauvres n'ont rien à donner, bien plus sont méprisables. Pendant longtemps, au Canada français, - consolons-nous, en songeant que nous ne sommes pas les seuls colonisés, - l'on a importé à grand prix, mieux: à "gros" prix, des richesses fallacieuses parce que non naturelles, artificielles, bonnes tout au plus à nous faire survivre, alors que les aliments naturels de notre esprit étaient laissés pour compte, inexploités, voire méprisés. Heureusement, les temps ont changé et continuent de changer. Les Canadiens français ont appris que leur coeur était aussi humain que celui des autres, leur esprit tout aussi valable, et ils veulent que leurs intellectuels (je n'ai pas voulu employer le mot élite, vous devinez pourquoi) les respectent et les servent comme il se doit. Peu à peu, les universités non seulement ont accepté que l'homme canadien-français soit objet de science, mais ont dû le reconnaître comme capable de science, et son histoire et sa culture (j'entends le mot dans son sens le plus large) commencent d'être mieux jaugées, parce que l'on sait mieux voir aujourd'hui, cent ans après le voeu exprimé par le grand François-Xavier Garneau, que l'histoire et la richesse d'une nation, c'est, par-delà le luxe financier et culturel de son élite (j'emploie le mot à dessein, cette fois), la vie la plus profonde de tous ses fils et filles dans toutes ses manifestations, individuelles avant que d'être collectives. Vous me permettrez, Père Lemieux, d'illustrer ma pensée en citant le passage suivant que j'emprunte à la communication que, le 28 novembre 1974, vous avez donnée au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de cette université sur la "Documentation orale au Nouvel-Ontario"; ce texte, qui est un témoignage d'une très haute portée, me semble aussi une flagrante leçon à l'adresse des "snobs de l'esprit" que, universitaires, nous sommes souvent portés à devenir, sinon à être:

On ne connaît pas vraiment la richesse de la culture d'un peuple si l'on ne fréquente pas la classe paysanne, si l'on ne franchit pas les murs des éternels préjugés qui séparent le professeur d'université de l'illettré des villages reculés. Ce ne sont pas les gouvernements ni les présidents d'universités qui ont conservé dans leurs notes ou leur mémoire la version musicale de "marianson", de la "belle Germaine" ou du "roi Renaud", encore moins celle du "Beau Foudroyant". Qui de nos

illustres sociologues a découvert le conte du roi Rhampsinite ailleurs que dans Hérodote? Sans jamais avoir étudié le grec ou l'Egyptologie, dix, quinze de nos vieux bûcherons peuvent vous parler, avec assurance, des deux voleurs qui se sont introduits dans la fameuse banque d'un ancien roi. Le vieux conteur Alphonse Brault, de Lavigne, en Ontario, n'avait jamais lu Hérodote ou les écrivains du Moyen Age; pourtant, il rapporte, dans des termes plus pathétiques que l'historien grec, comment les deux voleurs, en se guidant sur une boussole(!) primitive, ont creusé un tunnel allant de la cave de leur demeure à la cave de la banque du roi. Qui de nos professeurs de Génie a découvert dans Hérodote le tour de force de ces deux voleurs, à Ninive, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne? Le folkloriste qui rapporte ici ces faits a pris connaissance de la finesse des deux voleurs, dans la version Brault, avant de la retrouver dans Hérodote.

Heureusement, mon Révérend Père, vous n'êtes pas le seul à avoir compris cette leçon, et c'est ce qui fait espérer que, de plus en plus, les Universités, les restrictions budgétaires aidant, considéreront que leur tour de haut savoir ne peut s'empêcher, si elle ne veut risquer de pencher sûrement, - car il n'y a aucun déshonneur, mais seulement quelque danger à pencher comme la tour de Pise, - de reposer solidement sur des assises régionales qui permettent à tous d'entrer de plain-pied dans le bâtiment et d'accéder à ses hautes sphères, comme l'on dit, en gravissant tout naturellement des escaliers intérieurs plutôt que d'y pénétrer, comme les astronautes dans leurs ogives lunaires (sic), en y grim pant par une échelle tout extérieure et en portant des costumes imperméables; et alors comment savoir? Vous avez tous compris que l'Université d'Ottawa et l'Université de Sudbury, de par leurs origines et leurs traditions et grâce à des chercheurs comme le Père Germain Lemieux et Pierre Savard, entre autres, grâce aussi aux Centres de recherche que ces professeurs dirigent avec intelligence et efficacité, échappent à ce danger. Il n'est, pour illustrer ce dernier point, que de s'attarder à la seule bibliographie des oeuvres du P. Lemieux: elle comprend, outre Les vieux m'ont conté qui en sont à leur dixième tome, une quinzaine d'ouvrages publiés depuis 1949: Folklore franco-ontarien: chansons, I et II, De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition, Les Jongleurs du billochét, conteurs et contes, Placide-Eustache: sources et parallèles du conté-type 938, etc. Il y a donc "de quoi à chercher et trouver" du côté de la littérature orale et régionale, et ce chemin de recherche mène tout autant que les autres à la célébrité, voire à la reconnaissance du monde universitaire. N'a-t-on pas dit et écrit que le folkloriste Luc Lacourcière était, de tous les universitaires canadiens-français, celui qui jouissait

de la plus grande réputation internationale? M'est avis que le Père Germain Lemieux, à mesure que ses "vieux" seront connus, verra sa réputation approcher celle de l'autre, ce qui n'est pas peu dire. C'est donc en toute confiance que je vous "livre" à sa science et à son dire; tout jeune encore, il sait quand même, comme ses vieux et à leur exemple, conter en beauté, avec ou sans billochets.

René DIONNE

(Présentation du P. Lemieux, conférencier, lors du Salon du Livre, à Ottawa, le 24 février 1978, dans le cadre de la Semaine franco-ontarienne. Texte publié dans le Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, no 17, décembre 1978, p. 18-20.)

Germain Lemieux

DOCTEUR ES LETTRES DE L'UNIVERSITE D'OTTAWA

Très honorable monsieur le chancelier,

"Il était une fois..." ou, comme disent les conteurs, "Une fois c'était..." Ces mots, combien magiques, Germain Lemieux les poursuit, les dépiste et les capte sur ruban magnétique depuis plus de 30 ans.

En digne héritier des "anciens Canadiens", ce fils de la Gaspésie est, à sa façon, un explorateur, un coureur des bois et un pionnier. Il a promené son baluchon et son magnétophone au Québec, en Acadie, au Manitoba et, surtout, en Ontario du Nord. Sa ceinture fléchée, son canot d'écorce, sont cousus à même un ruban magnétique à double piste.

En 1948, le Père Germain Lemieux, alors professeur de langues classiques, de littérature canadienne et de littérature française au Collège de Sudbury, entreprenait ses recherches sur les contes et chansons des Franco-Ontariens. L'élan était donné. Trente ans de labeur constant ont sauvé de l'oubli le patrimoine oral des francophones de l'Ontario.

Directeur-fondateur du Centre franco-ontarien de Folklore de l'Université de Sudbury, il a constitué, à lui seul, l'imposante bibliothèque d'archives sonores de cette institution qui compte plus de 700 récits, contes et légendes et pas moins de 6,000 versions de chansons folkloriques.

Son oeuvre magistrale, la collection Les vieux m'ont conté, lui assure désormais une place de premier rang parmi les folkloristes du Canada.

Germain Lemieux contribue à la survie et à la sauvegarde de notre héritage français en terre d'Amérique. Il a puisé à une source profonde pour y trouver une inspiration - fortement imprégnée des traditions ancestrales - qui alimentera et raffermira la fierté de nombreuses générations. Le sens d'appartenance qu'il a contribué à développer chez les Canadiens français et particulièrement chez les Franco-Ontariens, rejaillit déjà sur l'ensemble du Canada. Tant

qu'il y aura des hommes de la trempe de Germain Lemieux, le lien vital, mais si fragile, avec notre passé ne sera pas seulement maintenu, mais solidifié. Ce travail de Bénédictin qu'il a entrepris, il y a trente ans, ce jésuite opiniâtre le poursuit dans la plus grande simplicité. L'humilité du Père Lemieux rehausse l'éclat des honneurs qu'on lui confère aujourd'hui.

C'est pour ces raisons, Très honorable monsieur le chancelier, qu'au nom du Sénat de l'Université d'Ottawa, je vous présente pour le grade de docteur ès Lettres, honoris causa, le professeur Germain Lemieux, religieux de la Compagnie de Jésus, chercheur inlassable, pédagogue estimé et folkloriste éminent.

(Texte lu à l'occasion de la collation des grades du printemps 1978; La Gazette de l'Université d'Ottawa, vol. 13, no 8, juin 1978, p. 8.)

Germain Lemieux

LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE ORAL

Je n'aurais pas accepté l'honneur qui m'échoit aujourd'hui, si la présente cérémonie avait voulu souligner seulement mon mérite personnel.

Même si j'admets avoir travaillé d'une façon assidue à la cueillette de nombreux documents oraux, il me faut déclarer que je n'aurais jamais pu soutenir ce travail pendant les trente dernières années, sans la collaboration de notre paysannerie franco-ontarienne. Et c'est pour mieux faire connaître les mérites de nos paysans que j'ai accepté le doctorat honorifique dont l'Université d'Ottawa vient de me gratifier.

L'éditeur de la collection Les vieux m'ont conté signale, à chacun des dix tomes déjà parus, que, depuis un demi-siècle l'université a découvert une nouvelle source de science: la mémoire du paysan analphabète, vrai réservoir de connaissances aussi originales que nombreuses. Loin de moi l'intention de laisser croire que j'ai été le seul universitaire à découvrir les richesses folkloriques des Canadiens français.

I had not yet been taught the alphabet, when already Marius Barbeau was travelling up and down the Charlevoix and Gaspé coasts, in search of songs, folk tales and local legends. I was still a secondary school student, when Luc Lacourcière and Félix-Antoine Savard were directing fullfledged inquiries throughout Acadia and the Beauce region. It was the results of their investigations, especially those of Mr. Barbeau, that aroused in me the calling to which, ever since, I have struggled to stay true. From the very start, I believe, I sensed the lesson those pioneers were passing on through their writings, that is the necessity, if we are to preserve our cultural heritage, of reverting to its very fountain-heads.

Racines paysannes

Paysan moi-même, violoneux dès l'âge de huit ans, je me crus doté d'un charisme spécial pour aborder le paysan sur son terrain. Il serait trop long de raconter par le menu les étapes de préparation qui m'ont permis de me lancer dans l'enquête concrète.

Un premier stage d'enseignement à Sudbury entre 1941 et 1945 me permit de constater que les étudiants aimaient encore les contes. Pour mieux fixer dans leur mémoire les nombreuses tâches d'Hercule, je leur racontais un extrait de récit paysan où Jean de l'Ours ramenait sous son bras le dragon à sept têtes; l'éducation de Jean Poilu n'était pas si différente de celle d'Héraclès. Notre Ti-Jean canadien nettoyait aussi rapidement les étables du roi que Héraclès, les écuries d'Augias. J'en avais la certitude, notre folklore pouvait jouer un grand rôle dans un certain renouveau pédagogique. D'ailleurs, selon quelques hypothèses sérieuses, le conte primitif n'avait-il pas un but pédagogique? Que l'on songe à l'Illiade et à l'Odyssée dans l'éducation des jeunes Grecs!

Now that my mind was set upon the idea of exploring and cultivating our ancestral heritage, there remained for me to obtain the approval of my Religious Superiors. I can easily image that, to some of them at least, my goal may have seemed as one of chasing around the countryside in search of old songs, hillbilly music and tall tales. Hence a little bit of manoeuvring might not be uncalled for. I figured I could handle that: born in the Gaspé area, the offspring of an old schooner captain, I knew plenty about tacking into the wind, or securing the anchors in a tempest. Eventually, my superiors agreed that I had all the tenacity and old Norman craftiness required to become a good folklore specialist. Some perhaps may have assumed that, within five to ten years, I would be turning to other fields of endeavour. That was thirty-five years ago and here I am still plodding ahead steadily in the same chosen field.

Ecolier à 40 ans

Je commence à visiter les fermiers, les mineurs de Sudbury, je me retrouve en pays de connaissances: un soir, je rencontre un Gaspésien, un autre soir, un Madelinot ou un Acadien... tous de bons francophonestraditionalistes installés dans la région de Sudbury!

Mais il me faut aller étudier pour me donner un petit air savant. Me voilà à 40 ans sur les vieux bancs de l'ancienne Université Laval, à écouter des professeurs et à rédiger des dissertations! Maître ès Arts à 41 ans! Vous admettez avec moi qu'il y avait belle matière à augmenter l'humilité! Puis sept ans de recherche, de voyage et de piétinement - en plus d'une tâche d'enseignement - pour obtenir un doctorat à 48 ans!

Je ne puis m'empêcher de vous raconter comment j'ai failli obtenir un doctorat en humilité tout en postulant un doctorat en Etudes canadiennes.

Un conte millénaire

On m'avait suggéré comme sujet de thèse le conte de Placide-

Eustache. Ce conte ou cette légende intriguait certains folkloristes professionnels. On en possédait plusieurs versions orales au Canada français alors que pas une seule version orale n'avait été recueillie dans tous les pays européens de culture latine.

After three years of scrutinizing the hefty folios of the Bollandist collection, I came across two or three medieval narratives in old dialectal French, a Latin translation of a Greek text and then, most unexpectedly, an English text by Harvard linguists relating the exploits of my hero. But this text was the translation of a narrative written in the Pali language of India, five centuries before Christ. That Hindu version contained the main elements of the oral versions gathered in Ontario and Quebec. I was closing in on my goal: a Hindu legend transplanted into the Western world first by the Greeks, then the Romans and finally our distant Gallic forbears.

Pendant tout ce temps de recherche, je causais souvent avec les paysans à propos de mes trouvailles. Au cours d'un voyage, trois octogénaires de régions différentes me racontent que dans leur enfance, leur grand-mère leur lisait un petit livre à couverture dorée qui traitait d'Eustache. Les trois informateurs m'avaient donné la même description de ce volume. Quant à l'auteur, au titre... ces vieux analphabètes n'en savaient rien. Et me voilà parti à la recherche de ce volume dans les bibliothèques!

Had a doctoral course in humility been offered, I would have had ample opportunity of enlisting and would surely have deserved the degree, Summa cum laude. Just picture to yourselves a 40 year old student visiting, in the course of his research, over 20 large libraries including the National Library in Ottawa: he is inquiring about a book on Eustacius. Of course, he is asked to state the author's name, the exact title of the book and soon... The learned inquirer has no other precise indications than the odd tidbits provided by the humble peasants "a little red book with gilt markings". Eustacius...??? Never heard of such a subject! At each library, the same questions invariably drew the same disconcerting answers.

Finalement, je décide de retourner chez nos paysans et de jeter un coup d'oeil dans les coffres de la cave ou les bahuts du grenier. Après à peine 500 milles de route, quelques dizaines d'arrêts, des centaines de questions, je retrouve un exemplaire d'Eustache du chanoine Christophe Schmid. Les cinq ou dix éditions - entre 1860 et 1914 - dénichées dans les caves ou les cabanons, de Gaspé à Edmonton, répétaient toujours le même texte, les mêmes fautes de typographie, mais ce texte était tout à fait différent de celui des versions orales enregistrées chez nos bonnes gens. La version paysanne canadienne n'avait donc pas été affectée par l'écrit, au cours du XIXe siècle. Conclusion générale: au moins un conte oriental avait

traversé siècles et continents pour continuer à vivre dans la mémoire de nos paysans sous une forme adaptée à l'esprit occidental.

Un travail de Bénédictin

On a trouvé que je méritais un doctorat en Etudes canadiennes, mais j'ai songé souvent au doctorat en humilité pendant les neuf ans de pénitence qu'endura le manuscrit de ma thèse dans le purgatoire de l'éditeur. Depuis trois ans cependant la collection Les vieux m'ont conté absorbe deux parfois trois manuscrits par année. Le dix-neuvième manuscrit sera terminé à la fin de 1978, et j'ai promis à mon éditeur d'en rédiger treize autres d'ici vingt-cinq ans. Nos conteurs paysans m'ont fourni jusqu'à présent la matière de trente-deux volumes.

Monsieur le chancelier, vous comprendrez maintenant pourquoi je tenais à louer le mérite de nos paysans dont la mémoire est souvent plus utile au chercheur qu'un fichier de bibliothèque. L'honneur dont vous me comblez risque de me faire passer pour un grand homme aux yeux du public. Si jamais je postule un doctorat en humilité, j'espère que les membres du jury considéreront mon doctorat d'aujourd'hui non pas comme un sujet d'orgueil mais seulement comme un sujet de fierté! Merci!!!

Germain LEMIEUX

(La Gazette de l'Université d'Ottawa, vol. 13, no 8, juin 1978, p. 15.)

Germain Lemieux: Les vieux m'ont conté

LE REPERTOIRE DE MAURICE PRUD'HOMME (1886-1967)

Les tomes 7, 8 et 9 de la collection Les vieux m'ont conté¹ comprennent le répertoire du Franco-Ontarien Maurice Prud'homme, sauf les trois derniers récits du tome 9.

Né à Ottawa en 1886 d'une famille de conteurs racés², Maurice Prud'homme partit à l'âge de 18 ans à Warren (Ontario) pour les chantiers d'exploitation forestière et devint très vite familier avec les récits de chantiers. Il demeura ensuite de longues années à Sturgeon Falls et mourut à Naughton, près de Copper Cliff en 1967.

Les 46 contes de Maurice Prud'homme ne proviennent pas tous de l'Ontario, mais tous ont été cueillis de la bouche de Maurice Prud'homme. On retrouve de vieilles légendes, comme celle de "Barbe-Bleue" (tome 8, p. 259), ou celle de la lampe d'Aladin (tome 9, p. 141). On retrouve des réminiscences de personnages de romans à la mode, comme le traître Golo (t. 9, p. 81) et, ce qui est curieux, d'inconscients souvenirs bibliques de personnages illustres comme Moïse, Loth, Goliath, Daniel dans la fosse aux lions (t. 7, p. 132), Jonas, l'enfant prodigue, le miracle de Cana. On remarque également le même conte donné deux fois avec des circonstances différentes (t. 9, p. 201 et t. 10, p. 13).

Il semble bien que le mot de psychanalyse, "défoulement", rencontre le fond de tous ces récits populaires. Le Robert définit ainsi le défoulement: "Libération de processus préalablement inconscients" et Larousse: "Retour dans le conscient d'un souvenir émotionnel refoulé dans l'inconscient." Le conte de Maurice Prud'homme fait remonter à la surface des rêves de bonheur comme pour y croire un instant. Ainsi, à la dure réalité sédentaire s'oppose l'AVENTURE, symbolisée par le NAVIRE appelé BATIMENT qui revient au moins 7 fois sur 10 récits. Il importe de "fuir vers l'inconnu" (t. 8, p. 131), d'organiser des "randonnées vers l'inconnu" (*ibid.*, p. 132). D'où des VOYAGES continuels en mer et dans les insondables forêts avec leurs "routes de bois" (sentiers). - A la pauvreté s'opposent les CHATEAUX avec des ROIS, des PRINCES leurs fils et des PRINCESSES leurs filles. Les gars de chantiers

aiment tellement rêver de maisons d'or et d'argent! Aux dissensions conjugales si fréquentes dans la vie réelle s'oppose l'amour pur et profond de deux êtres (un prince et une princesse évidemment) d'une rare beauté, deux êtres qui se méritent par les obstacles renversés. Le mariage, alors, est béni, non par un simple prêtre, mais par un évêque, s'il vous plaît! - A la faiblesse s'opposent la force et les fanfaronnades de Ti-Jean: "I' dit, moé, j' m'appell' Ti-Jean qu'est v'nu au mond' par la forç' du tonnerre. Moé, i' dit, j'ai peur de r'guien; i' dit, y a r'guien à mon épreuve!" (T. 8, p. 64.) Ti-Jean ne craint ni les géants, ni le diable, ni les rois (t. 8, p. 240). Notre Marius, l'esprit en moins, il joue des tours, en quoi il est singulièrement aidé par le narrateur. Il est rusé, mais pas autant que David qui parvient à la richesse et à la noblesse sans travailler de ses mains (tome 9, p. 11).

Mais ce qui frappe surtout quand on analyse ces contes, c'est que la banalité de la vie quotidienne se mue en FAITS EXTRA-ORDINAIRES, dans un MERVEILLEUX TOUJOURS RENOUVELE. C'est là le formel, l'essentiel, du conte populaire dont le fond apparaît enfantin aux lettrés. L'invraisemblable se joue dans la psychologie très élémentaire de personnages-mannequins. Des chevaux dans les airs, des princesses qui ont trois yeux, des bêtes qui parlent, des géants, des fées (voir Marie-Rose Tarcot, Au pays des géants et des fées), des jeunes qui restent toujours à l'âge de 15 ans, des chaloupes qui glissent toute seules sur l'eau, rivalisent avec tous les secrets de la magie: mouchoirs magiques, nappes et flacons magiques, sabres magiques, formules magiques. On "démorphose", "emmorphose", "amorphose", "métamorphose" et "démorphose" à l'envi. Que d'hommes changés en bêtes ou en rochers et vice-versa! Le conte populaire baigne dans "l'énaurme" où les rois ont la menace de pendaison facile et où l'on fait des paris pour des enjeux formidables. Enfin, que de difficultés vaincues qui, à l'instar des pièces de Corneille, augmentent en intensité d'action en action et exigent une volonté surhumaine (par exemple "les 7 Princes du même lit", t. 7, p. 115).

Sans proposer une morale comme la fable, le conte de Maurice Prud'homme honore à coups de miracles ceux qui font le bien. La fidélité conjugale est récompensée, non par Dieu, mais par le dragon vert. Que si quelqu'un est tué, c'est un jeu amusant (t. 8, p. 103), pas plus grave qu'un petit soldat de plomb qui tombe par terre. D'ailleurs, le tué est toujours un "méchant", la plupart du temps un géant. Et puis, la présentation comique de l'exécution enlève toute idée de tragique, comme ce coup de sabre magique qui envoie ad patres 5,000 soldats. Il pourrait tout aussi bien les ressusciter! Parfois, le conte se hisse à la hauteur du symbole, mais c'est très rare. Par exemple, le conteur voit-il toute la profondeur de son récit "le Monstre" (t. 9, p. 31) lorsque la belle

rend sa beauté à la bête en l'épousant?

Ces contes enfantins sont cependant débités par des adultes qui en savent long sur les rapports amoureux. Cependant rien d'érotique. On laisse entendre pudiquement certains faits et certaines aventures (par exemple, "le chien instruit", t. 8, p. 35). Les histoires sont grasses surtout par les mots, comme "la Jolie Petite Femme" (t. 9, p. 175), "le Bon Devineur" (t. 9, p. 223). Elles accompagnent les récits salaces de "Janvier, février, mars" (t. 9, p. 245), de "Cachoteries d'amants" (t. 9, p. 255) et du "Colporteur" (t. 9, p. 261). Quand à "François Robert" (t. 8, p. 167), c'est une histoire de curé assez égrillarde, héritée des fabliaux du Moyen-Âge.

Ces contes populaires commencent généralement par des paragraphes très vraisemblables, puis, tout d'un coup, décollent, tel un jet, vers le MERVEILLEUX. Ils abondent en actions multiples, imbriquées les unes dans les autres follement. Pas de suite logique, ni d'unité classique. Le plaisir, ici, est dans le détail inutile, abondant et gratuit. Cependant, quelques contes révèlent une composition très stricte, par exemple, "Barbe-Bleue" (t. 8, p. 259) et "l'Ile Verte" (t. 7, p. 255). Enfin, on trouve quelques historiettes dont tout l'intérêt gît dans la dernière phrase, par exemple t. 8, p. 273 et t. 8, p. 269.

Quant à la langue, elle est celle d'un Franco-Ontarien plongé dans un milieu anglais. Abondent les mots anglais, les vieux mots importés de France et surtout les canadianismes. Ces vieux mots français et ces canadianismes, il importe de les conserver comme une partie de notre patrimoine. Leur place s'avère indispensable dans une recension, au moins pour quelques-uns: chiquer la guenille, une secousse, tanné, tannant de, amanché, un coup que, d'abord que, ressoudre, frasil, écarté, rôdailler, toune, se pousser, dans le monde, se gréyer, en démanche, caler, jongler, aller sur des roulettes, flasque, en arracher, gribouille, c'est ben de valeur, bargain, apailler, rapailler, itou, batte-feu, à la brunante, changer la chique de bord, canter, traiter quelqu'un, garrocher, saprement, sur une touche, effoier, achaler, prendre une brosse (du vieux mot angevin "breusse" qui signifie tasse), patente, chaud, créature, s'encanter, ballant, engagère, lâcher de l'eau, surette, châssis, grafinure, quand et, margoulette, en arracher, étriver, gratteux, etc., etc.

Rechercher infatigablement tous ces contes, les conserver précieusement et scientifiquement, tel est le grand mérite du Père Germain Lemieux, s.j., directeur du Centre franco-ontarien de folklore à l'Université de Sudbury. Mais le célèbre folkloriste vise encore plus haut: "L'un des buts de notre collection, écrit-il,

est de fournir aux écrivains et aux artistes une matière abondante d'inspiration en vue de productions basées sur notre littérature traditionnelle" (t. 8, p. 10.)

Paul GAY

¹Les vieux m'ont conté, tomes 7, 8 et 9, Publications du Centre franco-ontarien de folklore sous la direction de Germain Lemieux, Montréal, les Editions Bellarmin.

²Le volume 10 de cette collection est consacré aux récits de Georges Prud'homme, frère de Maurice Prud'homme.

(Le Droit, 15 juillet 1978, p. 17.)

Germain Lemieux: Les vieux m'ont conté

LE MERVEILLEUX DANS LA LITTÉRATURE ORALE FRANCO-ONTARIENNE

Au moment où les articles de Michel Gratton dans le Droit semblent sonner le glas des Franco-Ontariens et montrent le français englouti par la puissance économique des compagnies anglaises et par le refus de la lutte chez ceux qui ne croient plus en leur cause¹, la collection Les vieux m'ont conté du Père Germain Lemieux, s.j., donne et sauve une bonne partie du folklore franco-ontarien. L'infatigable jésuite, passionné pour les récits et les traditions populaires, livre au public les contes folkloriques franco-ontariens dont les textes originaux font partie des archives sonores du Centre franco-ontarien de folklore à l'Université de Sudbury. Les dix tomes déjà parus comprennent exactement 233 contes: chiffre relativement petit quand on pense aux 10,000 contes populaires français retrouvés au Canada et aux États-Unis. La collection Les vieux m'ont conté comptera 30 tomes avec un total de 400 contes populaires et le nombre des conteurs, nés en Ontario pour la grande majorité, atteindra le chiffre de 92.

Dans les dix tomes, on rencontre souvent des versions nouvelles de contes déjà connus de la plupart des peuples. Il ne faut pas s'en étonner; la valeur d'un conte, en effet, dépend non seulement de son contenu, mais encore et surtout de la manière personnelle dont tel conteur le met en valeur et ainsi le renouvelle.

Pour chaque conte, le célèbre folkloriste présente d'abord le texte littéraire en français châtié et très pur; puis, en second lieu, le style oral en orthographe syllabique. L'introduction du premier tome explique longuement cette façon de procéder qui, vraiment, contente le lecteur le plus difficile.

Le père Lemieux prévoit l'utilisation des contes soit par le théâtre de marionnettes (ainsi, dans le tome 10, les "Aventures de trois frères paresseux" constitueraient une délicieuse saynète), soit par des bandes animées (déjà 2 albums ont paru). Enfin, il attire spécialement l'attention sur les conteurs, parmi lesquels il honore particulièrement Aldéric Perreault de Sudbury; Stanislas Perron, un grand artiste qui vibre à la poésie de ses récits; Emile Roy, conteur officiel dans les chantiers pendant 20 hivers (on sait qu'il y avait autrefois un conteur renommé par chantier et que les travailleurs forestiers ne s'engageaient pas sans demander le nom du conteur qui adoucissait leur rude métier); la famille des Prud'-

homme, famille de conteurs racés.

Tome 10: répertoire de Georges Prud'homme

Le tome 10 comprend les contes de Georges Prud'homme². Né à Ottawa en 1898, Georges Prud'homme s'éteignit à Sturgeon Falls en 1976 au foyer des retraités appelé "Le Château", lui qui avait tant rêvé de châteaux dans ses récits. Fut-il conteur régulier parmi les forestiers, nous ne le savons pas; mais il confiait au père Lemieux avoir appris beaucoup de contes au camp de chantier.

Les 22 contes de Georges Prud'homme fourmillent d'actions qui se bousculent dans un vrai tourbillon. Pas de considérations qui tueraient le conte (comme on le voit par exemple dans les contes de Fréchette). Notre bonhomme vous empêche absolument de penser (voir en particulier "la Devinette", p. 55). D'ailleurs, comment une langue si pauvre pourrait-elle décrire les nuances de l'âme? Pour brouiller toute piste de réflexion personnelle, des digressions qui n'ont qu'un lien très lâche avec le récit (par ex., "le Diable et Paquenaude") vous rappellent que nous lisons ou écoutons uniquement pour nous distraire.

En général, Georges Prud'homme structure parfaitement son récit (voir par ex., "la Belle Jarretièrte verte"); il se sert de moyens mnémotechniques pour aider sa mémoire (par ex., "le Petit Poisson d'or"). Il fallait en effet une excellente mémoire pour débiter d'un seul souffle toutes ces aventures mirobolantes.

Notez également qu'il n'est pas étranger au conte. D'une part, c'est lui qui le mène, par exemple lorsqu'il répète souvent: "Vous savez, dans un conte, le temps passe vite": d'autre part, il s'intègre personnellement, dans les dernières lignes, aux personnages de sa narration. Ceux-ci alors l'envoient régulièrement promener de la façon suivante: "Ils m'ont sapré un coup d'pied dans l'darguière, i'ont dit: "Va conter çà aux aut's, toé!" (P. 43.)

Mais en quoi ces contes sont-ils franco-ontariens?

Par leur matière? Non pas.

Par leur langue populaire? Peut-être. Mais cette langue ne diffère pas de la langue populaire du Québec, sinon par l'emploi de mots anglais plus nombreux. A Sturgeon Falls comme à Hull, les vieux mots français ou les jolis mots d'invention canadienne savent émailler un parler naïf pour des histoires naïves. En voici, cueillez-les à pleines mains: endormitoire, garrocher, quérir, velimeux, achaler, fleur (farine), jongleur, s'écarter, chiquer la

guenille, itou, se pousser, en masse, bargain, saprer son camp, le train (entretien de la ferme), chaudasse, canter, décoller (aller rapidement) gréyer, secousse (espace de temps), res-soudre, tanner, manger une volée, paqueter, acheter un enfant (l'enfanter), etc.

En quoi est-ce franco-ontarien?

Par l'optimisme qui s'en dégage? Sans doute. Georges Prud'homme, nous dit le Père Lemieux, était "un amuseur très recherché". Il devait aimer sortir d'une condition assez dure pour rêver à des rois, toujours un peu bêtêtes sur les bords; à des princesses à robe blanche; à des châteaux qui se dressent au beau milieu de clairières verdoyantes. La ruse de ses héros (par ex., "Monsieur Tue-Veau") ou leur gauloiserie (par ex., "les Trois Docteurs") provoque l'hilarité. Quant au changement à vue de bêtes en hommes ou en femmes et d'hommes et de femmes en bêtes (par ex., "Corbeil l'habitant"), c'est le jeu normal du conte, ainsi que l'énormité des affirmations et le nombre inouï d'obstacles surmontés à l'envi: les Marseillais ne sont pas tous à Marseille.

Les histoires, racontées par un Acadien ou un Québécois de l'est de Montréal, rendraient-elles un autre son? Je l'ignore. En tout cas, nos jongleurs se rencontreraient dans la facilité et l'abondance des images (par ex: "La pauvre femme avait le visage couvert de mousse tellement elle était vieille", p. 193), dans l'esprit de jonglerie ici, de pitrerie là, de finesse ailleurs. Lisez le ler conte, le plus spirituel de tous. Je vous le résume: une fois, il y avait un roi qui avait promis sa fille en mariage à celui qui accoucherait du plus gros mensonge. Se présente un "Canayen" qui en invente d'aussi extravagants et aussi abracadabrants les uns que les autres. Le roi ne bronche pas. Mais lorsque le farceur termine en disant au roi - ce qui était possible, vraisemblable, peut-être vrai, en tout cas bien simple-: "Vous avez gardé les cochons sept ans en compagnie de mon père", le roi, furieux, s'écrie: "T'as menti! i'dit. J'ai jamais gardé 'es cochons a'ec ton père, i'dit!" Georges Prud'homme ne mentionne pas si le roi accorda la main de sa fille à ce menteur irrespectueux...

Paul GAY

¹Sauf à Hearst. Voir l'article de Michel Gratton dans Le Droit du 18 avril.

²Les vieux m'ont conté, tome 10, Publications du Centre franco-ontarien de folklore sous la direction de Germain Lemieux, Montréal, les Editions Bellarmin, 1977, 338 p.

(Le Droit, 13 mai 1978, p. 21.)

Germain Lemieux: Chansonnier franco-ontarien

"PAR DERRIERE CHEZ MON PERE, Y A T'UN ETANG"

Quand on étudie de près les Franco-Ontariens, on reste surpris de la richesse de leurs traditions et de leur potentiel culturel. Le R.P. Germain Lemieux, s.j., directeur du Centre franco-ontarien de folklore à l'Université de Sudbury, le prouve encore une fois en publiant deux volumes de chansons franco-ontariennes¹.

L'art de la chanson qui se révèle chez des artistes de la valeur du Franco-Ontarien Robert Paquette (pour ne citer que lui) exprime l'âme populaire dans ce besoin de vocaliser, inné certes chez tous les peuples, mais surtout chez les Canadiens français. "Souvent, écrit le Rapport Savard, l'étranger reconnaissait les Canadiens français à leur propension à chanter et à conter. Et il n'y avait guère de fêtes sans chansons"². Elles manifestent un esprit d'entraide et de réjouissance en commun. D'où, chez nous, tant de chansonniers et d'auteurs-compositeurs-interprètes.

Les deux volumes du Père Lemieux sont coiffés d'une "Introduction à la chanson folklorique" qui est remarquable. Il note en particulier que "le FOLKLORE est l'ensemble des connaissances qu'un groupe ethnique a appris de ses ancêtres et qu'il transmet à ses descendants par une voie autre que l'écriture" (p. 7). Et plus loin: "Nous retrouvons dans ce mode de propagation comme deux forces: l'une qui tend à conserver intact un certain noyau de la pièce folklorique, l'autre qui ouvre la porte à une grande liberté d'expression" (8).

La joie de vivre et l'amour

Les 131 chansons des deux recueils expriment la joie de vivre. On ne trouve pas cette atmosphère de tristesse, voire d'angoisse, dans laquelle baignent tant de romans canadiens-français, sauf dans les chansons des voyageurs (II, 42) et de cageux. Aucune prétention. Aucune pose. Grande simplicité. Un air pur y circule, même si, l'une ou l'autre fois, on frise la gauloiserie. On n'est pas descendants de Gaulois pour rien! (par exemple I, 43, 121; II, 20). La psychologie des textes est extrêmement simple, l'allure endiablée du chanteur nous empêchant de penser. Le comique rejoint

le burlesque et le calembour dans des refrains, toujours repris, intercalés dans le récit. Jamais le souci de moraliser (la chanson ressemble ici au conte), mais seulement celui de se détendre agréablement quelques minutes. On ne rencontre qu'une chanson au sens profond, celle qui est intitulée "Mariage anglais":

Un roi français avait une fille
Avec un Anglais la maria

Le roi, ici, est Louis XV qui cède sa fille, le Canada, à l'Angleterre. Et le chansonnier termine:

Puisque nos pèr's nous ont mariés
Il faut donc s'aimer (I, 116)

Les chansons rappellent souvent le genre lyrique où deux personnages dialoguent sans que le texte indique expressément l'interlocuteur. Plus encore que les poèmes, la musique ignore les liens logiques, mais la différence de notation ne laisse pas d'erreur.

Evidemment, tout tourne autour des femmes et de l'amour. La galanterie, la rouerie féminine, la femme qui veut et ne veut pas à la fois (p.e. I, 36), les infidélités conjugales engendrent de multiples couplets. Il est amusant de constater que, lorsqu'il s'agit de trois filles, c'est toujours la plus jeune qui est la plus belle et la plus hardie. Chaque chanson fait penser à un instantané, une coupure de récit, que le barde peut reprendre et continuer à sa guise (p.e. II, 8), favorisant ainsi ce que le Père Lemieux appelle la "folklorisation".

L'origine de nos chansons

Mais d'où viennent-elles?

D'abord du vieux fonds français apporté ici du XVI^e siècle à la fin du XVIII^e, "mieux conservé, dit notre auteur, au Canada qu'en France" (I, 15). Quand elles évoquent Paris ou Nantes ou Bordeaux ou la Vendée et la Méditerranée, il ne s'agit pas évidemment du Nouvel Ontario. Quand on entonne les "Trois Canards" (Et Dieu sait s'il y a moult versions de cette chanson) qui se vont baignant dans un étang le jour de l'An, ce n'est certainement pas à Sudbury! (A propos, avez-vous vu, au Festival franco-ontarien, la peinture de Marie Currie, sous-titrée "Les Trois Canards", inspirée sans doute de la célèbre chanson?).

A ce vieux fonds français s'ajoute la chanson purement canadienne, née dans notre milieu, nos coutumes, nos joies, nos épreuves. Les pages 14 et 15 du premier recueil qui relatent

ses origines constituent, par leur beauté et leur précision, un vrai morceau d'anthologie. "La chanson authentiquement canadienne, dit le Père Lemieux, se reconnaît à sa langue fruste, à son rythme libre comme le gibier de la forêt, et à son thème poétique traitant des réalités locales" (I, 16). Et les particularités locales du Nouvel Ontario légitiment le terme de folklore franco-ontarien (I, 9 et 10).

Ces chansons, dans leur robe de romance, abondent en ritournelles (p.e. I, 96), en refrains et reprises de toutes sortes. A ce point de vue, notre folkloriste distingue trois genres de chansons: la chanson à répondre, la chanson doublée et la chanson casse-cou ou chanson à accumulation qui exige maîtrise de soi, contrôle de la voix et surtout une excellente mémoire pour ajouter détail sur détail aux éléments précédents. On trouve de beaux exemples de la chanson casse-cou dans I, 86, et II, 50, 52.

D'autres fois, la vocalise file le mot lui-même, joue avec le mot lui-même (p.e. I, 98; II, 114) qui n'a plus qu'une valeur musicale. Les mots deviennent alors de purs vocables musicaux, sans aucun sens (p.e. I, 50; II, 24), qui n'ont pas besoin d'être soutenus par le violon ou la guitare. On demande même à la voix humaine d'imiter un instrument de cuivre (II, 120). Le rythme emporte ces mots dans la ronde des sons et sa rapidité est extrême. Dansent les croches et les doubles croches (on trouve des croches au No 160 du métronome); moins de noires; très peu de blanches.

En général, le texte lui-même est d'une simplicité qui voisine la faiblesse. En certains endroits, on force le style pour sauver la cadence; par exemple on dit des jeunes filles:

Elles attendent les jeun's garçons
Pour les traverser le pont.

C'est-à-dire pour leur faire traverser le pont (I, 119; voir aussi II, 27). Les mots du vieux fonds français reviennent régulièrement: "ma mignonne", "ma mie", "ma maîtresse", "ma bergère". Ils accompagnent les belles locutions canadiennes comme "la fraîche du temps" (I, 72) ou "une échelette", et ils font route, bien sûr, avec des mots anglais qui dénotent le milieu ontarien. Ça et là, de vieilles tournures grammaticales surgissent du fond des siècles comme: "vous avient" (I, 89) ou s'apparentent au langage de la Sagouine comme: "elle tombit", "Il ne les payit pas", "on l'entenda".

"Une chanson bien choisie et bien interprétée, dit le Père Lemieux, est une leçon d'art et de fierté nationale pour tout le

groupe qui l'a entendue." (T, 25.) Oui, en général, le folklore, sous toutes ses formes, satisfait le plus profond de nos aspirations artistiques et nous empêche d'être déracinés au profit d'une autre culture qui n'est plus la nôtre.

¹ Germain Lemieux, s.j. Chansonnier franco-ontarien, 2 vol., Sudbury, Université de Sudbury, Centre franco-ontarien de folklore, 1974 et 1975, 135 et 138 p.

² Rapport Savard, p. 108.

(Le Droit, 19 août 1978, p. 16.)

GERARD BESSETTE

Voir aussi, à propos de Gérard Bessette, Propos
sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, I:

- Gabrielle Poulin, "La famille au rouet", p. 86-94.

Gérard Bessette: L'Incubation

AU GRE DE L'INVENTION VERBALE

Que doit penser François Hertel de celui qu'il appelait naguère "mon cher Gérard Bessette", s'il a parcouru "les approximations grammatico-littéraires" de L'Incubation? Pour ma part, c'est avec un contentement sans réserve que je me suis abandonné à l'expérience de ce "nouveau roman". C'est dans la métamorphose décisive de sa technique que Gérard Bessette me paraît donner enfin toute la mesure de son talent et manifester du même coup son intime fidélité à l'élan originel qui motiva ses premiers livres. Son cheminement jusqu'à ce jour ne pourra surprendre que des lecteurs bornés et des critiques rétrogrades. S'il me semble normal que le fervent admirateur du Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy et de l'oeuvre naturaliste d'Albert Laberge ait commencé par écrire la Bagarre, le Libraire et les Pédagogues, je m'explique sans peine qu'un connaisseur aussi judicieux des phénomènes littéraires soit un jour parvenu à la réussite créatrice de L'Incubation. Il n'y a d'hiatus qu'en apparence entre le roman "nouveau" et les ouvrages précédents. Ils communiquent tous par leurs racines profondes et leurs dissemblances de surface sont amplement justifiées par le genre de réflexions théoriques qu'on peut lire, par exemple, dans le témoignage de l'auteur publié par les récentes Archives des lettres canadiennes.

Comme celle des autres romans, la matière de L'Incubation est de type réaliste: une véritable tranche de vie, digne du meilleur Zola ou du plus franc Laberge. Le déroulement actuel de l'anecdote est très nettement situé à Montréal et surtout à Narcotown, petite ville universitaire facile à identifier dont le nom, qui est tout un programme, sera bien démenti par les événements qui s'y seront passés. Autour de la pitoyable et encombrante Antinéa, dont la venue inopinée d'Angleterre a pris tout le monde au dépourvu dans la narcotique ville, gravitent quelques personnages fortement caractérisés, qui subiront, chacun à sa façon, les durs coups de la catastrophe. Gordon Blackwell paiera très cher pour les périlleuses et enivrantes amours vécues quelques années plus tôt, durant la guerre, sous les bombardements de Londres, et qui ont alors entraîné l'engagement de Jack, mari d'Antinéa, dans un corps de commandos suicides. Maggie, femme de Gordon, de plus en plus troublée par l'obscurité vérité qu'elle devine, fuira chez ses parents à Toronto avec ses deux enfants. Weingerter, sympathique et pittoresque

"antédiluvien (sûrement pour le moins centenaire) Teuton à la tête archi-carrée", aura, dans sa bienveillance à la fois galante et paternelle, fourni sans le vouloir l'instrument de la mort d'Antinéa, tandis que le bibliothécaire Lagarde évaluera, dans l'amertume la plus noire, la responsabilité qui lui revient dans le drame, pour avoir trop complaisamment accepté de jouer le rôle d'intermédiaire universel.

Nous trouvons donc rassemblés dans l'Incubation, comme dans les autres romans de Gérard Bessette, tous les éléments d'une histoire traditionnelle, grosse, cette fois, d'humanité touchante et de vérité tragique. C'est par la création d'un style original et dans son application rigoureuse et soutenue que le romancier m'a littéralement happé pour me noyer dans la conscience imprévisible et tumultueuse d'un homme - ce Lagarde - qui vient de participer à l'aventure. Tout le récit est un monologue, intérieur la plupart du temps mais qui me semble devoir parfois éclater au dehors, tellement est intense le trouble jaillissant. Témoin, je m'identifie dès l'abord au narrateur, je plonge dans le torrent au relent d'alcool des mots, où nagent pêle-mêle les épaves des confidences que m'ont faites Gordon, Antinéa, Maggie, Weingerter, les débris des actes que j'ai posés ou que j'ai subis, les corps morts de mon imagination ou de mes vaines pensées. Je n'écris pas, je ne lis pas, j'obéis au courant primaire de ma mémoire la plus spontanée, où tout se cherche, s'élabore, s'incarne, se bouscule, se brouille, s'enfonce, pour reparaître un peu plus loin, au hasard d'une interrogation obstinée qui finira par faire tout dégorger. Le flux d'un langage brut et continu, sans point ni faille mais secrètement scandé par le rythme même de ma respiration ou de mon coeur qui bat, traduit avec une étonnante précision la poussée et le bouillonnement de mes fantasmes, de mes idées et de mes sentiments. Il en résulte une oeuvre où l'irrésistible et robuste invention verbale, d'une énormité tout ensemble comique et rageuse, s'invente une allure rabelaisienne.

Libre aux critiques patentés, confits dans leur timidité ou leur suffisance, de dédaigner l'Incubation. Pour moi, c'est, jusqu'à ce jour, le meilleur roman de Gérard Bessette et l'une des oeuvres les mieux venues de toute la production canadienne-française de ces dernières années.

Réjean ROBIDOUX

¹Roman, coll. "Nouvelle Prose", 2, Montréal, Librairie Déom, 1965, 178 p.

(Le Droit, 1er mai 1965, p. 8.)

Gérard Bessette: L'Incubation

LA TECHNIQUE ROMANESQUE

La réussite éclatante de L'Incubation, dont la signification ressortit tout entière au phénomène du style ou de la technique littéraire, est un sommet - provisoire - d'où l'on peut ouvertement apprécier l'étonnante route parcourue par le romancier Gérard Bessette. L'écart considérable entre L'Incubation (1965) et la Bagarre (1958), en passant par les étapes intermédiaires du Libraire (1960) et des Pédagogues (1961), illustre de façon parfaite la mutation brusque de notre littérature romanesque, ces dernières années; il permet certes d'établir les repères essentiels et très accusés de l'évolution singulière d'un romancier.

Dans l'oeuvre toute récente, l'auteur s'est forgé pour son propos très particulier un instrument stylistique nouveau. Il convient de l'en louer. Mais c'est moins la nouveauté qui m'impressionne que l'incontestable efficacité de la manière romanesque: à ce titre, le Libraire, moins percutamment novateur, me semble tout aussi réussi dans l'adéquation de la forme esthétique à la signification.

La logique voudrait que les Pédagogues, qui appartiennent à la même conception formelle que la Bagarre, aient été écrits avant le Libraire, plein d'affinités, sous l'apparence, avec L'Incubation - et la Commensale, roman inachevé et inédit dont Glen Shortliffe nous cite quelques passages dans un article d'Etudes françaises (no 3, octobre 1965). Comment expliquer, après l'expérience bien menée du Libraire, le retour flagrant au roman conventionnel des Pédagogues, puis l'audace fracassante de L'Incubation?

Dans la première période de sa carrière universitaire, plusieurs années avant d'aborder la création romanesque, Gérard Bessette s'était intéressé comme critique à un certain nombre de romanciers canadiens de type réaliste et traditionnel. Mais, à ce moment, c'était davantage la poésie qui polarisait son attention et qui sollicitait ses facultés créatrices. Or il me semble retrouver associées en lui, dès cette époque, deux tendances qui devaient plus tard se manifester plutôt alternativement dans l'évolution de son esthétique romanesque: un sens très réel quoique un peu catégorique de la poésie, et ce que je nommerais un certain "positivisme", inhérent par exemple à la

méthode statistique qu'il invente pour étudier la création et la signification des images chez les poètes. Curieuse constitution d'un esprit clair et net que passionne, dans la perspective de la critique comme de la création, l'impondérable mystère du poème, et qui se sent réfractaire - c'est lui qui me l'a dit - à ce qu'on a coutume d'appeler le roman poétique de type idéaliste (à la Menaud, maître-draveur). Ce positivisme, qui a rendu possibles des découvertes et des comparaisons intéressantes, dans la compréhension notamment d'un Nelligan, n'est guère propice à la création de poèmes: aussi lorsqu'il écrit des vers, Gérard Bessette se contente-t-il de ne laisser transparaître son exigence critique que dans la rigueur formelle un peu froide qu'il impose à son chant (Poèmes temporels, 1954). En revanche, lorsqu'il commencera à écrire des oeuvres romanesques, son positivisme se donnera libre cours dans le traditionnel roman réaliste dont il adoptera d'emblée et l'esprit et la formule. Je crois qu'il ne se dégagera pas de cet esprit, qui anime la préface à l'Anthologie d'Albert Laberge (1961) et tous les romans, y compris l'Incubation. Il n'en abandonnera d'ailleurs pas sans repentir la formule esthétique puisque, même après le Libraire, celle-ci se retrouvera dans les Pédagogues, plus affirmée encore que dans la Bagarre. Il s'en débarrassera néanmoins, peut-être pour l'avoir poussée à l'extrême dans les Pédagogues et s'en être ainsi saturé, grâce en tout cas, je pense, à l'intrusion imprévue dans sa méthode critique de la psychanalyse, dont témoignent jusqu'à présent les articles sur Nelligan (Archives des lettres canadiennes, t. II, 1963) et sur Anne Hébert (Revue de l'Université d'Ottawa, janvier 1966), coïncidant avec l'approfondissement de sa réflexion sur les techniques romanesques actuelles, qu'attestent, avant l'Incubation, les propos d'un "Témoignage", écrit en 1963 (Archives des lettres canadiennes, t. III, 1964). C'est pourquoi l'Incubation, réaliste au plan de la matière anecdotique, constitue une telle création au plan de la manière (structure et écriture). J'y reconnais un excellent spécimen du véritable roman-poème d'aujourd'hui.

La Bagarre et les Pédagogues, liés jusque dans leur matière par la présence dans les deux oeuvres du personnage nommé Lebeuf, communiquent surtout dans leur commune forme - conventionnelle - de roman réaliste. Le récit est fait à la troisième personne du passé (imparfait ou passé défini) par un narrateur qui assume le point de vue successif de divers personnages et que l'on peut dire omniscient, même s'il n'anticipe jamais l'avenir, car il n'y a pas, à proprement parler, de secret pour lui, il connaît sans sourciller tel mouvement qu'un quidam accomplit "à son insu" (Les Pédagogues, p. 258). Parce que le narrateur n'est qu'un anonyme témoin, nullement impliqué dans l'aventure, le récit, analytique et péremptoire au lieu d'être l'acte dru et truculent d'une recherche et d'une découverte, est par sa forme même voué au descriptif. "On

dit beaucoup de mal de la description", déclare l'un des personnages de la Bagarre (133). Hélas, oui! "C'est passé de mode." (133-134). L'écriture elle-même, concentrant pour ainsi dire toutes ses ressources inventives sur l'épithète et sur l'adverbe massifs, accentue encore l'effet d'inertie que comporte nécessairement une technique d'affirmation. Sous ce rapport, il y a toute la différence du monde entre la puissance verbale de l'Incubation et celle de la Bagarre ou des Pédagogues: dans le roman "nouveau", le discours est dynamique, charriant et bousculant tous ses éléments en devenir, dans l'acte pathétique d'une conscience qui s'explore et qui court rageusement après son expression.

Malgré son apparence désordonnée, la forme de l'Incubation ne me paraît pas du tout encombrée car elle est chargée à bloc, comme une pile en pleine activité. Le lecteur s'identifie au narrateur, est électrisé, et chaque mot le pousse en avant dans la quête d'une signification finale inconnue, comme dans l'aventure apparemment plus simple mais tout aussi incarnée du Libraire. Les Pédagogues et la Bagarre, au contraire, se conformant dans leur ensemble à un schème sans mystère, ont l'air de démontrer une idée préétablie. Ce n'est pas sans raison qu'on a parlé de thèse à leur propos. Cela, que l'auteur n'a sans doute pas voulu, me semble tenir strictement à l'automatisme d'une forme traditionnelle dénuée de toute surprise. J'ignore, en commençant, combien on me présentera de personnages et quels seront les exploits de chacun. Mais je connais trop bien le moule. Quand un homme ou une femme entrera en scène, je suis certain d'avoir alors sous les yeux le dossier de son passé où se trouveront décrits son caractère, sa "condition", son "essence" (ces termes se trouvent dans la Bagarre, 75; ils sont, il est vrai, prêtés à ce moment au personnage lui-même, mais l'abstraction qu'ils figurent est mise en oeuvre à chaque page par l'auteur dans la présentation psychologique). Le narrateur absolu fera en temps opportun le point des faits et des comportements, il commentera les gestes posés. Tel personnage arrivera à un rendez-vous où ce qu'il avait pressenti s'accomplira: on me dira: "Il ne s'était pas trompé" (La Bagarre, 62, 102, 107), mais je ne serai pas "en acte", car à quoi bon cette constatation insistante et bien inutile? Or je reste toujours "en acte" dans les réflexions du narrateur du Libraire ou dans les jugements, même catégoriques de celui qui vit l'expérience de l'Incubation. Je crois qu'en définitive c'est le narrateur absolu qui fonde - et qui infirme - toute la technique des Pédagogues et de la Bagarre. Réduits à leurs seuls gestes et à leurs paroles, les personnages existeraient et l'univers concret des romans pourrait être convaincant.

Si je me montre si sévère pour ces deux oeuvres, c'est que j'aime sans réserve le Libraire et l'Incubation. Le phénomène de

mon assentiment est analogue à celui de mon refus. Dans les deux romans où je "marche", le narrateur est situé, et la technique particulière de chacun des récits dépend entièrement de cet élément moteur. Dans le Libraire c'est la forme du journal écrit - et donc assez net - qui étale sur trois mois les fragments de sa durée. L'anecdote satirique n'est ici qu'une matière de récit; je vis de la présence déroutante du personnage-narrateur qui crée tout à son image. Plus qu'au suspense d'une intrigue - au demeurant fort bien bâtie - j'adhère à la permanence aigrie et solitaire d'un homme dont le cynisme n'est que le masque d'un profond désarroi.

L'Incubation est un monologue, une sorte de dégorgeant psychanalytique, d'une seule coulée. Monologue intérieur? monologue parlé? - "Peu importe!" dirait le narrateur du Libraire. Sans doute l'un et l'autre, suivant les moments. Le roman, c'est l'acte de conscience et l'expression du narrateur. Quelle que soit donc la dispersion dans le temps et dans l'espace des données qui composent l'anecdote, la véritable action est resserrée dans la durée qu'il faut pour l'évoquer. Nous sommes non dans la description mais dans l'interrogation: intensité frénétique de l'effort pour voir clair dans le brouillamini d'une aventure troublante à peine achevée. Le torrent exaspéré du langage, bouleversant toutes les normes du vocabulaire, de la syntaxe et de la ponctuation, est d'une musicalité qui m'emporte irrésistiblement. Et j'ai le sentiment que dans cette forme embrouillée et poétique - comme déjà, d'une façon toute autre, sèche et détachée, dans le Libraire - Gérard Bessette trouve l'exacte mesure de son talent réaliste et positif, en le transfigurant.

Que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Je ne saurais le prédire. Mais, cette fois, après le coup de l'Incubation, nous n'avons certes plus à redouter de voir paraître de Nouveaux Pédagogues.

Réjean ROBIDOUX

(Livres et auteurs canadiens, 1965, p. 36-38.)

Gérard Bessette

LE CYCLE CREATEUR DE GERARD BESSETTE
OU LE FOND C'EST LA FORME

Gérard Bessette s'est grandement transformé depuis ses tout débuts comme critique et comme écrivain de création. Au départ, en raison sans doute de sa formation universitaire et, surtout, de ses dons personnels, il semble avoir été plus lucide, mieux renseigné, plus "littéraire" aussi, qu'aucun autre représentant de sa génération. Plus que quiconque cependant il a appris et s'est modifié, dans l'oeuvre et par l'oeuvre qu'il a élaborée durant les quelque vingt-cinq années de sa carrière jusqu'aujourd'hui. Malgré les évidents contrastes de genres, de matières ou de styles qu'on peut observer aux diverses étapes de sa production, ce que je trouve davantage significatif c'est la continuité d'une certaine démarche essentielle qui permet de reconnaître au fond de ses ouvrages les plus nouveaux l'esprit même qui avait animé ses lointains commencements. Ce que, empruntant le dernier titre bessettien, j'appelle ici son "cycle", je le vois comme l'évolution d'un chercheur à l'intérieur d'un vaste cercle où tout progrès, accompli dans un mouvement de vrille, correspond à la pénétration, sûre ou tâtonnante mais toujours résolue, d'un même centre de signification. La marque distinctive de Gérard Bessette ressortit en somme à la conscience de ce que l'aspect formel est le plus important en littérature. C'est pourquoi la préoccupation du langage, affirmée dès les premiers essais critiques et nettement cristallisée dans les premiers textes de création qui sont des poèmes, se retrouvera à tous les stades d'une production abondante et variée, assurant à l'oeuvre sa fondamentale unité.

I. Critique et poésie (1946-1951)¹

L'époque initiale, qui couvre à peu près les années d'études supérieures - maîtrise et doctorat - de Gérard Bessette, est entièrement dominée par la réflexion sur la poésie et la mise en oeuvre d'un certain nombre de poèmes. Nous sommes d'emblée fixés sur l'optique littéraire propre du jeune auteur. Dès le début du premier article important, "Analyse d'un poème de Nelligan", en 1948, Gérard Bessette distingue trois sortes de critiques ("historique", "foncière",

"formelle") et déclare sa préférence pour la dernière:

Cette critique possède en effet sur les deux autres l'avantage de serrer son sujet de plus près, de s'en tenir à la stricte littérature dans ce qu'elle a de plus spécifique, de plus "verbal".

(Une littérature en ébullition, p. 27.)²

C'est pourquoi, dans l'explication détaillée du "Jardin d'antan" de Nelligan, le critique s'en tient à l'aspect technique et formel, et l'analyse du rythme, de la rime, de la phrase et de la construction dégage excellemment la signification profonde du poème.

A ce moment, qui est celui de ses travaux de maîtrise et de doctorat, les problèmes strictement esthétiques de langage occupent une telle place dans les considérations bessettiennes qu'ils abolissent naturellement certaines données historico-géographiques pour situer la littérature canadienne-française dans une perspective universelle et absolue. Le critique déclare en 1946:

Quand nous aurons (...) classé les images des principaux poètes de la langue française depuis Corneille jusqu'à Verlaine et Mallarmé, quand nous aurons constaté quelles transformations et quelle évolution elles ont subies au cours de ces deux siècles, quand nous aurons comparé les résultats obtenus avec ceux que nous aura fournis l'oeuvre de Nelligan, nous serons en mesure de lui assigner une place assez précise au milieu de ses frères de France. ("Les Images chez Nelligan", dans l'Action nationale, juin-juillet 1946, 200.)

C'est là le propos des Images en poésie canadienne-française, en ce qui concerne Nelligan et huit autres poètes, depuis Crémazie jusqu'à Choquette et Desrochers. On ne saurait trop insister sur la citation de Valéry qui ouvre le livre et qui l'informe tout entier. En étudiant les tropes, Gérard Bessette veut scruter "le langage à l'état naissant" (11). Parce qu'il est convaincu avec Thierry Maulnier que "la matière propre dont dispose le poète n'est pas une matière mentale, mais une matière verbale" (236), je crois qu'il souscrit implicitement à cette affirmation valérienne, qui n'a de la boutade que l'apparence:

LITTERATURE. Ce qui est la "forme" pour quiconque est le "fond" pour moi". (Valéry, Calépin d'un poète, dans Oeuvres, Pléiade, I: 1456.)

L'objet de la thèse est de "déterminer le processus de la création

poétique chez un poète d'après le nombre et la nature de ses figures de style" (13). Le critique scrute alors l'image au plan de l'expression autant et plus qu'à celui de l'idée ou du contenu, prenant à juste titre rythmes, rimes, allitérations, harmonies ou dissonances, jeux particuliers de composition, non pour des garnitures accessoires, mais pour ce qu'ils sont en vérité: des propriétés substantielles et nécessaires du discours. Car

...l'image isolée, toute importante, toute indispensable qu'elle soit, ne suffit pas. Il faut encore qu'elle soit portée par une prosodie qui la mette en valeur, qui lui fasse produire son plein rendement. (260.)

Je ne vois rien là d'étrange en soi ni dans la perspective de l'évolution subséquente de Gérard Bessette. Ce qu'il tentera de faire plus tard est déjà annoncé et amorcé en 1950:

...des échanges entre la tropologie et la psychologie pourraient devenir féconds. Notre siècle, friand de psychanalyse, trouverait là un domaine idéal. (12.)

Quel autre postulat, par exemple, que celui du rapport primordial (je dirais plus volontiers encore: de la causalité) entre la forme irremplaçable et la troublante signification, lui permet de discerner et de valoriser, dès 1946³, le fragment "Vision" de Nelligan, sur quoi Dantin s'était si regrettamment mépris?

Dans l'ensemble, les Images en poésie canadienne-française révèlent chez leur auteur un rare esprit analytique, éminemment apte à l'usage du microscope et des instruments modernes de précision. Le mauvais sort a voulu que cette thèse fût préparée avant l'avènement - ou la vulgarisation - des ordinateurs électroniques. Ainsi se trouve davantage accusé, à même l'arithmomanie certaine de l'auteur (goût de la statistique et de l'exactitude) qui jouera plus tard un grand rôle dans la création de plusieurs personnages-clés, un subjectivisme irrépressible et qui, tout compte fait, ne me déplaît pas, même s'il ne coïncide pas toujours avec le mien propre. En tout cas, il me paraît bien établi que, pour le Gérard Bessette de cette première époque, "le langage a pour limite la musique d'un côté, l'algèbre de l'autre", selon la formule brillante de Valéry (Propos sur la poésie, dans Oeuvres, I: 1370).

C'est à dessein que j'ai cité une nouvelle fois (ce n'est pas la dernière) l'auteur de Charmes, au moment de passer aux Poèmes temporels. L'art poétique qu'ont codifié Les Images... a éclairé en définitive la création des Poèmes..., comme l'exercice en acte que ceux-ci constituent a dû, par juste contrecoup, subtilement inspirer bien des trouvailles de l'essai. Avec ses thèmes psychiques et l'extrême raffinement

de sa manière, le recueil - et surtout "le Coureur" qui, par sa masse verbale et l'opiniâtreté de ses développements, domine l'ensemble des huit pièces - appartient de plein droit à un type de poésie critique ou réflexive. "J'ai toujours fait mes vers en m'observant les faire, disait encore Valéry, en quoi je n'ai peut-être jamais été seulement poète". (Calépin d'un poète, dans Oeuvres, I: 1455.) Cette phrase de celui qui fut décidément l'un de ses pères-nourriciers, l'auteur des Poèmes temporels pourrait la faire sienne. Du reste, le lien avec Valéry est en l'occurrence si évident que le poète est le premier à le reconnaître⁴. Dans sa dimension, comme aussi dans sa substance, "le Coureur" est en quelque sorte "la Jeune Parque" de Gérard Bessette. C'est un poème "nouménal" (le mot apparaît aux vers 376 et 411): sorte de monologue vertigineux où l'athlète,

Ramassé en crapaud sur la piste elliptique
(v. 1),

pèse sa réalité et son inertie, entre l'instant de sa mise en position et celui de son bondissement sublime

...vers un astre inconnu (v. 529).

L'argument central de tout le poème est une transposition du paradoxe philosophique de Zénon d'Elée, présent déjà, on le sait, dans "le Cimetière marin":

Zénon! Cruel Zénon! Zénon d'Elée!
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas!
Le son m'enfante et la flèche me tue!
Ah! le soleil... Quelle ombre de tortue
Pour l'âme, Achille immobile à grands pas!
("Le Cimetière marin", strophe XXI.)

Je suis là, dit le Coureur, attentif et tendu,

En face de moi-même et de l'immensité
(v. 267).

Enfermé dans ma spéculation stérile et mon seul passé,

Je suis un pur mouvoir sans image et sans pause
(v. 505).

Toute oeuvre qui se nourrit de sa seule substance est vaine:

Quel songe, au souvenir d'un espace latent,

Pourra ressusciter la forme qu'il prétend,
Sur un signe verbal trompeur et préconçu,
Encore similaire à celle qu'il perçut?
(v. 153-156.)

C'est pourquoi l'élan final est un bond en avant, hors de soi, dans l'avenir et dans la vie; recours décisif à l'acte concret et, au niveau du poème, exact équivalent du mouvement qui concluait "le Cimetière marin":

Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!
("Le Cimetière marin", strophe XXIV.)

Dans ce poème, Gérard Bessette pousse à la limite la création d'un langage à l'intérieur des données du langage commun: syntaxe et prosodie audacieusement hors de l'ordinaire sont une négation passionnée du prosaïque. La forme ouverte, à la fois valérienne et nelliganienne⁵ - d'un Nelligan, tragique aliéné, qui eût connu Valéry, l'intelligent sceptique, et qui s'interroge - est d'une rigueur sincère et hardie dans sa recherche poétique de perfection. Je ne m'étonne pas que, parvenu à un tel degré de pureté abstraite, véritablement au bord du vide, l'écrivain n'ait plus eu d'autres ressources - à l'instar de son Coureur - que de s'élancer hors du cercle enchanté, dans l'existence épaisse, figurée pour lui par l'univers et par la forme du roman.

II. Tradition critique et romanesque (1952-1961)

Le premier jalon sur cette voie nouvelle est un grand article consacré à Bonheur d'occasion en 1952. Le concept de roman qui sert de critère dans l'examen de l'oeuvre se fonde sur la tradition la plus sûre du genre, à travers les auteurs universels qui l'illustrèrent éminemment depuis plus de deux siècles. La seule liste des noms et des titres cités dépasse d'ailleurs la vingtaine et, loin de relever de la coquetterie d'un critique qui exhibe son érudition, elle établit avec assurance des points de comparaison concrets et explicatifs qui éclairent Bonheur d'occasion. Gérard Bessette adopte donc d'entrée de jeu une théorie classique du roman, appuyée sur quelques principes fondamentaux reconnus et bien rodés. Le plus abstrait - le plus typiquement "littéraire" - me paraît être celui qui sous-tend l'argumentation des premières pages de l'article et qui proclame en somme la prépondérance de la forme sur la matière dans la signification de l'oeuvre romanesque. En cela, par rapport à ce qu'il professait naguère dans le domaine de la poésie, le critique - qui bientôt deviendra aussi un romancier - a gardé le même esprit, s'il a changé de genre. La vérité d'un roman ne doit pas être cherchée hors de l'oeuvre, dans la référence

simple et directe à la vérité du monde et de la vie, mais plutôt dans la conformation interne de l'univers romanesque, qui doit être "vivant, cohérent, suggestif" (Une littérature en ébullition, 222). Le second axiome, qui entraînera tous les autres, est encore plus nettement énoncé:

Ce qui fait la valeur d'un roman c'est la vie de ses personnages. Il existe de grands romans sans intrigue ou dont la trame est floue et maladroite; il en existe dont le style est mauvais; on en trouve qui sont quasi totalement dénués d'intérêt dramatique. Mais il n'y en a pas un seul dont les héros ne soient pas vivants. (Une littérature en ébullition, 224)

Et la réussite d'un personnage repose en fin de compte sur l'efficacité de la démarche de découverte et de représentation.

Le critique examine alors dans Bonheur d'occasion les trois techniques pratiquées par Gabrielle Roy pour faire connaître ses créatures: celle où l'auteur se place au centre d'une conscience, celle qui consiste à rester au dehors pour accumuler les détails extérieurs et celle, enfin, de l'analyse psychologique. La réussite diverse des différents personnages individuels et collectifs de Bonheur d'occasion est toujours proportionnelle à la maîtrise de Gabrielle Roy dans le maniement de ces trois techniques. Gérard Bessette l'analyse avec nuance et sagacité, comme il le fait aussi pour la composition symphonique de l'intrigue complexe. Quand au style, il en apprécie ce caractère fonctionnel qui le fait s'effacer au profit des personnages. Et le critique conclut sur une remarque qui pousse à sa limite le principe du début: dans sa vérité intense, Bonheur d'occasion dépend moins de la réalité objective qu'il ne la domine en la forçant à l'expression. En fait, "un aussi magistral tableau contribue à former la mentalité et la personnalité d'une ville" (Une littérature en ébullition, 238)⁶.

En reconnaissant la justesse de ces idées sur le roman et surtout leur pertinence dans la compréhension d'une oeuvre comme celle de Gabrielle Roy, il importe aussi d'en souligner le côté spécifiquement traditionnel. La théorie romanesque de Gérard Bessette, qui s'exercera bientôt en acte dans la création, ne s'oriente pas pour le moment dans le sens de la nouveauté. Plus que l'audace, l'intéresse une rigueur qui a fait ses preuves. C'est ce qui lui fera écrire, en 1954, au terme d'un article sur "les Douze Meilleurs Romans français du XIXe siècle":

Je ne veux pas ressembler à ce personnage du Soulier de Satin qui se disait prêt à accepter du nouveau, mais

ajoutait-il, "du nouveau encore un coup qui soit exactement semblable à l'ancien!" Mais la rupture quasi complète avec la tradition qui se manifeste chez tant de romanciers contemporains ne laisse pas de m'inquiéter. Et je me demande si le roman de l'absurde, de l'engagement, de l'étrange, de l'inconscient, de l'immédiat, etc., n'est pas destiné au même oubli que le roman pastoral ou le roman romantique⁷.

Lorsqu'il composait son premier roman, Gérard Bessette n'avait donc aucun dessein d'innovation esthétique. Cela ne signifie pas pour autant qu'à l'intérieur d'une formule reçue son souci n'ait pas été surtout formel. On a l'habitude de voir dans La Bagarre un roman social. Certes, cela est juste, si l'on considère la nature des problèmes qui s'y trouvent agités. Mais je suis convaincu qu'en l'écrivant Gérard Bessette s'inquiétait moins d'établir une "stricte correspondance avec le réel"⁸ que de réaliser une oeuvre, par elle-même vivante, cohérente, suggestive. Le social est une matière soumise à l'opération créatrice; sa vérité dépend non du réel mais de l'art. Le souci primordial de l'auteur était d'appliquer les principes évalués dans l'étude sur Bonheur d'occasion, et d'abord celui de mettre au jour des personnages vivants.

Pour ce faire, le romancier exclut systématiquement l'analyse psychologique abstraite. Sans doute trouve-t-on des passages analytiques dans la Bagarre, mais ils sont toujours le fait non de l'auteur mais d'un personnage qui s'examine. Le point de vue, qui passe d'un personnage à l'autre, reste situé, intérieur ou extérieur. La volonté de montrer ses héros en acte a motivé le parti de les faire dialoguer: pour satisfaire au goût bessettien de la statistique, je dirai que les dialogues occupent au moins soixante pour cent du roman. Ils entraînent une redoutable suite d'exercices linguistiques dont l'accomplissement constitue une réussite incontestée: le langage des Lebeuf, Weston, Sillery, Marguerite, les propos des balayeurs et de tout le monde sont parfaitement "attrapés", le style d'un chacun exprimant mieux son être que toute vaine description. C'est au niveau du narratif que la forme apparaît conventionnelle, désamorçant quelque peu par ses artifices l'intérêt du lecteur. Je pense ici à tout l'appareil d'incidentes ("fit Lebeuf", "dit Weston", "répliqua Augustin", etc.) et davantage encore au procédé qui permet de varier schématiquement l'appellation d'un même personnage (Lebeuf... Jules... l'étudiant... le colosse...). Mais c'est autour de Sillery (Augustin... le dandy...) que le récit comme tel accuse le plus de faiblesse. Je conviens que le langage précieux du "maudit fifi" "donn(e) à la langue une espèce de signification sexuelle"⁹ qui est fort bien saisie lorsqu'il parle. Néanmoins quand il s'agit de le "raconter", l'insistance continue sur "sa condition", sur "son essence" (71), sur son caractère d'homme-femme lui retire toute

indétermination et le réduit à une espèce de pantin grotesque.

Mais, à travers les personnages individuels et dans l'évocation des milieux étroits ou vastes qu'ils hantent, la Bagarre cristallise une autre ambition, qui relève aussi de la recherche formelle. C'est l'aspect "unanimiste" de ce roman. Gérard Bessette avait été sensible à la représentation de l'être collectif de Saint-Henri dans Bonheur d'occasion; par la suite, il avait même consacré un article à "l'Unanimité dans les romans de Malraux"¹⁰. Dans la Bagarre, non seulement s'est-il employé à animer des scènes de groupes (rencontres, échauffourée de "La Bougrine", épisodes des balayeurs...), mais, en un jeu de miroir, il a même fait de son personnage principal un apprenti-écrivain dont le rêve est de "faire vivre Montréal, lui donner une âme en quelque sorte" (28). Le chapitre XVII de la première partie de la Bagarre, qui mentionne expressément le 6 Octobre, Présentation de Paris à cinq heures du soir (89) et qui contient à la fois les paragraphes initiaux d'un inviable roman et la critique serrée de ce début "en grand", est très significatif de la création réfléchie à quoi se livre Gérard Bessette en écrivant. J'ignore s'il songeait avec quelque nostalgie à ce passage de la Bagarre, lorsqu'il devait plus tard analyser la Jument des Mongols¹¹. En tout cas, si Gérard Bessette n'a pas réalisé aussi suggestivement que Jean Basile la "prise de possession sensorielle de Montréal"¹², sa tentative personnelle connaît tout de même un bien meilleur sort que celle de son Jules Lebeuf dans la Bagarre.

Lorsque Gérard Bessette entreprend ensuite le Libraire, la différence notable de forme entre cette nouvelle oeuvre et la précédente semble à première vue résulter d'un calcul discursif et systématique. Or il est bien possible que la démarche bessettienne ait été cette fois moins lucide qu'on ne le penserait. Est-ce là ce que Glen Shortliffe entendait lorsqu'il disait de son ami qu'il n'était pas "toujours pleinement conscient des révélations de son oeuvre"¹³? En tout cas, Gérard Bessette lui-même fait des aveux dans ce sens à propos justement du Libraire:

Ce n'est pas du tout aussi délibéré qu'on est porté à le croire. Je plonge vraiment. Je plonge, mais je dois avoir des barrières semi-conscientes qui ... On ne peut pas avoir la conscience réfléchie en inventant... je ne pense pas... pas en même temps... Au moment où j'écris, j'essaie de ne pas penser à ça; mais sans doute que ça a dû... Le fait d'être professeur et d'avoir fait de la critique, ça a dû me marquer. Mais tout ce que je dis, c'est que au moment où j'écris, je n'y pense pas du tout... Pour le premier jet... j'essaie de ne pas y penser. Des fois, ça peut malgré moi... venir. Quand je corrige, peut-être un peu plus. Mais je ne sais pas, pas du tout¹⁴.

Il y aurait beaucoup à commenter dans ces explications. Retenons du moins ce mélange d'instinct et de calcul, aux divers stades de la fabrication d'un roman.

La différence radicale de la forme du Libraire par rapport à celle de la Bagarre découle de la narration à la première personne. Le choix d'une telle optique a pu s'effectuer dans la plus simple spontanéité: il s'agit en tout cas d'une technique que Gérard Bessette, le professeur, avait dû souvent analyser dans les oeuvres de la tradition. Peut-être, cependant, ce choix procédait-il d'un examen personnel, fondé sur la Bagarre:

Je me suis rendu compte des difficultés de la troisième personne... Peut-être que je pourrais maintenant... peut-être aussi... oui, je voulais que le lecteur soit probablement plus dans le coup, qu'il n'y ait pas de rupture d'optique¹⁵.

Mais jusqu'à quel point l'auteur a-t-il mesuré toutes les incidences formelles de la première personne et de la troisième? Je me pose la question parce que tout de suite après viendront les Pédagogues, qui supposent bien des problèmes non encore consciemment résolus, et que, dans le Libraire même, l'utilisation de la technique ne va pas sans à-coup.

La décision de laisser la parole à un personnage qui vit l'aventure racontée élimine, de soi, bien des traquenards. En coïncidant avec un narrateur particulier engagé dans l'aventure, l'auteur risque moins de trahir sa présence de meneur de jeu. Le point de vue concret, vivant du récit se trouve triplement situé: temporellement, quant aux faits racontés; spatialement, par rapport au narrateur lui-même et aux autres personnages; тонаlement, selon la nature spécifique ou l'humeur occasionnelle du témoin. Dans le Libraire, Hervé Jodoin est un homme tout ensemble minutieux, débrillé en apparence, et pourtant extrêmement soucieux de son confort: sa manie de la précision est son refuge contre l'absurdité du monde et de l'existence. Parce qu'il est indépendant, cynique et persifleur, son récit (tout le roman) prendra donc naturellement la forme d'une satire. Dans cet ordre d'idées, on peut observer que certains traits virulents eussent eu plus de mal à passer si l'auteur ne les avait soumis à l'atténuation qui consiste à les prêter au personnage. Celui-ci, au demeurant, ajoute souvent une distanciation supplémentaire en rapportant en style indirect de ses réponses dont le choc serait autrement plus difficile à supporter.

En outre, un narrateur un peu bizarre supprime ou du moins facilite pour le romancier le problème des charnières ou des

transitions. Dans la Bagarre, Gérard Bessette l'avait résolu soit par l'indication expresse du lien logique ("Lebeuf ne s'était pas trompé" ..., 97) ou temporel ("Quelques minutes plus tard, Augustin" ..., 59), soit par l'ellipse: le personnage est immergé dans une situation concrète dont le lecteur découvre vite l'attache à ce qui précède, sans que cela ait besoin d'être exprimé; il est rare que le classement dialectique des faits, dans la Bagarre, soit souligné, comme au début de la deuxième partie du roman: "Tout d'abord, il revivait l'entrevue avec son père" ... (101).

Dans le Libraire, le narrateur Hervé Jodoin offrait là-dessus à l'auteur toute licence et liberté:

Là, je me sentais plus à l'aise, parce que lui (Jodoin), il est quand même un peu curieux... Je pouvais les souligner (les transitions) sans trop de dommage peut-être. C'est-à-dire qu'il a - même s'il a toujours rejeté le contenu, si l'on veut, de la formation qu'il peut avoir reçue, on la suppose scolastico-cartésienne... - le contenant, la structure, il doit l'avoir, il l'a gardé. Ces transitions... si l'auteur avait écrit à la troisième personne, ce serait-là, ça peut devenir un trait de caractère, vous savez... Parce que... s'il est un peu arithmomane... s'il calcule, d'ailleurs il calcule... "Qu'est-ce que je vais faire à partir de telle heure?" Il compte ses verres de bière...¹⁶.

Ainsi par exemple se justifie la transition catégorique ("Mais procédons par ordre: d'abord le cadre" ..., 13), ou son escamotage ("Inutile de décrire plus longtemps cette interview d'opéra-comique" ..., 13, ou les nombreux "Peu importe" ...).

Le récit du Libraire consiste dans un journal - on pourrait dire: un hebdo - qu'Hervé Jodoin écrit de dimanche en dimanche depuis le 10 mars. Cette forme établit un décalage temporel précis (quelques semaines d'abord, puis quelques jours) entre les événements racontés et le moment de la narration. Mais il ne s'agit pas d'une rétrospective pure et simple car Jodoin pendant qu'il écrit, ne connaît pas, sauf à la toute fin, la suite et surtout l'issue des événements qui font l'objet de son récit. La progression conjointe des deux niveaux - celui du récit et celui de l'action - se fait sans heurt, tant que l'aventure reste au stade des préparations. Lorsque les événements se précipitent, le journal prend alors de graves retards, comme si le méticuleux Jodoin avait soudain perdu son sens de l'exactitude. La faute s'explique au fond par l'inadvertance de l'auteur, qui n'a pas su rester dans la peau du personnage agissant et/ou écrivain¹⁷.

Voici comment tout se passe. Le retard du récit sur l'aventure commence à se manifester le 31 mars, alors que Jodoin raconte sans

se presser les préliminaires de l'affaire du capharnaüm. Or, d'après le récit du 7 avril, ce doit être le jeudi (28 mars) que le libraire a vendu au collégien l'exemplaire de l'Essai sur les moeurs (42-43); puis, un matin, trois ou quatre jours après (donc le lundi (1er avril)) a eu lieu la "visite pastorale" du curé (43-46). Le soir du même jour, Jodoïn a son escapade avec Rose Bouthiller; mais il ne raconte l'épisode que le 14 avril (49), et il ne peut écrire le 21. Quand il reprend la plume, le 28 avril, il décrit ses ennuis avec Rose après leur nuit du lundi 1er avril (55): la chose remonte en fait à près de quatre semaines auparavant. Le 5 mai, le narrateur fait le point sur l'affaire capharnaümnesque, mais ce qui s'est passé au début d'avril se trouve inopinément transporté à la fin du mois, comme si le curé avait rencontré Jodoïn le vendredi (26 avril) (64,66) et Chicoïne, le lundi (29 avril) (61). Il y a donc là, dans l'action, un trou d'un mois, qui infirme l'optique de la narration. Mais ce n'est pas tout. Le mercredi 8 mai, Jodoïn raconte sa réconciliation avec Rose, survenue (le mercredi 1er mai) "le surlendemain de l'avertissement du père Manseau" (73), qui avait eu lieu le lundi (29 avril) après la scène avec Chicoïne (67). Ce "même jour" (du raccommodement avec Rose) (1er mai) (78). Jodoïn est convoqué dans la maison de banlieue et mis en demeure d'exécuter, la nuit même, le plan de Chicoïne. Lorsque, le vendredi 10 mai, le narrateur relate la fin de l'aventure, située l'avant-dernière nuit ("avant-hier", 91), nous sommes devant un nouveau trou d'une semaine en ce qui concerne l'action.

Pour que l'agencement formel du récit et de l'action fût tout à fait cohérent, il eût fallu que le romancier fit écrire le narrateur plus souvent ou que toute l'aventure, nouée et dénouée en quelques jours, fin mars et début avril, fût racontée à ce moment, sans grand décalage. On peut s'étonner que Gérard Bessette n'y ait pas pris garde ("Quandoque bonus dormitat Homerus"...) et que les commentateurs aient mis si longtemps à s'en apercevoir. C'est que le roman est moins "réaliste" qu'on le croit, comme l'a judicieusement observé Jacques Allard¹⁸. Si tout le porte-à-faux que j'ai détaillé n'empêche pas la mécanique de tourner ("Eppur si muove!"...) et d'être efficace, c'est que le véritable intérêt est ailleurs, dans "le combat (que le narrateur) livre contre les mots et les forces villageoises"¹⁹, symboliques. Il n'en est pas moins paradoxal qu'une telle signification et l'exercice de langage qui la fonde aient pu s'accomplir à l'insu du romancier: "...je ne me serais jamais douté de cela..."²⁰. Le Libraire est à peu près - "mutatis mutandis" - comme un essai philosophique qui serait "vrai" en s'appuyant sur des sophismes et des postulats erronés. L'étude qu'on en fait pourrait s'intituler: "Gérard Bessette malgré lui".

Le hasard semble avoir fait moins bien les choses, quand il s'est agi des Pédagogues. La faiblesse majeure de ce roman est dans ce que Gérard Bessette, critique, appellera plus tard le

"brouillage" et qui "provient des fréquents et rapides changements d'optique narrative"²¹. L'auteur, sans doute obsédé par la vision satirique de son Hervé Jodoin, ne retrouve plus le parfait détachement de l'auteur de la Bagarre, quand il revient au récit à la troisième personne. En admettant que le romancier a tenté d'utiliser "le jeu des points de vue"²² et que les personnages se voient les uns les autres comme "bovins", "chevalins" ou "porcins" (ce qui est parfois plausible et parfois discutable), il est des moments où la vision grotesque ne peut être le fait que de l'auteur, sans que cela soit bien net. Quand, par exemple, l'abbé Béchard est seul avec Sloper, il ne peut voir le "sinciput fripé" (40) de son partenaire, sans que l'auteur ne manifeste sa présence. Ou, encore, lorsqu'il est question de "la femme au profil de cheval" (156) et quand Georgiana promène "ses yeux bovins" à la recherche de son mari (160), personne ne les observe de cette manière, sinon l'auteur omniprésent qui se dissimule mais qui les juge. Les métaphores animales surabondent durant le récit de la rencontre clandestine des pédagogues, au début du roman; elles disparaissent ensuite, à propos du moins des personnages "sérieux", même dans le nouveau conciliabule des pédagogues (239-246), pour revenir au moment des deux morceaux de bravoure que sont la soirée chez la ministresse (129-174) et le banquet de l'Ecole Pédagogique (253-291).

Les occasions où l'auteur réussit à se mieux cacher, tout en poussant à plein sa charge ironique, sont celles où il utilise le discours indirect pour rapporter les déclarations filandreuses et conformistes de Cyril Arbour (58, 137, 140, etc.). Les autres personnages, même l'abbé Béchard, le chanoine Boileau ou l'honorable Deschambault, s'expriment davantage en style direct. Quand les propos d'Arbour sont cités tels quels, cela a sa fonction, comme lorsque Georgiana Pellerin doit interpréter à sa façon la phrase ambiguë qu'elle vient d'entendre (141).

Le caractère traditionnel des procédés techniques est en quelque sorte accentué, par rapport même à ce que nous trouvons dans la Bagarre. Les transitions, par exemple, peuvent être très banales: "Puis les circonstances de sa nomination à l'Ecole lui revinrent à l'esprit"... (23). Le lien ténu que suggère entre les deux oeuvres la réputation épisodique du Jules Lebeuf de la Bagarre me paraît trompeur, car l'esthétique des Pédagogues, avec ce narrateur absolu capable de connaître qu'un personnage agit "à son insu" (258) et de railler à tout propos ses créatures, se distingue péremptoirement de celle du premier récit, effectuant, somme toute, un pas en arrière en ce qui concerne la modernité formelle.

Il faut regretter qu'après le Libraire Gérard Bessette n'ait pas laissé la parole à un nouveau Jodoin, ou au même (après tout,

celui-ci a déjà été dans l'enseignement!), pour faire les Pédagogues. Sans doute l'ouvrage eût-il alors perdu, pour une part, son aspect unanimiste, car un narrateur particulier n'eût pas joui du don d'ubiquité dans les scènes de groupes ou de foules; mais la vision satirique eût à coup sûr été davantage incarnée.

Le sujet qui sert de matière aux Pédagogues et l'impact propre à la satire laisseraient penser que Gérard Bessette, à cette époque, est surtout sollicité, sinon par l'engagement actif, du moins par la préoccupation sociale; ce qu'attesterait sur un autre plan l'article: "French Canadian Society as Seen by Contemporary Novelists"²³. Mais ce n'est là qu'une apparence ou, tout au plus, une passade, car, aussitôt, la "Préface" à l'Anthologie d'Albert Laberge²⁴ ramène le critique à la considération formelle.

C'est là qu'il expose le plus longuement, avec exemples à l'appui et non sans dessein polémique, ses idées sur le style romanesque: celui-ci doit se subordonner tout entier au sujet qu'il veut traiter, à l'effet qu'il tente de produire; si trivial ou barbare qu'il soit, le style est bon et beau dans un texte narratif, quand il est fonctionnel: "c'est l'ensemble qu'il faut considérer et non les détails" (XXIX). A propos de Laberge, le critique réfléchit judicieusement sur le genre de la nouvelle, supputant les problèmes qu'elle pose ou ne pose pas ("noircissement" systématique de la réalité, X), examinant "in concreto" ses ressources et ses possibilités.

Je ne saurais dire si l'admiration de Laberge a été pour quelque chose dans la mise en chantier de trois nouvelles qui datent du début des années soixante. La première, "The Conversion" qui fut publiée d'abord en anglais²⁵, pourrait se rattacher à ce que j'ai appelé, plus haut, la "passade" de l'engagement: un moribond libre-penseur fait mine de s'amender pour plaire à ses proches. Les deux autres, "l'Accident" et "l'Emplâtre"²⁶, sont deux bons récits de type réaliste, où le langage populaire, en particulier, est fort bien saisi. Le traditionalisme de la technique narrative apparaît surtout dans la manière d'opérer les transitions:

Il se voyait sur le champ de bataille en Flandre par une nuit pluvieuse comme celle-ci. ("L'Accident", 179.)

Puis les circonstances qui avaient entraîné son départ lui jaillirent à l'esprit avec un relief intense, lui qui d'ordinaire avait la mémoire nébuleuse pour les événements récents.

Le drame, car c'en était un, remontait à la maladie de Richard, son petit-fils. ("L'Emplâtre", 195.)

Pour l'heure, Gérard Bessette le romancier - ou le nouvelliste - se donnait donc l'air de vouloir continuer honnêtement sa marche par des chemins bien tracés. Mais déjà le critique en lui avait pris un tournant capital dans l'évolution de sa méthode.

III. Nouvelle critique et roman nouveau (1962-1971)

Le signal premier de sa modification, Gérard Bessette le donne sans équivoque dans son article sur "Nelligan et les remous de son subconscient"²⁷. L'investigateur "psychologique, ou si l'on veut, psychanalytique" (43) semble avoir pris ses distances par rapport au "maniaque de la statistique" (46) qu'il avait pu paraître autrefois. Certes, on peut parler d'une rupture avec la méthode antérieure, mais je préfère pour ma part insister sur l'aspect de continuité que peut représenter la lecture renouvelée d'un poète fraternel, après une douzaine d'années. Explorant à fond la dimension secrète des tropes nelliganiens, le critique dégage la signification centrale "de la femme et de l'amour" (44) dans l'oeuvre. La démonstration qu'il fait est littéralement fulgurante à l'occasion de "Châteaux en Espagne" et du "Vaisseau d'Or", où tout se joue au niveau des symboles. Au terme de l'analyse, on découvre dans ces poèmes non seulement l'expression du "drame oedipien" (61) d'un garçon génial, mais celle même de "notre psychisme collectif" ((2). Je suis persuadé qu'un tel aboutissement, tirant au jour, chez notre premier poète individualiste, des résonances nationales, qui viennent comme de surcroît, a dû, s'il en était besoin, libérer d'un seul coup Gérard Bessette de toute velléité sociologique selon les formules d'engagement direct qu'on avait pu déceler dans la mise en oeuvre des Pédagogues.

La leçon d'identité par la création que lui propose Nelligan dans la sphère décantée du pur lyrisme, Gérard Bessette l'artiste va s'ingénier à la transposer dans le domaine plus composite du roman. S'il s'interroge une fois de plus sur les visées et sur les moyens du genre romanesque, c'est le problème de l'"originalité"²⁸ qui retient surtout son attention. Il va s'efforcer d'inventer une forme, un langage narratif qui coïncide dans chaque cas avec la singularité psychologique elle-même en ce qu'elle a de plus immédiat. "Les grands romanciers, dit-il, ceux qui ont apporté du nouveau dans le "fond", ont presque toujours renouvelé aussi la "forme", la technique²⁹." C'est pourquoi "il nous faut essayer d'orienter vers la technique et vers la structure l'originalité qui nous est interdite - ou à peu près: à l'exception du dialogue et du discours indirect - dans le domaine de la langue"³⁰.

En écrivant à ce moment la Commensale - ouvrage resté inédit³¹ -, le romancier se prouve "a contrario" la validité de son dessein par

une véritable réduction à l'absurde. Jérôme Chayer, narrateur et acteur principal de l'histoire, est une sorte d'Hervé Jodoin poussé à la limite - et peut-être un peu au delà. L'un de ses co-personnages, Athanase Bessière, qui lui ressemble étrangement, le voit ainsi:

...par recoupements (il m'arrive, comme ça, par désœuvrement, de... tisser certaines hypothèses autour d'un inconnu), je vous avais conçu étonnamment semblable à ce que vous êtes: d'une intelligence au-dessus de la moyenne (ne prenez pas cela pour un compliment: moi aussi, je suis intelligent, et voyez ce que je suis devenu), au-dessus de la moyenne, oui, mais volontairement racornie, desséchée - réduite au rôle 1) de machine à calculer; 2) d'appareil à insulter les gens, à leur témoigner le mépris le plus absolu. C'est ce dernier trait qui m'a inspiré le désir de vous connaître... (132.)

L'effroyable cynisme de Chayer, allié à une arithmomanie effrénée³², fait de lui la créature la plus "schizoïde"³³ qu'ait inventée Gérard Bessette. Glen Shortliffe associe par ailleurs l'objectivité géométrique de la Commensale à "l'influence de Robbe-Grillet et du Nouveau Roman"³⁴. Comme tout passe par le truchement de Chayer, les autres personnages: Paulo, de Repentigny, Sylvaine Bessière (la commensale), Athanase, Passetout, sont soumis à un regard auprès de quoi la vision animale et grotesque des Pédagogues a l'air d'être un jeu de compliments. L'on voit combien il importe que le récit soit écrit à la première personne.

En fait, la Commensale est un vaste canular sérieux: sous des dehors loufoques, s'exerce une satire mathématique du langage comme instrument de possession de la réalité. Glen Shortliffe a cité dans son article la description robbe-grillesque de l'abbé Passetout³⁵; Chayer s'en explique de la façon suivante:

Je n'avais probablement jamais scruté la binette d'un calotin aussi méticuleusement depuis mon expulsion du collège voilà vingt-neuf ans et quatre mois. C'était le préfet de discipline dont je me plaisais alors à détailler le faciès chevalin pour l'édification de mes condisciples. J'avais acquis à cet exercice, je dois le reconnaître, une certaine habileté. C'était à l'époque de l'inauguration de mon cahier, où je m'imaginai encore que les mots pouvaient exprimer quelque chose de précis: pensée, sentiment ou réalité extérieure. J'en suis revenu. Mais j'ai farfouillé dans le temps maint dictionnaire dans le but d'acquérir une certaine acribologie. Je n'avais pas encore découvert la netteté, la beauté des mathématiques. (78.)

Un peu plus loin, le narrateur décrit Athanase qui

...oscillait de plus en plus. Ou plutôt non: il ne s'agissait pas précisément d'oscillation - c'était un mouvement autrement compliqué, dont la formulation relèverait de la géométrie analytique (quelque chose dans le genre de:

$$\frac{x^2}{a^2} - \frac{y^2}{b^2} = \frac{z^2}{c^2}).$$

(100-101.)³⁶

Lorsque, un peu plus tard, Chayer adopte le style concentré d'Athanase, il écrit:

Je me suis fait la réflexion que le parler elliptique d'Athanase constituait une découverte de première force. Pas toujours efficace peut-être quand il s'agissait d'enquirlander les gens, il était plus que suffisant pour exprimer toutes les fariboles standards. Alors j'ai dit en sortant les sandwiches de ma poche: "Permettez? Estomac dans les talons... pas déjeuné". J'aurais aimé calculer le nombre de mots que je m'étais épargnés en télégraphiant de la sorte. Je n'en ai pas eu le loisir... (127.)

Enfin, aux dernières pages du récit, alors qu'il décrit les conditions pénibles où il a dû écrire, Chayer constate:

Heureusement que l'alignement des mots ne fait appel qu'aux facultés inférieures, car autrement j'aurais dû à n'en pas douter, renoncer à mon "travail". (168.)

En ce qui concerne la signification satirique, le roman atteint son but: cette négation acrobatique et réussie du langage a, de par sa virtuosité même, la valeur d'une puissante affirmation. Pourquoi alors l'auteur n'a-t-il pas publié ce livre? Pour deux raisons me semble-t-il. D'abord, au plan de l'intrigue, le caractère comique de l'oeuvre exigerait que le "héros" triomphe sur toute la ligne (comme ç'avait été le cas de Jodoin dans le Libraire): or Chayer, à la fin, n'arrive ni à falsifier le brouillard de la compagnie qui l'a congédié, ni à se soustraire à la justice. Ensuite, au plan de la structure, l'auteur commet une faute analogue à celle qu'il avait toutefois mieux déguisée dans le Libraire: le temps de l'écriture ne s'ajuste pas très bien au temps de l'action. (C'est là un problème que le romancier ne résoudra - en l'évitant - qu'au stade de l'Incubation et du Cycle, qui ne sont pas "écrits" mais "pensés".) Mais, à mon avis, Gérard Bessette devrait maintenant nous donner sa Commensale, dans l'état où elle est restée, en la faisant précéder d'un texte auto-critique où il évoquerait à la fois la genèse de l'oeuvre,

les phases de sa composition avec les réflexions inventives concomitantes et la conscience, au terme, du non-achèvement qui l'a retenu de publier. L'ouvrage alors se justifierait non comme création parfaite, mais comme expérience. Il marque un jalon important dans le développement d'un de nos meilleurs auteurs.

L'Incubation, qui suit la Commensale, marque chez Gérard Bessette la première tentative de roman selon un langage "non écrit": l'oeuvre inaugure l'ère du monologue intérieur. Le personnage narrateur - le monologuant -, en situation, s'abandonne au flux irrésistible de ses pensées; s'il pouvait fixer sur le papier tout ce qui lui vient effectivement à l'esprit, il pratiquerait à la lettre la méthode surréaliste de l'écriture automatique, tâchant "d'enregistrer ou de reproduire dans leur mouvement même les images formées dans la conscience"³⁷. Pour lui, il serait vrai de dire qu'il se contente "de déposer sous nos yeux et de mettre en valeur dans leur éclatant désordre les trésors ramenés de ses plongées au-delà de l'écorce du monde, plutôt que de les détruire dans le travail de métamorphose d'une création véritable"³⁸ (comme c'est le cas de Jodoin et de Chayer). Ainsi l'Incubation est-elle donc en un sens le poème surréaliste de Lagarde, le narrateur, mais elle est encore bien davantage le roman très calculé de Gérard Bessette, psychologue averti d'une époque post-freudienne.

L'entreprise de l'auteur, qui vise expressément la reproduction de la phase brute et jaillissante de la pensée, s'accomplit en définitive dans "une certaine façon de désigner qui suscite la présence de ce qu'elle désigne"³⁹. Avant d'être une histoire racontée, l'Incubation est une âme saisie, un style capté - c'est pourquoi, plus que jamais, le fond c'est la forme. Mais c'est là que se découvre aussi l'unique manque de ce récit (je n'en ai pris vraiment conscience, il est vrai, qu'après la parution du Cycle). Dans son magistral article sur l'Incubation⁴⁰, Patricia Smart distingue à juste titre trois niveaux temporels dans le roman:

Le premier, qui est le point temporel à partir duquel Lagarde se rappelle tous les événements du récit, est la situation de celui-ci après le suicide de Néa. Nous l'appellerons la situation narrative.

Le deuxième niveau temporel, qui change à mesure que le récit se déroule, est l'optique de Lagarde, acteur et témoin, au temps de l'action, qui avance (...) du soir de l'arrivée de Néa jusqu'à la découverte du suicide par Lagarde.

Le troisième niveau, que nous appellerons le passé lointain, est le temps qui précède le commencement de l'action proprement dite. Ce sont les souvenirs de Londres et de Vienne,

et l'optique qui correspond à ce niveau temporel est celle des autres personnages, filtrée à travers la conscience de Lagarde⁴¹.

Le plus important des trois niveaux, celui qui conditionne - psychologiquement, stylistiquement, significativement - tout le récit, est le premier: la situation narrative; les autres, en comparaison, relèvent de la matière romanesque. Or, selon Patricia Smart, "le lecteur est très peu conscient de cette situation narrative. A la première lecture il ne sait pas à quel moment Lagarde se place pour se rappeler les événements, car il n'apprend pas le suicide avant les dernières pages du roman⁴²." Quant à moi, dès ma première lecture, d'une façon aisée et constante, j'ai pu déduire de la manière désordonnée où se mélangent les deux autres niveaux temporels que le monologuant devait être sous le choc émotionnel d'un événement tragique et, possiblement sous l'effet d'une forte dose d'alcool. Il n'en reste pas moins que le lecteur ne coïncide totalement avec Lagarde qu'à la seconde lecture. Pour que l'enregistrement du courant vital qu'est le monologue intérieur fût parfait, il aurait donc fallu qu'au départ et tout au long du récit le lecteur connût le fait du suicide d'Antinéa, événement obsédant que Lagarde s'emploie tant qu'il peut à refouler de sa conscience: il y a là, en soi, un jeu de cache-cache qui eût offert au romancier un redoutable défi, au plan formel. La donnée de l'ivresse éthylique, en revanche, eût été plus facile à rendre: il eût suffi pour l'auteur de faire état des cénesthésies⁴³; mais c'est là quelque chose que Gérard Bessette ne devait découvrir qu'un peu plus tard (et qu'il n'allait pas mettre en oeuvre de façon systématique avant "Grossesse" (1967) et le Cycle (1971)).

Quant à l'histoire elle-même, ce que, à tous ses stades, il faut d'abord remarquer, c'est sa dramatique individualité - son incarnation dans des créatures de chair et d'os. Durant les deux mois de l'expérience qu'il a vécue et qu'il rapporte, Lagarde s'est vraiment frotté (j'emploie à dessein cette expression triviale) à tous ces êtres qui s'appellent: Gordon, Antinéa, Maggie, Weingerter, Ripcord, etc.; ce ne sont pas des abstractions. Mais, à l'arrière-plan, dans une sorte de filigrane apparent qui couvre toute la nappe du récit⁴⁴, l'aventure est en correspondance étroite avec la condition humaine dans ce qu'elle a de plus universel. Cela donne au roman une dimension métaphysique. En plein absurde, Lagarde s'interroge avec angoisse, tirant les fils de son écheveau emmêlé, et son "Comment savoir?" devient le leitmotiv de tout son récit⁴⁵. Sa minutie (analogue à celle de Jodoin et de Chayer) s'exerce rageusement sur l'invention du terme juste, de sorte que son monologue charrie aussi bien les mots populaires que les expressions savantes, techniques, ou les néologismes les plus hardis⁴⁶. Comme la pensée reste au stade pri-

maire, foisonnant, le choix n'est pas fait. nous assistons à toutes les phases du tâtonnement. Noyés dans la mémoire ou l'oubli, les dialogues des personnages ou bien sont rapportés dans le discours indirect libre du monologuant ou bien, s'ils sont textuellement cités, sont insignifiants, hachés, incomplets. Le narrateur se trouvant le seul personnage francophone, les propos en langue étrangère comportent toujours leur traduction, qui peut être le fait soit du pérorateur (ce me semble le cas surtout du vieux savant teuton Weingerter⁴⁷), soit du narrateur lui-même rapportant le sens (pittoresque) qu'il a saisi.

Au chapitre de l'invention technique, le romancier a pris un certain nombre de partis qu'il convient de signaler et d'apprécier. Et d'abord en ce qui concerne la ponctuation: pour éviter tout arrêt dans le déroulement continu du monologue, il a supprimé tous les points susceptibles de démarquer la "phrase", les remplaçant plutôt par des virgules; il s'est en outre forgé tout un système très personnel de parenthèses, tirets, lignes obliques et crochets, qui permettent au lecteur de reconnaître les différents étages de réalité ou d'imagination par où passe l'attention du narrateur. Mais l'impression de torrent est surtout communiquée dans la structure même des formes verbales, utilisées d'une manière qui sort tout à fait de l'ordinaire. Patricia Smart a très lumineusement analysé cet aspect de l'Incubation; qu'il me suffise donc là-dessus de référer à son article⁴⁸. L'imparfait et le participe présent - deux "progressive tenses" -, faits sur mesure pour signifier l'habitude, la répétition, et pour figurer de façon sensible la nappe ou l'étendue sans faille d'une durée, deviennent très vite les temps de base de récit. Toutefois le courant de conscience entraîne aussi parmi son fouillis des images spatiales - réelles ou imaginaires - qui sont instantanées dans la pensée, mais dont un romancier est bien forcé de traduire la largeur et la complexité par une suite discursive de mots. L'auteur a toujours évité de "plaquer" les nécessaires descriptions: il les entrecroise de traits, d'actes, de réflexions, qui leur confèrent une sorte de mouvement⁴⁹; chaque fois que se trahit une certaine insistance du regard, le lecteur peut avoir le sentiment de l'effet que produit un point d'orgue en musique, comme par exemple lorsque le narrateur se complait à évoquer la gorge de Néa:

elle portait son kimono fraise écrasée qui béait à l'échancrure entre les seins (que Gordon avait écrasés contre sa poitrine près de la mesure pulvérisée) desquels je regardais la naissante vallée ombreuse laiteuse entre les revers glissants luisants comme des lames de cisaille. (95.)

Au plan de la matière, l'Incubation comporte un petit nombre

d'anachronismes qui peuvent incommoder un lecteur tâtilon. L'action se situe "près d'une décennie après la fin de la guerre" (68). Cette dizaine d'années entre les événements de Londres et ceux de Narcotown constitue un maximum encore plausible pour que Néa vienne relancer Gordon; quinze ou vingt ans seraient plus difficilement acceptables⁵⁰. Or plusieurs allusions à des circonstances objectives plus récentes⁵¹ font osciller le moment du drame entre 1954-55 et 1963-64 (époque où fut écrit le livre). Mais ce sont là des brouillies dont les lecteurs futurs, n'ayant pas comme nous vécu cette actualité, feront sans doute bon marché. Quoi qu'il en soit, je tiens l'Incubation pour le plus beau, le plus poignant de tous les romans bessettiens jusqu'à cette heure. C'est celui où la Nième lecture procure toujours, autant que les précédentes, l'enchantement de la pure découverte.

Cette réalisation romanesque éminente se place au milieu d'une période où l'auteur est grandement sollicité par sa tâche professorale et sa fonction critique, comme en témoignent plusieurs ouvrages qu'il allait coup sur coup publier: une Histoire de la littérature canadienne-française (en collaboration), une anthologie scolaire de récits et nouvelles du Canada français sous le titre: De Québec à Saint-Boniface et, surtout, Une Littérature en ébullition ainsi que deux articles qui s'y rattachent: "La Route d'Altamont clef de La Montagne secrète" et "Alexandre Chénévert de Gabrielle Roy". Je n'entends pas dresser ici le bilan de ce dernier groupe de publications qui, à côté de textes déjà parus à diverses époques, en présentent un plus grand nombre d'inédits, faisait en quelque sorte la somme de la critique bessettienne sur la poésie (Émile Nelligan, Anne Hébert) et sur le roman (Claude-Henri Grignon, Yves Thériault, Gabrielle Roy). Je me propose plutôt d'en éclairer un aspect capital, dans la perspective créatrice passée et future de Gérard Bessette, tout en marquant la continuité, sous des apparences parfois trompeuses, de cette optique formelle qui me semble chez lui fondamentale.

La caractéristique commune de tous les articles bessettiens des années soixante est d'être dominés par la psychanalyse littéraire. C'est pourquoi, en un sens, pourrait leur être appliquée à tous la déclaration initiale du long texte sur "le Primitivisme d'Yves Thériault":

(...) c'est plutôt le fond que la forme que je me propose d'étudier ici. (Une littérature en ébullition, 112.)

Cependant, comme le critique l'écrit, dans l'étude "au microscope" (255) où il nuance certaines données de l'article de 1952 sur Bonheur d'occasion,

Il est (...) souvent ardu de distinguer l'aspect technique de l'aspect psychologique. (241.)

Tout compte fait, quand il creuse le "contenu" d'un personnage à travers ses actes, son être intime et les symboles qui le représentent, Gérard Bessette cherche la "clef" (294), qui ouvre la signification profonde de l'oeuvre d'art et qu'il appelle en toutes lettres: le "procédé de fabrication" (294). En définitive, comme je l'ai déjà suggéré lorsque j'ai fait mention plus haut de l'article sur "Nelligan et les remous de son subconscient", l'entreprise bessettienne reste fidèle à elle-même en ce qu'elle s'attache à l'étude des tropes, c'est-à-dire, selon la définition classique de Du Marsais citée dans les Images en poésie canadienne-française (20), "des figures par lesquelles ont fait prendre à un mot (ou à tout un ensemble) une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot (ou de son ensemble)". La méthode psychocritique permet à Gérard Bessette de montrer que "l'oeuvre romanesque, comme la psyché humaine dont elle émane, a un contenu manifeste (qui correspond à la conscience claire du créateur) et un contenu latent (dont l'auteur, selon toute probabilité, n'est pas ou guère conscient)". (Une littérature en ébullition, 205.)

La leçon qu'il prend là, dans le rapport expressif du personnage ou de la figure à son auteur (Nelligan, Thériault, Roy...), Gérard Bessette le romancier n'essayera certes pas de la mettre, telle quelle, en oeuvre dans les rapports vivants de ses propres créatures avec lui-même: ce serait quelque peu illusoire, sinon absurde, puisqu'il n'appartient à personne d'"organiser" consciemment son inconscient, mais il s'en servira de façon expresse au niveau de ses personnages eux-mêmes dont il règlera formellement et esthétiquement la décortication psychologique.

Les principales "trouvailles" qu'il effectue au point de vue de la technique et qui sont applicables à son oeuvre personnelle sont celles du brouillage et des cénesthésies. J'ai déjà parlé plus haut, à propos des Pédagogues, de ce brouillage si fréquent dans le récit traditionnel à la troisième personne. Dans les études d'Une littérature en ébullition, le critique en découvre des exemples chez Claude-Henri Grignon, Yves Thériault et Gabrielle Roy. Plus curieuse, mais combien explicative me paraît l'élucidation du brouillage, tel qu'on le trouve chez Yves Thériault, dans des récits à la première personne où le romancier assujettit son narrateur au point d'en faire son "bouc-émissaire", le héraut fantoche de ses "rationalisations moralisantes" (214-215). Quant aux cénesthésies, dont Gérard Bessette a pris claire conscience à l'occasion d'une étude sur les "Correspondances entre les personnages et le milieu physique dans Bonheur d'occasion", j'ai déjà dit plus haut que leur absence rend moins "présente" la situation narrative de l'Incubation. Je voudrais ici préciser que dans ce récit, comme

d'ailleurs dans tous les romans bessettiens, on trouve des cénesthésies - on en trouve même de très significatives⁵² -, au niveau de ce que Patricia Smart appelle le temps de l'action. J'inclinerais à croire que le romancier en fait alors usage par instinct, plutôt que de propos conscient et calculé. L'intérêt de la "découverte" qu'il fait au stade d'Une littérature en ébullition tient à ce que, dans ses prochains récits, les cénesthésies seront devenues un objet privilégié de son attention créatrice.

Tel est évidemment le cas de la nouvelle intitulée "Grossesse"⁵³. Ici la situation corporelle et mentale de la femme enceinte de six mois, en proie à sa nausée quotidienne, appelle l'utilisation systématique de la cénesthésie comme agent de vérité. Par sa technique, cette nouvelle établit la transition entre la manière de l'Incubation et celle du Cycle. De l'une elle a pris le monologue souple qu'elle stylise par moments dans un discours indirect libre; à l'autre elle apporte le jeu continu des cénesthésies. On ne saurait trop insister sur le fait que ce récit est, sur tous les plans - matière et forme -, le résultat d'une fabrication étudiée: la mise en oeuvre impeccable s'exerçant sur la rigueur clinique du sujet produit un authentique chef-d'oeuvre. Il suffit de comparer cette nouvelle à "l'Accident" ou à "l'Emplâtre" pour mesurer le degré de modernisation atteint par Gérard Bessette en peu d'années. La dynamique de ces récits, plutôt que de fonder sur l'exigence d'une bonne histoire à raconter, me paraît désormais obéir au besoin forcené d'expérimenter des formes de langage.

C'est ainsi que je vois cette étrange, facétieuse et pourtant dramatique pochade intitulée "Romance"⁵⁴, où la succession méandreuse et cumulative des éléments d'une seule et unique phrase, étalée par versets sur cinq pages, cherche à traduire la totalité obstinée d'une existence, qui parvient à son terme avec le point final.

Mais c'est par-dessus tout le Cycle, dernière en date des oeuvres bessettiennes, que je qualifierai de roman expérimental, véritable Art de la fugue ou Clavecin bien tempéré du monologue intérieur. De tous les romans de l'auteur, c'est celui qui semble le plus prémédité, celui où l'accent est davantage mis sur la recherche technique, sans doute parce qu'il ne s'agit plus, comme dans l'Incubation par exemple, de raconter ou de recréer une histoire déjà accomplie, mais d'enregistrer avec toutes ses incidences simultanées le battement même de la vie où une septuple histoire s'élabore sans s'achever. Ainsi, malgré l'enchevêtrement de la chronologie dans le souvenir, l'Incubation restait une oeuvre monodique, en ce sens que s'y déroulait par la voix récitative du narrateur le fil mélodique d'une aventure polarisant toute l'attention. En comparaison, le Cycle me paraît polyphonique, non pas surtout parce qu'il a sept narrateurs, mais parce que chaque monologue est strictement une pièce

à quatre voix, que distingue d'ailleurs sans équivoque le système de ponctuation adopté par le romancier⁵⁵; le conscient, à qui est dévolue la mélodie récitative et continue du courant vital, se caractérise par l'absence de tout signe marquant l'arrêt ou la pause (point, virgule, etc.); l'inconscient, comme une basse profonde chargée de violence, est indiqué par la parenthèse double; le subconscient, voix moyenne, s'entoure de la parenthèse simple, tandis que les coups de batterie de la cénesthésie sont signalés en général⁵⁶ par les tirets. Voici un exemple bref, où les quatre niveaux exécutent de façon franche et significative leur contre-point; il s'agit d'un passage où Berthe, assise seule au milieu de la nuit dans sa cuisine et ne trouvant pas le sommeil, se préoccupe de son fils Jacot qui dort dans la chambre à côté:

j'interromps les bercements les piailllements de la berceuse
je tends l'oreille pourvu qu'il ne mouille - crispation
rageuse - pourvu qu'il n'ait pas mouillé son lit une fois
de plus (couches qui sentent l'urine caleçons bosselés de
crottes fesses badigeonnées de merde) il le fait exprès
c'est pour se venger ((si seulement nous n'étions pas ren-
trés à moitié saouls Albert et moi par cette nuit d'hiver)) -
pouls accéléré vision floue du crucifié livide - je n'entends
rien tout est calme le petit dort (pauvre petit écorché vif
qui n'a pas demandé à naître) c'est maman qui le monte
contre moi sois réaliste Berthe vaincs ton égoïsme (113.)

Subconscient, inconscient et cénesthésie forment un accompagnement qui se superpose à des moments de la durée consciente; ils équivalent à ce que serait en musique la simultanéité d'un accord consonant ou, plus souvent peut-être dissonant. Au plan du style, les différents paliers de conscience sont marqués la plupart du temps par le degré d'intensité du trait, plus fulgurant s'il reste plus secret⁵⁷; quant à la cénesthésie, elle se traduit avec un rare bonheur dans la notation télégraphique:

Jacot: - zizi serré zizi brûlant -
(19);

Gaétane: - gorge nouée calotte de
plomb sur le crâne -
(21);

Vitaline: - crispation dard au coeur -
(53);

Julien: - nausée envie d'uriner de
déféquer - (96-97);

- Berthe: - nerfs tendus comme des cordes coups
de lancette dans le bas ventre -
(109);
- Roch: - brûlement guttural irradiante chaleur
à l'estomac - (147);
- Anita: - boule de chaleur qui palpite au creux
de l'estomac - (175).

Le titre du roman se justifie de multiples façons. L'ensemble des sept monologues compose une ronde de famille autour du père (mari, grand-père) défunt et autour de chacun des personnages, dont nous sont révélés les visages les plus contradictoires. Chaque individu accomplit pour son propre compte sa petite ronde autour de soi et de ses obsessions, dans le cercle clos où il est enfermé. Tous coupables et traqués, ils sont cités, chacun dans son registre, à la barre d'un tribunal intérieur, et ils ne tentent d'échapper à leur condamnation que pour être à nouveau jugés: leur pensée haletante véhicule dans ses élans et ses repentirs tous les tourbillons des complexes classiques (d'Oedipe, d'Electre etc.). Le problème pour l'auteur aura été de suggérer au lecteur cet univers psychanalytique, sans en déflorer le flou et le mystère pour celui qui s'y agite et qui seul a la parole.

L'imitation du devenir intime de chaque personnage s'est résolue en définitive dans la création de sept styles très individués, au plan des thèmes autant que des langages et des tons. Il s'agissait d'appréhender l'accent propre de chaque monologuant, tout en transposant par le moyen des mots les images qui passent à l'esprit sous des formes qui ne sont pas d'abord verbales: visions, rêveries, gestes, sensations, gargouillis, pannes, trous⁵⁸... Je crois que le romancier a particulièrement réussi à matérialiser l'érotisme sado-masochiste de Gaétane (adolescente hantée par la menstruation), le conformisme pudibond de Vitaline (fausse innocente), la chiennerie pitoyable de Berthe (femelle en chaleur), le refoulement de Roch (éthylisme masturbateur) et la bondieuserie ambiguë d'Anita (mielleuse pharisienne). La cruauté éperdue du petit Jacot (tracassé par son "zizi" et immergé dans le monde fou des adultes) s'exprime parfois dans des termes qui ne collent guère au vocabulaire d'un enfant de six ans: lorsque apparaissent par exemple des mots comme "contrefiche" (10, 16, 19), "croulants" (12), "cinq secs" (17), on sent trop la touche de l'auteur. Le cas, enfin, de Julien soulève un problème spécial qui semble avoir rebuté plus d'un critique. A mon avis, le gigantisme délirant qui informe tout son monologue stylise adéquatément l'exaltation suspecte de ce révolté à la manque. Que, par ailleurs, son Stanislas-Auguste Casavant - "vêtu de noir bras obliquement brandis jambes écartées surgi(ssant) comme

un dieu" (88) - ne corresponde réalistement à aucun des chefs politiques québécois de l'heure, cela prouve tout simplement, me semble-t-il, que Gérard Bessette a voulu faire une oeuvre d'imagination et que la vérité de Julien, comme celle des autres personnages, est d'ordre psychologique, sans nulle prétention sociale ou partisane.

Car ce roman, je le répète, est avant tout une étude de formes. C'est en cela qu'il est une réussite⁵⁹ bourrée de significations "prégnantes". En lui, Gérard Bessette rejoint éminemment la démarche de ses débuts, vingt-cinq ans plus tôt, bouclant ce que j'appelle son "cycle". Il lui reste toujours la ressource de continuer ou bien de filer, s'il le peut, par quelque imprévisible tangente; mais cela, au fond, je ne le lui souhaite pas.

Réjean ROBIDOUX

¹Je ne tiens pas compte des dates où furent effectivement publiés certains textes majeurs. Le recueil des Poèmes temporels (Monte-Carlo, Regain) n'est sorti qu'en 1954, mais les textes ont été écrits avant 1950: certains avaient déjà paru entre 1946 et 1949 dans des revues de l'époque (L'Action nationale, Liaison...), et l'on sait que "le Coureur", le poème le plus important, avait connu les honneurs olympiques en 1948. De même les Images en poésie canadienne-française (Montréal, Beauchemin), thèse publiée en 1960, remontent en fait à 1950, date où l'auteur obtint son doctorat ès lettres.

²Il est intéressant de noter que le critique, par la suite, insistera à nouveau sur les dangers d'une méthode historique en littérature: dans le grand article sur Bonheur d'occasion, en 1952 (cf. Une littérature en ébullition, p. 219-224) et dans le préambule à "La Romancière et ses personnages", paru en 1968 (ibid., 279-282).

³La mise au point sur "Vision" figure en note, dans l'article "Analyse d'un poème de Nelligan" en 1948 (cf. Une littérature en ébullition, 37). Mais le même texte se trouvait déjà dans la thèse manuscrite de M.A. sur les Images chez Nelligan, en 1946, d'après quoi Luc Lacourcière le cite (cf. Emile Nelligan, Poésies complètes, Fides, 1952, 314).

⁴Voir la confidence rapportée par Jacques Allard dans la "Présentation" du Libraire, Editions du Renouveau pédagogique, 1970, 16.

⁵ L'accent nelliganien court tout au long du poème. A titre d'exemple, je citerai les vers 232-239:

...Maintenant que la nuit dans son lourd manteau noir
A calmé la douleur des bêtes et des choses,
Et que, survivant seul au naufrage du soir,
L'homme rumine encor de longs pensers moroses,
Tout l'espace frissonne, insondablement bleu,
Et sous l'immensité de la coupole sainte,
Après un lamentable et déchirant adieu,
Les voix qui sanglotaient se sont toutes éteintes...

⁶ Une idée semblable s'exprimait déjà dans les Images en poésie canadienne-française (213): (...) "puisque voilà environ cent ans qu'a commencé le déplacement de la population canadienne-française de la campagne vers la ville, l'âme collective de nos grands centres devrait, elle aussi, être prête à subir une transmutation littéraire. Que Montréal soit "mûr" pour la prose, Bonheur d'occasion nous l'a magnifiquement démontré. Et puisque notre poésie sait éventuellement se passer "d'incubation littéraire", il devrait l'être aussi pour les vers."

⁷ Dans la Nouvelle revue canadienne, janvier-février 1954, 94.

⁸ Une littérature en ébullition, 220.

⁹ Propos de G. Bessette dans le texte de Jacques Allard, "Présentation" du Libraire, Ed. du Renouveau pédagogique, 1970, 17.

¹⁰ Voir l'Ecole canadienne, octobre 1957.

¹¹ Voir Livres et auteurs canadiens, 1964.

¹² Voir Une littérature en ébullition, 222, note 5.

¹³ Glen Shortliffe, "Gérard Bessette l'homme et l'écrivain", dans Etudes françaises, octobre 1965, 18.

¹⁴ Propos de G. Bessette dans le texte de Jacques Allard, "Présentation" du Libraire, Ed. du Renouveau pédagogique, 1970, 21. Mes références au roman renverront à cette édition.

¹⁵ Ibid., 23.

¹⁶Ibid., 22.

¹⁷Jacques Allard a, le premier, signalé cette inadvertance. (Voir l'excellent article "Le Libraire de Gérard Bessette ou comment la parole vient au pays du silence" dans Voix et images du pays, I, 2^e édition, les Presses de l'Université du Québec, 1970.

¹⁸Ibid. et "Présentation" du Libraire, 18.

¹⁹Ibid., 19.

²⁰Ibid., 19.

²¹Une littérature en ébullition, 225, note 8. Cette note, qui ne figurait pas dans l'article publié par l'Action universitaire, en 1952 (Alexandre Chenevert n'était d'ailleurs pas encore sorti), a été ajoutée pour la parution d'Une littérature en ébullition, en 1968. La description la plus élaborée du "brouillage" se trouve dans l'article sur Claude-Henri Grignon, 105-106.

²²Propos de Gérard Bessette, dans le texte de Jacques Allard, "Présentation" du Libraire, 24.

²³Dans Queen's Quarterly, Summer 1962. Ce texte, traduit en anglais par Glen Shortliffe, avait été présenté comme conférence, le 8 novembre 1961, au "Festival of the Arts" (University of Manitoba).

²⁴Parue à Montréal, au Cercle du Livre de France, au début de 1963. Le texte de la préface est daté du 17 août 1961.

²⁵Dans Queen's Quarterly, Autumn 1960. Le texte français, sous le titre "l'Extrême-Onction", devait paraître dans Liberté, vol. 5, no 27, en 1963.

²⁶Dans les Ecrits du Canada français, no 12, 1962.

²⁷L'article, mis en chantier en 1961, parut dans les Archives des lettres canadiennes, t. II, en février 1963. Il est recueilli dans Une littérature en ébullition à quoi correspondent les références que j'indique.

²⁸Voir "Témoignage", dans les Archives des lettres canadiennes, t. III, 339. (Le texte fut écrit en 1963.)

²⁹Ibid., 338.

³⁰Ibid., 339.

³¹On connaît ce roman par ce qu'en a dit Glen Shortliffe ("Gérard Bessette, l'homme et l'écrivain", dans Etudes françaises, octobre 1965) et par le fragment que les Lettres nouvelles (décembre 1966-janvier 1967) ont publié sous le titre: "Par inadvertance". Je suis redevable à Gérard Bessette de m'avoir prêté le manuscrit.

³²La confiance de Gérard Bessette à Jacques Allard ("Présentation" du Libraire, 20) permet de voir dans Chayer une auto-caricature de l'auteur, sous cet aspect de l'arithmomanie. C'est d'ailleurs un trait de nature dont il serait amusant de relever les manifestations spontanées autant que conscientes, dans l'ensemble de l'oeuvre critique, poétique et romanesque de Gérard Bessette. Une définition scientifique de l'arithmomanie sera citée dans l'article "Alexandre Chenevert de Gabrielle Roy", publié dans Etudes littéraires, août 1969, 189.

³³Glen Shortliffe, art. cit., 31-32.

³⁴Ibid., 31.

³⁵Ibid., 33-34.

³⁶Gérard Bessette a obtenu la formule d'un mathématicien de l'université.

³⁷Thierry Maulnier, Introduction à la poésie française, 21. (J'ai choisi de formuler les présentes explications dans les termes d'un ouvrage que Gérard Bessette avait intensément "potassé" à l'époque des Images en poésie canadienne-française, mais qu'il n'avait sans doute plus à l'esprit au temps de l'Incubation.)

³⁸Ibid., 22.

³⁹Ibid., 21.

⁴⁰"Relire l'Incubation", dans Etudes françaises, mai 1970.

⁴¹Ibid., 204.

⁴²Ibid.

⁴³"Cénesthésie: Donnée globale traduisant en sensation consciente le fonctionnement végétatif de l'organisme (...). La cénesthésie comporte des sensations diverses: bien-être, malaise, fatigue, faiblesse, fièvre, etc. (...). La cénesthésie est le fondement de la personnalité physique, de la conscience de la vie, de la notion de la durée." (Manuel alphabétique de psychiatrie, Paris, P.U.F., 1965.) Gérard Bessette cite ainsi cette définition, en note de l'article "Correspondances entre les personnages et le milieu physique dans Bonheur d'occasion" (Une littérature en ébullition, 259, note 7). D'après ce qui est dit dans un "Post Scriptum" (277), on peut déduire que l'article fut achevé en juin 1965; l'Incubation était déjà publiée à la fin de mars 1965.

⁴⁴Voir l'Incubation (1965), 13, 14, 17, 21, 22, 45, 59, 60, 61, 64, 87, 119, 121, 128, 139, 141, 148-150, 153...

⁴⁵P. Smart, art. cit., 210.

⁴⁶Il y aurait lieu d'instituer un parallèle entre la création verbale audacieuse ou drôlatique des romans bessettiens et celle, aisée, souple, fonctionnelle des oeuvres critiques de l'auteur. De part et d'autre, la manipulation du langage connote un effet évident de délectation.

⁴⁷Dans une seconde édition de l'Incubation, en avril 1968 (et déjà dans la version anglaise de Glen Shortliffe, en 1967), la lettre allemande des propos de Weingerter a souvent été modifiée par rapport à ce qu'on trouvait dans l'édition originale du roman. C'est que Gérard Bessette avait là-dessus recouru aux services d'un de ses collègues spécialiste d'allemand à l'université.

⁴⁸P. Smart, art. cit., 206-208.

⁴⁹Voir, par exemple, la description du salon Louis XV de Maggie (L'Incubation, 108-109).

⁵⁰Gérard Bessette a certainement eu conscience de ce qui clochait sous ce rapport dans son roman. Ce n'est pas pour rien que dans la nouvelle édition (119) il a changé de 1882 à 1875 la date de naissance de Weingerter, qui est un vieillard de "quatre-vingt bientôt quatre-vingt-un ans" (65). Il aurait fallu modifier de la même façon le "quart de siècle", les "vingt-cinq ans" depuis le "terrible avant-guerre" (111).

⁵¹Allusion au "joyal" (19); référence à la Dolce Vita (126); mention du bilinguisme et biculturalisme, évocation du débat sur le drapeau (164).

⁵²Voir l'Incubation, 24, 27, 33, 37, etc.

⁵³Écrite pour Radio-Canada où elle fut mise en valeur par la lecture d'Hélène Loiselle, en 1967, et publiée dans Liberté, mars-avril 1969.

⁵⁴Dans la Barre du jour, septembre-octobre 1969.

⁵⁵Pour moi, l'édition idéale d'un livre comme le Cycle devrait éliminer toute ponctuation, identifiant plutôt chacune des voix par un caractère typographique particulier ou par une couleur d'encre: bleu pour le conscient, rouge pour l'inconscient, violet pour le subconscient et noir pour la cénesthésie.

⁵⁶Je dis "en général", parce que Gérard Bessette n'est pas toujours absolument fidèle à son système.

⁵⁷Ainsi Gérard Bessette aurait-il pu, à la rigueur, supprimer de son livre toute ponctuation.

⁵⁸Cela me paraît surtout frappant dans les épisodes où certains personnages cèdent un instant à la somnolence, tels Vitaline (51, 77-79), Berthe (128-133, 142-145), Roch (157, 160) et Anita (203-205).

⁵⁹Il conviendrait de noter dans le Cycle un certain nombre d'inadvertances quant à l'âge précis de quelques personnages et au jour de la semaine où se situe leur monologue. Comme dans le Libraire et l'Incubation (mais moins gravement) on peut donc prendre ici l'arithmomane en faute.

(Livres et auteurs québécois, 1971, p. 11-28.)

Gérard Bessette: La Commensale

UNE EXPRESSION REVELATRICE DE L'AUTEUR

Les Images en poésie canadienne-française, dont l'achevé d'imprimer est daté du 8 juin 1960, annonçait sous la rubrique: "en préparation", outre les Pédagogues, qui étaient achevés et se trouvaient même entre les mains de l'éditeur depuis déjà quelques semaines, un roman intitulé: La Commensale. Or ce dernier ouvrage, qui avait dû être mis en chantier l'année précédente et dont l'élaboration solliciterait Gérard Bessette jusqu'au déclenchement de l'Incubation, allait rester inachevé, sans toutefois passer inaperçu dans l'énumération des oeuvres de l'auteur. En fait, la Commensale ne fut jamais reléguée aux oubliettes, parmi les tentatives purement et simplement avortées. Malgré l'abandon qu'elle devait connaître au plan de la création, elle continua toujours de tenir à coeur au romancier, qui en publia un fragment: "Par inadvertance", dans les Lettres nouvelles (décembre 1966 - janvier 1967, p. 152-159), ainsi qu'aux critiques qui eurent occasionnellement communication de l'ensemble inédit du texte.

La Commensale¹ constitue une étape importante dans le cheminement de Gérard Bessette. C'était certes là l'avis de Glen Shortliffe pour qui ce roman marquait un tournant majeur dans la signification métaphysique de l'oeuvre bessettienne, La Commensale est en même temps un prodigieux exercice de langage, sorte d'expérimentation parodique d'une écriture robe-grillesque, qui prépare à sa façon la manière toute nouvelle de la future Incubation. C'est pourquoi je suggérais, il y a quelques années², que soit publiée intégralement la Commensale, quitte à expliquer les circonstances externes et internes de ce qu'il faut bien appeler son inaccomplissement.

Pour toute la période: fin des années cinquante - début des années soixante, les dates sont assez confuses dans la mémoire de Gérard Bessette. Néanmoins, en utilisant quelques points de repère sûrs, il est possible d'établir un certain nombre de données solides et de conjecturer avec assez de vraisemblance une somme de faits probables, quant au roman lui-même.

Le document essentiel sur la Commensale est un texte de 170 pages, tapé à la machine en plusieurs exemplaires et expressément

daté du 28 juin 1961: on y trouve un certain nombre de corrections faites à la main. C'est là le seul ensemble complet, celui que l'auteur prêtera à l'un ou l'autre critique, celui où il prélèvera aussi l'extrait: "Par inadvertance". Ce texte, précisément daté, est l'aboutissement d'une élaboration manuscrite dont deux séries de feuillets, très distinctes par le format, la plume, l'encre et l'écriture, ont été conservées: l'une, qui couvre à peu près, non sans quelques failles, les deux derniers tiers du texte tapé, a sans doute été écrite en 1960; l'autre, qui correspond de façon nette, quoique aussi avec bon nombre de lacunes, aux débuts de l'entreprise, attestant certains tâtonnements, entre autres sur les noms des personnages, peut dater de 1959 ou, du moins, d'une période de travail antérieure à la remise à l'éditeur de l'annonce figurant en tête des Images en poésie canadienne française. Les indices sont assez vagues sur le moment de la mise en train initiale de l'oeuvre. L'auteur se rappelle cependant que les épisodes furent écrits dans l'ordre, que le texte fut beaucoup travaillé - ce dont témoignent toutes les versions - et que la composition s'est étendue sur plus de temps que celle des autres romans.

Le texte tapé a dû dormir pendant à peu près une année, au cours de laquelle Gérard Bessette, entre autres besognes, prépara sa préface à l'Anthologie d'Albert Laberge (datée du 17 août 1961), écrivit "Nelligan et les remous de son subconscient" et travailla à son Histoire de la littérature canadienne-française (en collaboration). A l'occasion d'un séjour en Europe, à partir de la dernière semaine de mai 1962, le romancier avait pris avec lui un exemplaire dactylographié de la Commensale. Durant ces semaines imprévisiblement fiévreuses - fièvre de maladie autant que fièvre de travail - le roman fut beaucoup retouché, de façon telle, cependant, qu'on y voit un auteur, lassé en quelque sorte de son oeuvre, s'employer à la tailler en pièces. Les remaniements alors effectués ne forment toutefois pas une version d'ensemble; ils couvrent à peu près les deux premiers tiers du texte (jusqu'à la scène "Par inadvertance", exclusivement) et consistent principalement, mises à part des réfections secondaires très nombreuses, en des suppressions qui me paraissent démembrer l'oeuvre et qui laissent en tout cas présager l'abandon prochain. Dans un cahier où Gérard Bessette, à ce moment, tenait un journal et griffonnait de façon plus ou moins formée les idées qui pouvaient lui venir, des notes correspondant au commencement de l'Incubation chevauchent alors l'entreprise de correction de la Commensale, qui se perd bientôt pour de bon dans les sables. C'est pourquoi le texte récemment paru, qui n'est pas une édition critique, mais la publication à l'état brut d'un inédit qu'on a voulu rendre accessible aux lecteurs, reproduit substantiellement la version tapée du 28 juin 1961, sans donner les variantes antérieures à cette date non plus que celles de l'été 1962.

C'est en bonne partie sur la Commensale que Glen Shortliffe fonde cette notion de "schizoïdisme" qui lui permet de caractériser la "satire métaphysique" de Gérard Bessette:

Qu'est-ce donc que le "schizoïdisme"? C'est une allure psychologique savamment adoptée par l'écrivain, attitude qui a pour effet de le soustraire de son milieu, de le dégager, de le détacher des objets et des hommes par lesquels il est entouré, voire emprisonné³.

Pour incarner dans le mode le plus strict ces traits de détachement, le romancier de la Commensale a conçu un personnage d'arithmomane invétéré, et il l'a fait se raconter, de façon que le style de la narration, la vision même du monde, fût celle de l'abstraction et, en principe, de la déshumanisation la plus catégorique. En créant un tel type d'homme, Gérard Bessette vérifiait avant la lettre la définition psychiatrique de l'arithmomanie, qu'il allait du reste utiliser plus tard dans son analyse d'Alexandre Chenevert:

Obsession des opérations arithmétiques. Selon les cas, l'arithmomane est obsédé par l'idée de compter tout ce qu'il voit (les lames d'un parquet, les barreaux d'une grille...) ou d'effectuer des opérations arithmétiques inutiles sur des nombres qu'il lit ou que l'on nomme devant lui. La moindre hésitation le conduit à recommencer tous ses calculs. Parfois, certains chiffres prennent une signification faste ou maléfique et il développe ses opérations pour les trouver ou pour les écarter.

L'arithmomanie naît parfois du besoin de lutter contre une obsession plus grave ou plus gênante à laquelle le malade la substitue volontairement, au moins au début: elle a, dans ce cas, la valeur d'un "rite conjuratoire"⁴.

Jérôme Chayer, le narrateur de la Commensale, est étroitement aux prises avec l'ennui existentiel. Il lutte contre l'absurde en utilisant les moyens du bord, c'est-à-dire un absurde intégral, d'une logique inflexible et d'un cynisme désespéré. A ce titre, Chayer est de toute évidence très proche parent de l'Hervé Jodoin du Libraire, dont il pousse le schizoïdisme à l'extrême limite. Or la fonction obligée d'un narrateur est avant tout de "raconter" et, dans la Commensale qui est un récit "rédigé", Chayer doit "écrire". C'est là une nécessité dans le registre choisi de récit. Mais "écrire" - ou, comme dit le narrateur: "scribouiller" - est une opération mal ajustée à la nature du personnage tel qu'il tient à

s'affirmer, et l'auteur a visiblement eu de la peine à l'intégrer à Chayer dont le dada mathématique comporte un mépris agressif pour l'irrémédiable clair-obscur du langage. Il faudrait en somme que le narrateur soit aussi littéraire que mathématicien. En un sens, je crois qu'il l'est. Il contesterait certes mon affirmation mais sa manie de la précision est, le plus souvent - pour ne pas dire: toujours -, bien loin d'être abstraite. Elle connote en outre, comme une sorte d'exigence fondamentale, avec une verve intarissable, un rare instinct de l'hyperbole qui fait de lui un irrépressible satirique, en même temps qu'un franc original. Chez lui, l'exactitude chiffrée s'agrémente toujours d'un coefficient multiplicateur énorme, d'un gigantisme facilement rabelaisien. Chayer a sans conteste le don - et le goût - du morceau de bravoure bien fourbi, comme l'atteste maint épisode qu'il consigne: sa soirée chez lui et son coït avec Sylvaine, la partie d'échecs d'Athanase et de Passetout, sa confrontation avec le sieur de Repentigny, son après-midi chez Thanase, son travail de relieur sur les brouillards et son séjour burlesque en prison. La délectation qu'il cherche dans le détail descriptif, dans le méandre gratuit du discours ou dans la facétie clownesque, relève autant de l'art que de la rigueur géométrique. L'étonnant n'est donc pas qu'il avoue prendre un certain plaisir au "scribouillage" (154), mais, plutôt, qu'une telle découverte intervienne si tard. C'est tout autre chose que son inerte cahier de vocabulaire qui devrait lui servir communément de "soupape" sur "la liste de (ses) tue-temps": un vrai cahier d'écritures, un fourre-tout intime, un journal. Mais ce penchant "poétique", Chayer n'a pas le cran de le reconnaître comme il faudrait, et son auteur n'a pas osé établir toute la vérité du récit sur ce paradoxe - qui n'en est pas un, au fond, - d'un personnage arithmographe. A ce point de vue, le héros-narrateur de la Commensale me paraît non encore "achevé", dans le roman tel qu'il est demeuré.

L'intrigue non plus n'a pas atteint un degré satisfaisant d'accomplissement. L'allure tout de même comique de la satire exigerait que Chayer, dans la Commensale, triomphe en tout comme Jodoïn dans le Libraire. Il faudrait en l'espèce, dans la présente action, qu'il réussisse à falsifier le brouillard de la "Plumbing Supply Company" et qu'il échappe à la justice. Mais, dans l'état présent des choses, le caractère convenu et le passé de Chayer exigent qu'il soit contraint de tuer du temps en prison pour qu'il se résolve à écrire et, donc, pour que le roman existe. Le récit se trouve alors être une rétrospective continue - des "mémoires", selon le terme même du narrateur, - pour quoi un marathon irrégulier de quelque "trente-et-une heures (plus ou moins)" (149) d'écriture voudrait sans y parvenir vraiment, me semble-t-il, constituer la situation narrative. Car, même si le recul dans le temps n'est pas très grand - toute l'aventure, y compris l'incarcération de quelques jours, se passe en une semaine, à peu près -, les conditions physiques très pénibles où travaille le

narrateur rendent assez improbables la minutie et la netteté du récit, quoi qu'il en soit par ailleurs de l'acuité de la mémoire auditive, enregistrant tant de propos et de dialogues en style direct, et de la mémoire visuelle, démontrée dans la description par exemple de la trogne de Passetout ou bien du mouvement oscillatoire et de l'écroulement d'Athanase. Chayer eût sûrement gagné à pouvoir reprendre son souffle et à étaler son récit sur plusieurs séances plus courtes, notant chaque fois les faits le jour même où ceux-ci se produisaient ou bien le lendemain. Cela revient à dire que le narrateur eût eu avantage à pouvoir, de son plein gré, par fantaisie ou par besoin occasionnel, tenir journal. Or au stade initial de l'élaboration romanesque, c'est à peu près ce qu'avait dû être la Commensale, d'après ce qu'on peut lire sur un feuillet de la série manuscrite que j'ai datée de 1959:

Un des avantages de vieillir, écrivait Chayer, c'est qu'on réussit ainsi à glaner certaines petites recettes utiles à sa tranquillité. C'est comme pour ce journal, par exemple. Je l'ai commencé par hasard. Parce que Paulo m'avait annoncé son départ. Parce que je ne pouvais pas dormir en revenant du club d'échecs Saint-Denis. Des fois la pensée que c'est une perte de temps de le continuer me traverse l'esprit. Mais je me dis ensuite que, si je continue, c'est parce qu'en un sens j'y prends plaisir, un plaisir temporaire sans doute car on ne prend pas à mon âge, j'imagine, l'habitude de noircir régulièrement du papier. Bientôt, je consacrerai de nouveau mes loisirs à faire des additions, à jouer mentalement des parties d'échecs. En attendant je ne m'en fais pas. A chaque jour suffit sa peine.

Ce texte, qui établissait une situation narrative différente, s'insérait dans un passage dont seule la première phrase a été conservée, à la page 59 de l'actuelle version. On peut présumer que, s'il n'avait pas délaissé son roman, Gérard Bessette aurait été ramené à la formule du journal, modifiant du même coup toute la fin de la présente version, justement sujette à caution. En tout état de choses, qu'il s'en tînt à l'actuelle situation narrative ou qu'il en choisit une autre, il eût à coup sûr remanié la technique décidément fautive, quant à la forme adoptée, dans deux passages au moins. Dans le premier cas (71-72), le narrateur s'engage dans une tangente au niveau du récit, lorsqu'il évoque son grand-père puis son père; quand, ensuite, il revient à son sujet, tout en maugréant contre les "balivernes" de sa digression, il parle de son égarement comme si celui-ci était survenu tout de suite après sa mise à pied par le patron de la compagnie. L'autre cas est plus complexe et plus étrange

dans le contexte bessettien. Il s'agit (127-129) du "flashback" où le narrateur enregistre la résurgence soudaine d'une expérience traumatique de son enfance. Ce passage répond probablement au propos exprimé dans une note jointe au manuscrit que j'ai daté de 1960: "Nécessité peut-être de donner un passé à Chayer." Telles quelles, ces deux pages sont peut-être capitales pour le développement formel des oeuvres subséquentes. Nous y trouvons en effet, pour la première fois dans un roman de Gérard Bessette, la manifestation directe, incontrôlable, télégraphique, de l'inconscient. Mais ce style qui sera tant et plus plausible dans le chaos de l'Incubation et les tâtonnements du Cycle, l'un et l'autre au stade du pur jaillissement en acte brut de pensée, ne l'est pas ici, dans le courant d'une rétrospective écrite, décantée par un décalage ou un écart de plusieurs jours entre l'instant vif et sa récapitulation.

Pour expliquer l'abandon de la Commensale, Glen Shortliffe⁵ invoquait une raison d'ordre d'abord idéologique: expérience faite dans le cadre du roman, l'auteur aurait compris que l'attitude forcenée - "objectale" ou "schizoïde" - du narrateur, visant à démystifier toute réalité, n'est qu'un vain exutoire pour l'insignifiance de l'homme; il aurait alors laissé sombrer l'oeuvre dans ses "stérilités contradictoires" et se serait tourné résolument vers l'Incubation. Je crois pour ma part qu'une explication génétique, strictement littéraire, résout mieux la question. Qu'un certain déséquilibre technique ait été constaté, à un moment où l'oeuvre trop longtemps portée s'était en quelque sorte atrophiée cependant qu'une autre, l'Incubation, prenait corps, c'est assez pour motiver un délaissement provisoire, vite devenu définitif.

Ebauche à mi-chemin de la réussite, la Commensale offre, telle qu'elle est, beaucoup d'intérêt. Par elle se fait le pas décisif dans la voie d'un roman nouveau, tandis que chacun des différents morceaux qui la composent constitue un grand exercice de style. Du reste, la Commensale est en soi une expression très révélatrice de l'auteur, lui-même quelque peu arithmomane et doté par le ciel d'un irrésistible bagout...

Tout cela justifie sa récente parution aux éditions Quinze.

Réjean ROBIDOUX

¹Roman, Montréal, les Editions Quinze et les Editions internationales Alain Stanké, 1975, 156 p.

²"Le Cycle créateur de Gérard Bessette ou le fond c'est la forme", dans Livres et auteurs québécois, 1971, 21.

³Glen Shortliffe, "Gérard Bessette, l'homme et l'écrivain", dans Etudes françaises, oct. 1965, 26.

⁴J.-M. Sutter, Manuel alphabétique de psychiatrie, Paris, P.U.F., 1964; G. Bessette cite cette définition dans Trois romanciers québécois, Montréal, Editions du Jour, 1973, 220.

⁵Art.cit., 34-35.

(Les Lettres québécoises, vol. 7, no 1, mars 1976, p. 37-38).

Gérard Bessette: Les Anthropoïdes

GERARD BESSETTE SOUS LE SIGNE DU CHAINON (NON-) MANQUANT
OU L'IMMEMORIAL RITUEL DE LA PAROLE

(...) homo erectus mulier erecta, la colonne vertébrale peu à peu se désarquant se verticalisant les bras peu à peu devenant trop courts les jambes trop longues (...) se mettant à sécréter distiller cette moisissure épiphénoménale la pensée homo sapiens, s'imaginant les hommes les femmes dans cette nuit encore préhistorique maîtriser ayant l'illusion de maîtriser contrôler leur destin

G. Bessette, L'Incubation (1965), p. 150

Tel qu'en lui-même l'Evolution - la grande, celle des espèces et celle des styles - le renouvelle et le confirme, récitant cette fois sans relâche la geste insolite de créatures issues du fond des âges archaïques, le romancier Gérard Bessette reste à mes yeux essentiellement fidèle à sa démarche de toujours. Si dépaysé qu'on puisse s'y sentir, je crois par exemple que le sujet des tout récents Anthropoïdes¹ (1977) procède directement du passage fameux de l'Incubation (1965): homo erectus mulier erecta... La continuité se perçoit ici au niveau du thème comme à celui, plus profond, du langage ou de la forme.

Ce Satiricon des temps préhistoriques se présente dès la page de titre comme un "roman d'aventure(s)", qui nous situe sur un double plan de signification: celui d'une anecdote plus ou moins picaresque - quelques dizaines de milliers d'années, au moins, avant la lettre - et celui d'un accomplissement transcendant du dire et de l'être.

Les aventures (au pluriel), dans le contexte le plus large, sont celles d'une horde de primates relativement évolués qui se nomment Kalahoumes. Leur corps velu, leur membrure quadrumane, leur démarche fléchie et leur comportement brutal, entre autres caractères, les laissent très près de nos ancêtres simiens cependant que leur faculté de pensée et de langage et leur vie dans un cadre social organisé, si barbares qu'en soient les règles, les rapprochent de nous. "Très

loin dans le ventre du temps la horde s'est dédoublée" (p. 21) en Kalahoumes et Kalahoumides, puis ces derniers se sont appariés avec des créatures d'une autre espèce - les Gongalokis -, entraînant l'émergence de caractères physiques et psychologiques davantage humanoïdes chez les individus des générations subséquentes. Sur cette toile de fond de l'histoire hasardeuse de la horde, migration chercheuse à travers l'étendue d'un passé mythique, sont projetées les aventures épiques - guerrières et strictement initiatiques - du nouveau chef, le Grand Bao, véritable point de jonction et de progrès des races-espèces, et plus encore, par la mise en oeuvre qui donne sa forme originale au récit, l'Aventure (avec un grand A) grandiose de réflexion et de parole du jeune Guito, qui se trouve être notre narrateur. "Nous avançons lentement dans la savane immense (dit Guito se dit Guito moi Guito je me dis)." (1.)

Certes l'inlassable discours à la première personne force le lecteur in medias res et ne donne aucun recul objectif, mais toutes ces données d'allure (pré-)historique qu'il présente, au surplus, dans un mode réaliste suscitent chez le profane que je suis en anthropologie des questions sans doute hors de propos mais qui ne m'en ont pas moins intrigué. Un narrateur omniscient nous situerait avec précision dans le temps, tandis que Guito, bien entendu, ne peut le faire, mais le lecteur, profitant des innombrables indices semés tout au long du récit, tentera d'instinct de rétablir. Ce n'est pas ici seulement un fragment d'os fossile, non plus même qu'un squelette entier qui s'offre à la reconstitution conjecturale d'une espèce animale identifiée, mais toute une faune vivante de primates intelligents, biologiquement distincts entre eux mais afférents, appartenant à des hordes-races rivales mais tout aussi naturellement communicantes et mutantes, puisqu'il suffit de l'accouplement d'une Kalahoumelle plus ou moins gorillienne - "inclivée couverte (...) de fourrure" - avec un Kalahoumide - "à peine poilu (...) à peine oblique (...)" - mêlé de Gongalok - "sans poil et droit (...) comme (un) arbre (...)" (291) - pour produire un rejeton - le Grand Bao - censément assez près de l'homme d'aujourd'hui. Une telle confrontation d'espèces parallèlement aussi avancées - où il faut en outre compter les Slamukis, féroces "hommes-singes" (144) "d'allure babouineuse plutôt que chimpanzique" (171) mais pourtant tresseurs de cordes souples (154) et lanceurs d'étranges projectiles (boomerangs?) (173, 181), et les implacables Kwaloukis "mangeurs d'hommes" (60), regardés comme des "bêtes brutes" (85) par les Kalahoumes les plus cruels (84) - se place-t-elle à l'époque lointaine de l'homo habilis ou de l'homo erectus des paléontologistes, voici un million et quelques d'années? Les phénomènes physico-physiologiques très près de l'animalité la plus sauvage, en ce qui concerne notamment le sexe, le feraient croire. Mais l'implication de l'esprit est telle, dans l'invention ou le maniement d'outils et d'armes et surtout dans le raisonnement et la

parole, qu'on doit plutôt se fixer à l'époque d'homo sapiens ou même à celle d'homo sapiens sapiens, quelques dizaines de milliers tout au plus d'années avant notre ère. C'est là plausiblement le temps où les espèces diverses et complémentaires, dans un affrontement décisif, se heurtent, s'unissent, se fusionnent, rendant possible biologiquement par les sangs croisés et intellectuellement avec le grand épanouissement de la parole l'émergence de l'homme moderne, "au confluent mystérieux des Kalahoumes-Gongalokis-Kalahoumides qui sur deux pieds ou quatre mains s'avancèrent jusqu'à nous" (295).

En fait, tout en étant incontestablement documenté au plan de l'anthropologie, comme à celui de l'histoire naturelle en général, le roman télescope les époques objectives que distinguent les savants: âges primitifs des espèces brutes, âge beaucoup moins lointain des fresques (94) de l'homme de Cro-Magnon ou, même, antiquité récente des objets de cuivre (43), du grès cérame (42) ou des tissus de lin (56). Nous sommes en pleine science-fiction, sorte de Planet of the Apes, carrément situé dans un passé originel, alors que l'on est davantage habitué de voir projeté dans le futur ce genre fantastique d'imagination.

Les épisodes "anciens" qui y sont représentés, non sans fantaisie et non sans facétie - je pense, à titre de simple exemple, à ces nombreux traits scatologiques complaisamment "nature", comme lorsque Gao-le-balafré, grand flaireur d'excréments, va jusqu'à y goûter (149) -, touchent en vérité des sujets éternels - c'est donc dire: très modernes -, parce qu'ils sont profondément enracinés dans l'humain, âme et corps. Outre les problèmes relatifs à la violence inter et intra- raciale - par moment, d'une atrocité insoutenable -, à l'organisation sociale - pleine de contrainte et d'arbitraire -, au sens religieux - cette omniprésence mythique des mânes, que l'ancêtre Venlao seul ose obscurément contester (24-25) -, il appert que la grande affaire à quoi l'attention revient obsessionnellement est celle de la réalité génitale avec tout ce qu'elle connote aux différents niveaux de l'existence. Mâles et femelles paraissent en permanence sollicités ou préoccupés - en actes ou en "images" - par le sexe, depuis la scène vécue de viol, de banal coït, d'onanisme ou de sodomie, ou de voyeurisme morose - et j'en passe -, jusqu'au mouvement de l'activité physiologique irrépressible, jusqu'à l'exacerbation meurtrière du sentiment de jalousie, jusqu'à l'épreuve de la circoncision rituelle et - sublimation suprême - de la grande parolade. La société kalahoume ignore à peu près la structure familiale, sans doute parce que, d'une part, la paternité n'y est guère personnalisée - ce sont les mutants les plus avancés, Bao-Guito surtout, qui sont amenés à prendre conscience de cette relation de l'être - et que, d'autre part, la condition de la femelle est d'être totalement asservie à la fonction de bête de somme capable d'effectuer la cueillette de la nourriture et de procréer en complaisant avant tout à la

satisfaction bestiale des grands mâles qui exercent leur absolue domination; là aussi, toutefois, l'évolution est perceptible en ceci que, grâce à l'influence des Gongalokas callipyges et plan-tureuses sur les Kalahoumides et, subséquemment, par ceux-ci sur la horde kalahoume, le progrès de l'humanisation se traduit par l'invention et le colportage de véritables histoires d'amour (78), cependant que la survivance même du Grand Bao quand il était enfant est donnée comme "une (première) victoire des femelles contre les mâles" (88).

Univers rude, donc, et rudimentaire où se retrouvent, dans l'exagération significative et la stylisation nécessaire, des obses-sions de notre monde-temps-espace. Univers complexe aussi et tour-menté, où l'auteur a certainement projeté, de son plein gré ou sans trop le vouloir, ses hantises personnelles. On reconnaît en tout cas ici des thèmes bessettiens fondamentaux: je pense à la reptation hallucinée du Grand Bao dans le boyau souterrain de la montagne, reflet-abyme de celle des anthropoïdes dans le ventre du temps...

Mais j'en arrive au point capital. Tout cela est une fable. Le fait essentiel ici, la grande Aventure, c'est celle du langage. La parole - le parolage, la parolade - c'est le thème principal qui court lyriquement - "magique" (164), "incantatoire" (156) - dans le filigrane du récit épique et qui se matérialise structurellement dans la forme créée pour l'exprimer.

Parce qu'il est la représentation d'un courant de conscience, le discours intérieur de Guito n'est pas sans analogie avec la forme de l'Incubation et celle du Cycle. A mon sens il réalise davantage en un seul tout organique les ressources quelque peu distinctes des deux oeuvres précédentes. Dans le Cycle, on s'en souvient, ce qui est "dit" c'est le flux vital - courant quadruple: conscient, subconscient, inconscient et cénesthésie - dans une certaine durée; de sorte que l'attention se trouve concentrée toujours sur une situation narrative - qui ne fonctionne évidemment pas à vide pour autant, comme une pure forme, mais c'est en quelque sorte par accident que, de fil en aiguille et de coq à l'âne et, en outre, d'un narrateur à l'autre, car il y en a sept, une histoire assez cohérente se raconte. A l'opposé, dans l'Incubation, le discours néglige à peu près la situation narrative (je réfère toujours là-dessus à l'article de Patricia Smart, dans Etudes françaises, mai 1970, p. 204), pour s'attacher opiniâtrement à la reconstitution - c'est-à-dire donc à la narration même - d'une certaine aventure tragique. Le narrateur des Anthropoïdes, lui, fait bien les deux opérations. Comme les narrateurs du Cycle, il fournit constamment au lecteur les coordonnées de sa situation: "Je reviens à moi Guito-(Guiliu)-au-bras-inerte préparant mon interminable parolade dans la nuit du tiers enclos, l'épaule lancinante, une sagaie de douleur dardant encore parfois ma mandibule et mon oreille gauche"(82).

Et je crois que, comme narrateur d'histoire, notre petit Guito va plus loin dans la communication que le récitant de l'Incubation, qui ne cherchait au fond qu'à oublier et à se taire; quand Guito "image" ainsi le passé de la horde et l'aventure de Bao, son discours est une sorte de brouillon mental de ce qui est destiné, somme toute, à être une oeuvre d'art.

Guito-le-paroleur a décidément la tête philosophique - sentence type: "je dévore des yeux renifle en profondeur la savane onduleuse (et la savane est en moi comme je suis dans la savane)" (120) - et sa réflexion soutenue, guidée par l'exemple et les préceptes de son maître Salaloudi-à-la-langue-non pareille, s'exerce avant tout sur le thème même de la parole: "Tu ne vis qu'une vie dans la savane et dans l'interfleuve mais tu en vivras tu en feras vivre plusieurs dans tes parolades" (193). Mais Guito ne se contente pas de faire la théorie de son art dans l'ordre de la signification, il en maîtrise très efficacement les techniques, celles en particulier de la description: il voit vraiment les choses.

Comme il s'agit d'un récit non-écrit, simplement - mais très vivement - "imagé", le problème qu'a dû résoudre le romancier fabricant me paraît le suivant: comment reproduire dans un langage plausible un discours à la première personne, jailli au fond des âges, s'exprimant à coup de fantasmes sans pareils et dans un baragouin absolument inouï? Il est bien évident qu'il ne pouvait être question d'un français standard, correct et bien lustré. "Dans le but de donner de la "couleur locale" - et chronologique - à ce roman préhistorique" ("Avertissement"), l'auteur a inventé à partir de la langue courante un idiome extraordinaire, sorte de créole savoureux et robuste et, au bout du compte, très intelligible. Je regrette un peu que pour complaire au lecteur paresseux, l'auteur ait cru devoir joindre à l'oeuvre les pages de l'"Avertissement" et du "Lexique", d florant ainsi une certaine aspérité mystérieuse, énigmatique et, au demeurant, très poétique du livre offert ainsi en manière d'édition scolaire, un peu comme si Joyce avait lui-même "expliqué" Finnegans Wake. Le système une fois établi, avec sa grammaire de base, ses règles morphologiques (tout ce jeu de désinences où varient les noms selon les âges de la vie...), sa syntaxe (raccourci agglutinatif du trait d'union...) et son vocabulaire très riche (fait d'un certain nombre de néologismes, de mots sonores étranges - souvent parce qu'ils sont les vocables Propres désignant animaux et plantes - et de termes ordinaires audacieusement métamorphosés), la verve surbessettienne - comme "surkalahoume" (270) - a pu s'en donner à coeur joie, l'espace de 300 pages bien tassées. L'une ou l'autre trouvaille relève de la drôlerie, comme cette création en calembour de tel ou tel nom propre - Kakaoli (66), Kurabokal (291)... - ou peut-être cette appellation d'"oiseau" (passim) - kalahoumisation du "moineau" familial? -

pour nommer le sexe. En définitive, la clé ontologique du système - entraînant pour l'auteur le type d'écriture - implique chez le personnage-narrateur une radicale inaptitude à l'abstraction et, conséquemment, un recours sans réserve au concret. C'est pourquoi traduire par "penser" l'action même de penser ferait trop quintessencié, on dira donc toujours "imager", afin de souligner la texture sensorielle de l'opération, que même "imaginer" situerait à un niveau encore trop intellectuel. Le résultat d'un tel parti est, bien entendu, un foisonnement continu d'"images" toujours authentifiées, comme par exemple dans cette description prodigieuse du ciel nocturne: "Quand finirait donc cette demi-nuit d'atroce vigile quand donc le croissant en forme de tranchoir ébréché parviendrait-il au mitan de sa course sans crever de ses deux cornes le ventre de la nuit zodiacale qui étalait dans le ciel l'énorme giclure lactée de ses tétons invisibles (car la nuit nous tourne le dos et la lune est le trou de son cul) mais la croupe de la nuit aux innombrables piqûres d'étoiles atteindrait-elle le sommet de sa culade", etc... (282.)

Mais trêve de commentaire! La mention, cent fois dans le récit, des sycomores - qui sont une espèce de faux érables - et, à la dernière page, la référence nostalgique au "musculeux fleuve géant" invoqué "sous le nom guttural de Kébékouâ" suggèrent-elles de chercher dans les Anthropoïdes quelque signification en rapport plus ou moins étroit avec ce que nous appelons notre condition nationale? J'avoue que cela m'a laissé indifférent. Mais je suis très sensible aux résonances universelles du grand poème épique, célébration inspirée et profondément originale de la parole humaine.

Réjean ROBIDOUX

¹Roman d'aventure(s), Montréal, La Presse, 1977, 297 p.

(Lettres québécoises, no 11, septembre 1978, p. 22-24.)

Gérard Bessette
Donald Smith

ENTREVUE SUR LES ANTHROPOÏDES

Je me retourne sur ma litière de fougères et de feuilles au fond du troisième enclos et collant mes lèvres sèches sur le goulot de l'outre je bois à longs traits l'eau désaltérante qui me permettra de poursuivre ma parolade intime, mais je n'ouvre pas les yeux car autour de moi règne toujours la noirceur totale (et même si je les ouvrais je ne pourrais voir collé à la voûte rocheuse l'innombrable troupeau rouge des buffles galopants). (Les Anthropoïdes, p. 125.)

Avec la parution des Anthropoïdes (novembre 1977), l'oeuvre de Gérard Bessette vient de prendre une nouvelle direction. A vrai dire, les Anthropoïdes représentent autant un changement de style et de sujet que l'Incubation, paru en 1965. Après avoir écrit des romans somme toute traditionnels au niveau de l'écriture et dont les qualités essentielles demeurent la satire sociale, l'ironie et les portraits "réalistes" de personnages (dans la Bagarre, Jules Leboeuf reniant les petites gens; dans les Pédagogues, Sarto Pellerin dénonçant les préjugés des enseignants; dans le Libraire, Jodoin observant, à travers les trois petits trous de sa visière, le monde étroit et mesquin du Québec des années cinquante), le professeur-critique-romancier ne cesse de créer des oeuvres originales, merveilleusement innovatrices par rapport à l'ensemble de la littérature québécoise. Il y a eu, bien sûr, l'Incubation, qu'on a qualifié de "nouveau roman" québécois, oeuvre fascinante où se confondent, grâce à la mémoire, l'Ontario et l'Angleterre. Dans les "replis intestinaux" du métro londonien, l'auteur décrit un "heureux retour à l'horizontalité" où l'homme se met à quatre pattes dans l'"underground" de son imagination, un peu à la manière des primitifs tapis dans le labyrinthe de leur caverne dans les Anthropoïdes. Déjà, en 1965, Gérard Bessette avait découvert l'élan primordial de son esprit créateur: se souvenir, recoller les fragments. "Les souvenirs", nous dit-il, c'est "un malaxeur, un monstrueux appareil digestif". Dans le Cycle (1971), Bessette adapte la technique du souvenir à un

sujet plus profondément québécois: le démembrement de la famille canadienne-française. Ici, sept monologues intérieurs plongent le lecteur dans un univers tragique par son message, éblouissant par son invention verbale et par son rythme hallucinant. En 1975, Bessette publie la Commensale, roman écrit avant l'Incubation et qui se rattache à la tradition "réaliste" du Libraire, de la Bagarre et des Pédagogues. Le narrateur de la Commensale, comptable désabusé à l'emploi de la "Plumbing Supply Company", se révèle un peu le Jodoïn de la ville, les deux personnages étant à la fois lucides et incapables de sortir de leur situation insupportable, si ce n'est que par l'alcool et par des distractions minutieuses.

Les Anthropoïdes, liés à l'Incubation et au Cycle à cause d'une écriture moins axée sur la description du monde extérieur que sur la reproduction fidèle du monde vécu, innove au niveau du sujet si "dépaysant" et apparemment "exotique": les anthropoïdes (hommes primitifs à peine plus évolués que les singes) de la horde des Kalahoumes luttent contre les mauvais "mânes" (âmes des ancêtres), contre les éléments de la nature et contre les tribus ennemies. Le narrateur, "apprenti-paroleur", "jato" (adolescent) malade de corps et sain d'esprit, raconte, tout en donnant subtilement la parole à d'autres "paroleurs", l'histoire de trois tribus voisines. A travers les "cavernes" de leur esprit, les différents narrateurs, pour reprendre l'expression même du romancier, "imagent", repensent en images l'histoire de leur race, dévoilant ainsi les "enclos saturés" de souvenirs tutélaires. Gérard Bessette croit à la vertu de la parole, seule source d'une harmonie possible entre les hommes:

...comment établir l'échelle des trois hordes sans épreuve de force ni effusions de sang?

Par la parole, répondit Duracoudi-le-chamanique (comme aurait avant lui répondu Salaloudi-le-trismégiste) par nos parolades futures pourront s'harmoniser les désaccords et s'établir l'imagerie commune de la horde nouvelle.

A la fois documentaire authentique sur la vie des primitifs, merveilleux tableau de paysages inhabituels et succession de petits "contes" d'aventures, les Anthropoïdes ne sont pas aussi préhistoriques qu'ils ne le paraissent de prime abord. Le lecteur y trouve, par exemple, un thème bien contemporain: l'histoire de la libération des femmes - Salaloudi veut que les femmes soient moins soumises. Et puis il y a cette devise des "paroleurs" - "Je me souviens" - rappelant qu'il ne faut pas perdre la mémoire collective. Les paysages, les événements clefs du passé et la "puissance des attaches hordiques" doivent être préservés. Nous apprenons, à la dernière page du roman, que le fleuve ancestral s'appelle Kébékouâ, "muscleux fleuve géant que les sorciers Duracoudi-Sinaloké invoquent sous le nom guttural de Kébékouâ et sur les rives fécondes

duquel naquit l'antique géniteur inconnu". Mais il serait mal à propos d'insister trop sur la québécoisité du roman. Ce sont plutôt des thèmes universels qui le parcourent: la parole, la sexualité, la violence, l'histoire. Livre étrange, il m'a fallu lire une cinquantaine de pages avant de perdre mes mécanismes de défense, avant d'entrer spontanément dans une affabulation et une écriture inconnues jusqu'à présent dans les annales de la littérature québécoise. Je ne peux m'empêcher de penser ici à la première fois que j'ai lu l'Incubation ou un roman de Robbe-Grillet. J'étais dérouté. J'explorais des terrains nouveaux. Mais il suffisait de m'habituer à l'apparent désordre pour découvrir une unité inattendue, belle et riche de significations. Si, dans les premières pages des Anthropoïdes, vous vous demandez: "Mais qu'est-ce qui se passe? S'agit-il d'anthropologie ou de littérature?" ...continuez votre lecture et vous découvrirez une série d'"entrevues" inoubliables avec les primitifs que nous sommes tous. Vous entrerez de plain-pied dans un univers littéraire qui a déjà fait dire au critique Ronald Sutherland que "les Anthropoïdes, chef-d'oeuvre de l'imagination, oeuvre aux implications profondes, se placent au même niveau que des classiques tels que Gulliver's Travels et Brave new World (Globe and Mail, le 3 juin 1978). C'est précisément le côté imaginaire et métaphorique qui m'apparaît comme la dimension la plus originale du roman. Bessette transforme la nature en représentations humaines: cavernes phosphorescentes devenues le foyer des ancêtres et associées à la "caverne" crânienne, source d'images fabuleuses; "boyaux" tortueux des montagnes où les orateurs "s'imagent en reptation"; fourrés d'acacias, "éparpilleurs d'imagerie". Le romancier nous fait participer à des descentes psychologiques dans le "ventre" du subconscient. L'histoire d'une nation préhistorique qui cherche à se protéger est traduite par le symbole du "ventre spacieux" du temps. Autre aspect imagé du roman, c'est le milieu physique sexualisé, déformé par des fantasmes semblables à ceux analysés par Bessette dans l'oeuvre de V.-L. Beaulieu. Le rituel du pénis blessé, initiation ancestrale, rappelle d'ailleurs un traumatisme de Jos Connaissant. Il faudra un jour étudier la façon dont Bessette transforme la sexualité - fondée soit sur l'analité soit sur la vaginalité soit sur l'odorat - en un thème personnel et significatif. Dans les Anthropoïdes, l'anus n'a rien de dégradant. C'est le centre des sensations, un stimulant tant pour le corps que pour l'esprit. Mais il y aurait tellement de symboles dont j'aimerais vous entretenir. Passons la parole à l'auteur lui-même, que j'ai eu l'honneur d'interviewer le 26 mai 1978 à l'Université Western, alors que l'Association des littératures canadiennes et québécoise lui rendait hommage.

D.S. Quand est-ce que vous avez écrit les Anthropoïdes et qu'est-ce qui vous a poussé à écrire sur un sujet si étrange?

- G.B. En fouillant récemment dans mes paperasses, je me suis aperçu, à ma grande surprise, que j'avais commencé les Anthropoïdes en 1971. J'ai laissé dormir ce fragment de manuscrit pendant quelques années, puisque j'ai publié entre-temps Trois romanciers québécois. Puis j'y ai travaillé tout un été à Londres. Ensuite, j'ai eu une année sabbatique, puis une année de congé négocié. J'ai calculé que j'avais, en gros, consacré, à plein temps, deux ans et demi à la rédaction de ce roman.
- D.S. Les Anthropoïdes ont donc été votre roman le plus exigeant?
- G.B. Aucun roman ne m'a demandé autant de travail. Le Cycle m'a pris un an, alors que les Anthropoïdes, ce fut deux ans et demi.
- D.S. Ces deux ans et demi, est-ce que c'était à cause du sujet, ou bien parce que c'était pénible à écrire?
- G.B. J'ai tâtonné beaucoup. Au début, je voulais écrire les événements directement. J'avais même songé à des personnages qui ne seraient pas doués de la parole. Naturellement, ça n'a pas marché.
- D.S. Des personnages incapables de parler, c'est même le contraire de la "parolade", thème essentiel du roman.
- G.B. Oui, c'est l'anti-thèse un peu. Il y avait en fait un premier début qui était "direct". Ensuite, je me suis rendu compte que ça ne marchait pas, qu'il me fallait une certaine distanciation. J'en suis venu à présenter la trame aussi bien que les descriptions dans l'optique d'un paroleur (d'un monologueur intérieur). La scène de la mort du léopard, par exemple, je l'avais d'abord écrite sans "interprète". Ensuite, j'ai dû passer par Guïto parce que cela me semblait "faire plus vrai".
- D.S. Vous savez, moi, j'ai constaté qu'on peut commencer à lire votre roman à la fin ou au milieu, sauf, peut-être pour les premières pages qui servent d'introduction. Je ne sais pas si vous avez écrit "les Anthropoïdes" d'une façon chronologique. Est-ce que vous avez eu à organiser les différents morceaux?
- G.B. C'est-à-dire que, à un certain moment, quand je me suis remis à l'ouvrage, après plusieurs mois, peut-être même un an ou deux, j'ai relu ce que je pouvais relire du manuscrit, et alors là, j'ai essayé de faire un résumé, avec difficulté

parce que ce n'était pas tapé. Autrefois, c'était ma soeur qui tapait mes manuscrits; maintenant elle ne peut plus. Alors, j'ai fait un résumé, pour moi, et j'ai peut-être changé l'ordre de certaines séquences et j'ai surtout sabré bien des passages. Il ne s'agissait pas d'un plan mais bien d'un "digest", pour m'y reconnaître. Tout en faisant ce résumé d'ailleurs, il m'arrivait de me remettre à rédiger du nouveau. Cela formait un magma assez hallucinant. Si jamais un masochiste de la recherche met le nez là-dedans, il va s'amuser!

- D.S. Maintenant, j'aimerais revenir à ce que j'ai appelé l'étrangeté du sujet, tant par rapport à l'ensemble de votre oeuvre qu'à la littérature québécoise en général.
- G.B. Mais il y a quand même une certaine logique, une certaine continuité, parce qu'on se trouve à passer un peu de l'ontogénèse à la phylogénèse. Ce sont de grands mots... l'origine de l'individu, c'est l'ontogénèse, et l'origine de l'espèce, c'est la phylogénèse. Dans le Cycle et l'Incubation, par exemple, les personnages sentent que leur passé, leur enfance, leur inconscient les fait agir ou fantasmer. Ce sont, si l'on veut, des romans "ontogénétiques". Les Anthropoïdes, par contre, nous décrivent l'origine de l'espèce: c'est un roman "phylogénétique"!
- D.S. Comment situez-vous ce roman par rapport aux autres tant du point de vue thématique que stylistique?
- G.B. Eh bien, le titre le dit un peu. Il est tout naturel quand on veut vraiment aller au commencement du commencement, de finir par parler de l'humanité, et non pas de l'individu, ni de choses qu'on a pu observer. J'ai lu des tas de volumes sur ce qu'on appelle aujourd'hui l'éthologie, c'est-à-dire l'étude des animaux dans leur milieu naturel. Par exemple, il y a une dénommée Goodall qui a fait une étude sur les chimpanzés. Elle a vécu avec les chimpanzés en Afrique. Et il y en a d'autres qui ont observé les babouins, il y a des Japonais qui ont observé les macaques (qui sont des singes japonais). C'est l'organisation sociale des babouins et des macaques qui m'a le plus servi, puisque les chimpanzés n'ont guère d'organisation sociale.
- D.S. Cela vous a servi à décrire et à comprendre l'organisation sociale de cette tribu, de cette horde, dans les Anthropoïdes?
- G.B. C'est-à-dire à imaginer, oui.
- D.S. Donc, le point de départ était assez scientifique?

- G.B. Pour me mettre en marche, oui. Ensuite l'intrigue et les personnages se sont précisés peu à peu. Un livre qui m'a beaucoup influencé, c'est The Naked Ape de Desmond Morris. J'y ai appris que nos ancêtres préhistoriques sont passés de la vie en forêt, de la vie de cueillette, à la vie en savane, où l'homme est peu à peu devenu chasseur. Alors l'organisation sociale s'est transformée, de même que les relations d'individu à individu. Nous avons aujourd'hui chez les singes des exemples qui démontrent à quel point l'habitat forme ou modifie les moeurs. Ainsi le chimpanzé et le gorille vivent en forêt alors que le babouin et le macaque vivent en terrain découvert. Or, les premiers ont une organisation sociale très floue, très relâchée. Chez les babouins et les macaques au contraire la hiérarchie sociale est rigide, omniprésente. Les bandes de macaques sont souvent gouvernées par une espèce de triumvirat: les grands mâles alpha(A), bêta(B) et gamma(Y). C'est naturellement alpha qui est le plus fort. Mais s'il devient trop autocrate, trop dictateur, B et Y s'unissent contre lui pour assurer "l'équilibre des pouvoirs". Il existe chez ces singes de véritables classes sociales qui se perpétuent de génération en génération. Ainsi, le descendant d'une femelle "aristocratique" a de bonnes chances de faire partie du noyau oligarchique et de devenir le mâle A, B ou Y, alors que le rejeton d'une femelle de bas étage n'en a aucune. Lorsque j'ai appris qu'il pouvait y avoir chez nos cousins les singes une "noblesse héréditaire", ça m'a épaté et fasciné.
- D.S. Dans les Anthropoïdes, il est question d'une horde qui lutte pour sa survie. Voyez-vous des liens entre cette lutte et la situation actuelle des Québécois? Comme vous le savez, on a déjà fait de tels rapprochements entre les minorités (juives, indiennes, esquimaudes) d'Yves Thériault et les Canadiens français? Il me semble aussi que dans un article paru dans un journal montréalais un certain journaliste a déclaré qu'il y a dans les Anthropoïdes une transposition des problèmes québécois. Comment est-ce que vous réagissez face à ce genre d'interprétation?
- G.B. Moi, je pense que non! Vous savez, il y a vers la fin cette allusion à un fleuve qu'on appelle Kébékouâ. J'ai été fort tenté de supprimer cette allusion pour éviter que l'on donne une interprétation trop étroite à mon roman. C'est seulement lorsque le lecteur des Editions La Presse m'a dit qu'il trouvait à la fois intéressant et amusant ce terme de Kébékouâ que je l'ai laissé.
- D.S. Mais c'est secondaire, cette allusion!

- G.B. C'est tout à fait secondaire, et à la lumière des réactions que j'ai eues, j'ai eu tort de la garder. Je la supprimerai si on publie une deuxième édition.
- D.S. Mais pourquoi avez-vous placé l'allusion à la fin?
- G.B. Je considérais cela un peu comme une signature, si vous voulez, pour indiquer que je suis Québécois d'origine. Cela me fait penser à la Chanson de Roland où il n'y a pas d'auteur, mais il y a un scribe qui écrit à la fin: "Telle est la chanson que..."
- D.S. Vous avez donc mis une sorte de signature cachée...
- G.B. C'est ça, mais quant à penser au Québec, je veux dire consciemment, non! Même inconsciemment, parce que ça vient à la fin. C'est assez mystérieux, je pense qu'il est bon de laisser l'allusion là, mais qu'on en fasse toute une interprétation, je ne suis pas tellement d'accord. C'est justement pour éviter qu'on fasse des interprétations de cette nature que je vais l'enlever.
- D.S. Est-ce qu'il y a, dans les Anthropoïdes, une dimension symbolique dont vous étiez, lors de la création du roman, très conscient, dimension qui vous aurait hanté et dont vous auriez voulu explorer les contours?
- G.B. Eh bien, vous savez, quand on a fait autant de psychocritique et lu autant de psychanalyse que moi, on ne peut pas ne pas se rendre compte qu'il y a un rapprochement à faire entre la très longue séquence qui se déroule dans les boyaux de la montagne et le sein maternel. Bien sûr, je me rendais compte de ça.
- D.S. Vous avez été captivé surtout par les images maternelles...
- G.B. Oui, et par l'histoire du rite de passage qu'est la circoncision; mais quand même, j'essayais d'y penser le moins possible.
- D.S. La notion du sacré - je pense ici non pas à une religion mais plutôt à des objets quotidiens devenus mythologiques, à la grotte ocreuse des ancêtres - est un thème fascinant de ce roman. Comment percevez-vous cette notion que vous semblez admirer tant, comme si l'homme moderne l'avait perdue?
- G.B. Non, je ne l'admire pas, mais je pense que nos ancêtres ont passé par là. Les mânes (âmes des ancêtres qui influencent constamment, en bien ou en mal, la vie de la horde) ont pris, en cours de route, une importance qui m'a étonné...

- D.S. J'avais parfois l'impression qu'il ne s'agissait pas de religion mais de superstition, et puis peu à peu je me suis rendu compte que c'était beaucoup plus profond que ça et qu'il s'agissait en fait de quelque chose de sacré qui semblait être dans la nature même de l'homme.
- G.B. Oui. L'homme, jusqu'à récemment, l'homme en général, était croyant; il croyait en une divinité. Les agnostiques ou les athées, c'est une espèce assez récente, si l'on parle d'un ensemble d'individus.
- D.S. Mais dans les Anthropoïdes, il n'est pas question de divinités, parce que les mânes, ce sont les ancêtres.
- G.B. Les ancêtres, oui, mais qui deviennent comme des dieux. Ils connaissent tout et ils interviennent continuellement. Chez les Romains, les âmes des ancêtres s'appelaient les mânes. Il y avait aussi les dieux du foyer, les lares. Quelqu'un a dit à la radio que l'action de mon roman a lieu il y a trente mille ans; moi j'estime que ça se passe il y a à peu près cinq cent mille ans.
- D.S. Pourquoi avez-vous voulu inventer un nouveau langage, créer des néologismes pour décrire vos anthropoïdes? De telles créations lexicologiques exigent du lecteur un effort supplémentaire, surtout dans les premières pages du roman, pour se familiariser avec le vocabulaire. Je ne dis pas qu'il s'agit forcément d'un effort regrettable. Qu'en pensez-vous?
- G.B. Autrefois, j'ai écrit un petit article qui a paru dans Liberté sur le lecteur intérieur. Ce lecteur intérieur, je n'ai pas essayé de le définir d'une façon très nette, mais j'estime que c'est un lecteur qui est prêt à faire l'effort qu'il faut. Une fois cet effort-là fait, le dépaysement lexicologique donne, je l'espère, une impression de couleur chronologique. C'est un peu déroutant, au prime abord, mais rien n'empêche de consulter le lexique avant de commencer. D'ailleurs, la plupart des mots inventés, on les comprend sans consulter le lexique.
- D.S. Est-ce qu'on vous a reproché ce "dépaysement lexicologique"?
- G.B. Dans certains journaux de province, quelques critiques ont trouvé le roman trop difficile, mais en général, je n'ai pas eu tellement de réactions négatives.
- D.S. Le coït, les "enfourchades quotidiennes" avec les femelles odorantes, jouent un rôle mystérieux dans ce roman. L'acte

d'amour revêt un caractère initiatique et sain qui permet à l'homme de se purifier. C'est tout le contraire de la sexualité dans le Cycle, sexualité dont les personnages ont honte ou bien qui sert d'échappatoire. Est-ce qu'il a fallu retourner à l'homme primitif pour retrouver une sexualité plus pure?

- G.B. Mélançon dans son article dans le Devoir a dit que c'était l'humanité d'avant la faute. La faute, je ne dirais pas qu'elle n'existe pas du tout, mais elle existe peu. Alors, ce qui est important, dans le coït, c'est le rôle primordial que joue l'odorat. Il est à peu près certain qu'autrefois, au moment où l'homme se verticalisait, l'odorat jouait encore un rôle important. C'est grâce à l'odorat que le mâle savait que la femelle était en chaleur. La vue est un sens moins "incarné" que l'odorat ou le goût. Or, ce qui attire aujourd'hui l'homme vers la femme, c'est l'apparence, la beauté de cette dernière. Chez les animaux, c'est la senteur de la femelle en rut qui joue ce rôle.
- D.S. Dans votre roman, les mâles dominant. Les femelles ne sont que des vagins.
- G.B. Pas tout à fait. Mais elles occupent un rang inférieur, sauf évidemment la vieille Vikna qui, ayant subi un genre de traumatisme, en veut aux mâles et leur fait peur. La naissance de Bao, et surtout peut-être sa survie, donc l'acceptation d'un mélange de "races", toutes les femelles y participent. Les mâles seraient plutôt portés à éliminer le bébé Bao, d'autant plus qu'il marche à quatre pattes beaucoup plus longtemps que les autres.
- D.S. Dans les Anthropoïdes, le lecteur est mystifié par un décor signifiant qui semble posséder les habitants d'une terre primitive. Je pense ici, par exemple, à l'inaccessible mer-des-sables, aux cavernes cabalistiques, au soleil dévorateur. Etiez-vous vous aussi conscient de l'importance de ces éléments? Pouvez-vous devenir, pendant quelques instants, le critique de votre propre roman et nous dire comment vous interprétez ce décor?
- G.B. Il faudrait que je réfléchisse. Peut-être que j'en parlerai dans la deuxième tranche de "Mes romans et moi" qui sera publiée dans Voix et images à l'automne. Ce que je peux vous dire, c'est que la mer-aux-sables et le désert me sont venus sans préméditation. C'est peut-être lié au fait que j'avais lu l'histoire de la sécheresse dans le Sahel au sud du Sahara. Mais avant d'écrire le roman, je ne savais pas du tout que j'allais parler de la traversée d'un désert.

- D.S. La quête d'un pays nouveau, pour renouveler et préserver la race, n'est-ce pas là un thème universel, mythologique, que vous développez à votre façon?
- G.B. Sans doute, puisque nous étions des nomades. Nous le sommes encore... nos déplacements en voiture, notre bougeotte, le déplacement pour le déplacement... ou par curiosité. Nous sommes des nomades inquiets et nous voulons toujours chercher plus loin. Au début, on cherchait plus loin à l'extérieur, aujourd'hui on essaie de chercher plus loin de l'intérieur aussi.
- D.S. Dans les Anthropoïdes, vous décrivez le rituel de la parole et de la peau coupée du pénis, sorte d'initiation à la vie pour les Kalahoumes. Ce rapport étrange entre une blessure sexuelle et l'art de parler vous a beaucoup préoccupé, n'est-ce pas?
- G.B. On a dit "Les peuples heureux n'ont pas d'histoire". On peut dire la même chose des individus. Alors, le rite de passage, c'est une prise de conscience grâce à la peur. Cette peur, tous les jeunes mâles l'éprouvent... Mais chez le narrateur, en plus de cette blessure rituelle, il y a eu la deuxième blessure au bras, qui est venue renforcer la première. Il est donc tout à fait normal que Guito se tourne vers la parole, faute de pouvoir retourner au combat. La blessure physique aide la parolade. Je me suis rendu compte de ça après la rédaction, lors de la correction des épreuves. Je me suis aperçu que le maître de Salaloudi, qui s'appelle Salalou, n'a pas voulu voyager parce qu'il était en train de devenir aveugle. La blessure physique se sublime en parole. Il y a un lien très étroit entre les deux.
- D.S. Vous semblez faire l'éloge de la parole. Le mot le plus important que vous inventez, justement, c'est parolade, avec ses variantes: parler, parolader, parolage, paroleur. C'est comme si vous disiez, "Ecoutez, nous ne savons plus parler, nous avons perdu ce qu'il y avait d'admirable chez l'homme primitif: la parole, l'art oratoire".
- G.B. Ca ne fait aucun doute que la grande différence entre nous et les animaux en général, c'est la parole. La parole nous donne une mémoire collective, alors que chez les animaux - je ne dis pas qu'ils n'ont pas de mémoire - c'est surtout instinctif. Grâce à la parole, nous avons une mémoire au sens strict, une mémoire collective. On peut raconter des aventures qui sont arrivées.
- D.S. Chez vos Kalahoumes, on accorde énormément d'importance à

l'art de parler. L'homme qu'on admire le plus, c'est le paroleur.

- G.B. Ca, j'en doute. Je pense que le chef est non seulement le plus fort, le plus habile, mais qu'il a le plus d'influence, du moins auprès des grands mâles... Le paroleur au contraire exerce plus d'influence auprès des faibles et des femelles. Quand Salaloudi parle, ce sont les jeunes et les femmes qui l'écoutent surtout.
- D.S. Vous manipulez à merveille le monologue intérieur, souvent mis en relief par des parenthèses. Est-ce qu'on peut dire que ce flux de la conscience est au centre de la création romanesque telle que vous la concevez?
- G.B. J'ai l'impression, ou presque, pour le moment en tout cas, que je ne peux pas procéder autrement. Je vous ai dit au début de l'entrevue que j'avais voulu écrire mon sujet directement et que ça n'avait pas marché. C'est donc devenu un monologue intérieur, ou plutôt des monologues insérés les uns dans les autres, des monologues-gigognes. Parce que le "je" chez Guito est encore gélatineux, en voie de formation, son monologue est complexe et "multiple" en quelque sorte. Comme vous le savez, le roman commence ainsi:

- Nous avançons lentement dans la savane immense (dit Guito se dit Guito moi Guito Je me dis).

Dans la première expression ("dit Guito"), Guito est un "il" ordinaire; dans la deuxième, un "il" réfléchi; dans la troisième seulement, un "Je". Mais il est les trois en même temps. A l'émission "Book-Club", Jacques Allard, qui accorde beaucoup d'importance aux "incipit", a insisté là-dessus. Il y a un demi-million d'années, le "moi" tel que nous le possédons aujourd'hui n'existait pas encore.

- D.S. Je comprends maintenant un peu mieux pourquoi vous avez été fasciné par les primitifs. Leur "je" vous a permis de jouer avec vos propres "je", d'expérimenter avec plusieurs optiques. Mais ce qui est surprenant ici, c'est que le thème du primitif n'est pas tellement présent dans vos autres oeuvres. Les Anthropoïdes paraissent si peu bessettiens.
- G.B. Oui, seulement, il y a un passage de l'Incubation qu'on cite assez souvent et où le type dit "Peu à peu, nous nous sommes verticalisés au cours des âges" etc. Alors, ce n'est pas complètement nouveau. Plus je vieillis, plus je me rends compte à quel point, malgré toutes nos prétentions cérébrales, nous dépendons de notre corps. A mesure que l'on vieillit,

hélas, le poids du corps se fait de plus en plus sentir. Chez les primitifs, ce n'était pas une question de vieillissement, il y avait primauté du corps. D'ailleurs, Mélanie Klein, qui est une disciple de Freud, affirme que le moi est d'abord un moi corporel. Chez l'enfant, c'est le cas. Chez le primitif, aussi.

- D.S. L'homme primitif représente donc ce que nous portons toujours en nous, et que nous ne voulons pas accepter, ou bien qu'on ignore.
- G.B. ...que nous avons refoulé, des choses dont nous ne voulons pas parler. Il y a dans les Anthropoïdes certains passages qui avaient choqué un des lecteurs du comité de lecture. C'étaient les passages olfactifs et "merdiques". Il avait mis des points d'interrogation quand les chasseurs reniflent les excréments. En se verticalisant, on est moins porté à se sentir le derrière; si on est à quatre pattes, on est juste au bon niveau.
- D.S. Vous êtes, d'après moi, un des critiques les plus perspicaces et originaux du Québec. Vos analyses des complexes chez Anne Hébert, Nelligan et Thériault ont ouvert les yeux de plusieurs lecteurs, conscients enfin, et grâce à vous, des fantasmes omniprésents et pourtant cachés dans les images du subconscient de ces trois auteurs. Vos analyses des "trois romanciers québécois" continuent dans la même veine, démontrant la prépondérance des symboles sexuels dans l'imaginaire québécois. Mais la critique journalistique a mal prisé vos interprétations, les qualifiant de dangereuses et d'exagérées. Moi, je ne suis pas du tout d'accord avec ces critiques. Bien sûr, votre méthode d'analyse, qu'on peut qualifier de psychocritique, n'est qu'une façon d'aborder les textes québécois. Elle est donc partielle, mais pas du tout faussée. En France, on n'a pas fait tellement de descentes émotives et biaisées de Roland Barthes. Mais ici, au Québec, les journaux nous disent que Gérard Bessette, critique intéressé aux représentations de la sexualité, est étroit et simpliste. Comment réagissez-vous à ces affirmations hostiles?
- G.B. Ma réaction, c'est une réaction d'agacement et même de colère. Lorsque je lis ces pseudo-jugements, je les explique par le phénomène de la résistance au sens freudien, c'est-à-dire résistance inconsciente¹. Ces pulsions les froissent au point de vue affectif. Et alors, ils vont taper là-dessus parce qu'ils ne veulent pas, inconsciemment, admettre que de tels fantasmes existent chez eux. C'est le même phénomène qui se produit au cours de psychanalyse: résistance, une fin de non-recevoir, parce qu'il y a des refoulements. Ça les choque,

ça les scandalise, inconsciemment. Je les comprends très bien; je ne devrais pas me fâcher, mais quand même, ça me met en colère.

- D.S. Ces mêmes gens disent aussi que vous insistez trop sur le romancier lui-même et pas assez sur le texte. Mais, en fait, tous vos commentaires sont fondés sur une analyse interne de l'oeuvre...
- G.B. On parle des romans et fatalement il faut en arriver à l'auteur, même si l'on n'en parle pas directement.
- D.S. Vous nous dites donc que le Québec n'est pas encore prêt à accepter la psychocritique, n'est pas encore, disons, assez mûr. Connaissez-vous d'autres psychocritiques québécois qui ont publié de bonnes études?
- G.B. Il y a André Vanasse, lorsqu'il a parlé de Dubé, de Larocque, de Victor-Lévy Beaulieu dans l'article "A la recherche du mystère du bout de la queue de Christ" paru dans Livres et auteurs québécois.
- D.S. J'aurais maintenant une question sur la ponctuation dans les Anthropoïdes. Comment expliquez-vous l'évolution très marquée d'une ponctuation traditionnelle dans le Libraire à la phrase sans fin des Anthropoïdes?
- G.B. C'est Bergson qui dit, dans les Données immédiates de la conscience, que dans le "stream of consciousness", dans le monologue intérieur, il y aurait des virgules, mais pas de points.
- D.S. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de profondément québécois dans cette façon d'écrire?
- G.B. Je dois avouer que Claude Simon m'a influencé au point de vue stylistique pour l'Incubation. C'est incontestable. Pour le Cycle, on a parlé de la technique de Faulkner, dans As I lay dying, que je n'avais pas lu. Je l'ai lu après. Pour les Anthropoïdes, le livre qui a exercé une influence très lointaine - je dis lointaine parce que c'est un livre que j'ai lu quand j'étais enfant - c'est la Guerre du feu par Rosny, aîné. Là, il y a eu un certain écho.
- D.S. Est-ce que vous travaillez à un autre roman dans le moment?
- G.B. J'en mijote un, dont je ne veux rien dire pour l'instant. Il est trop tôt. Ça me nuirait dans mon travail de création. C'est encore à l'état "inchoatif", pour employer un mot savant.

Et puis je travaille toujours à cette étude sur l'"émergence et les fluctuations du "je" dans le roman québécois". J'ai à peu près cent cinquante pages de manuscrit. Le "je" a été lent à naître chez nous. Il y avait Angéline de Montbrun et quelques petites nouvelles de Laure Conan. Ailleurs, c'était presque toujours le "il". Mais, des fois, le "je" montrait le bout de l'oreille, même si les auteurs n'étaient pas encore en possession de leur "je". On a l'impression qu'ils n'avaient pas de vie intérieure. Aujourd'hui, je trouve le "je" le plus fascinant chez Larocque, sans doute le meilleur romancier de sa génération. Cette année, j'ai donné presque tout un cours sur Serge d'entre les morts. C'est très curieux comme "je", parce que ce n'est pas toujours l'optique du "je" justement; c'est aussi l'optique d'autres personnages.

D.S. Gérard Bessette, merci de m'avoir accordé cette entrevue. Les lecteurs de Lettres québécoises attendent avec impatience votre prochain roman, et pour ceux qui n'auraient pas encore lu les Anthropoïdes, je les invite à le lire. Ils apprendront alors que les anthropoïdes, c'est un peu nous-mêmes.

Donald SMITH

¹Dans leur Vocabulaire de la psychanalyse, Laplanche et Pontalis définissent ainsi le mot résistance: "Au cours de la cure psychanalytique, on donne le nom de résistance à tout ce qui, dans les actions et les paroles de l'analysé, s'oppose à l'accès de celui-ci à son inconscient. Par extension, Freud a parlé de résistance à la psychanalyse pour désigner une attitude d'opposition à ses découvertes en tant qu'elles révélaient les désirs inconscients et infligeaient à l'homme une 'vexation psychologique'". (Cette note est de Bessette et c'est lui qui souligne.)

(Lettres québécoises, no 11, septembre 1978, p. 25-31.)

JEAN ETHIER-BLAIS

Voir aussi, à propos de Jean Ethier-Blais, Propos
sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne, I:

- Jean-Pierre Duquette, "Naître à Sturgeon Falls",
p. 106-108; "L'homme d'ailleurs et d'ici", p. 109-
112;
- Paul Gay, "Asies", p. 113-115; "Signets, I et II",
p. 116-117.

Jean Ethier-Blais

L'ETRE FRANCAIS MINORITAIRE

I: Le resserrement de l'espace

Comment en sommes-nous arrivés là? Par quel processus historique? Ce qui m'étonne, et qui, je crois, étonnera de plus les hommes de l'avenir, c'est une constatation, une réalité démographique: à mesure que les Français d'Amérique s'enfonçaient dans l'être minoritaire, leur nombre s'étendait d'une façon comme miraculeuse, d'une part; et, d'autre part, ils approfondissaient, dans leur for intérieur collectif, leur conscience nationale. Nous n'étions que 60,000 en 1759; nous fûmes déjà plus d'un million en 1867; nous sommes aujourd'hui, au Canada, environ sept millions. Et ceci, en tenant compte des saignées que représente dans notre histoire le cycle infernal de l'émigration. Créateurs de ce pays, et presque de continent, nous en sommes devenus les immigrants de l'intérieur et le noyau de son émigration à telle enseigne que nous avons donné naissance à une littérature de l'exil, comme si l'âme canadienne-française ne pouvait s'épanouir qu'en dehors d'elle-même et du sol natal.

Nous sommes entrés dans la minorité permanente à la suite d'un double traumatisme. D'abord, nous le savons, la France a perdu le Canada. Or, en 1763, nous nous concevions déjà comme Canadiens, c'est-à-dire différents des Français en toutes choses, ou presque. A la fin du XVIIIe siècle, pour un Canadien, la France, c'est l'étranger. La défaite, les Plaines d'Abraham, nous ont fait percevoir en nous la réalité de nos origines françaises. Nous nous sommes sentis abandonnés et d'autant plus Français que les conquérants nous reprochaient de l'être. Il y eut donc, dans le peuple canadien, à la fois prise de conscience nationale et sursaut devant l'avenir. Qu'allait-il en être de nous?

La défaite

Le second traumatisme est plus difficile à cerner. Il s'agit de la défaite. Nous n'en parlons jamais, ou très peu. Philippe de Gaspé, un siècle après les Plaines d'Abraham, crée le personnage de Blanche d'Haberville, qui symbolise notre refus de cette défaite. Remarquez que Philippe de Gaspé diminue la portée psychologique de la défaite des Plaines d'Abraham en insistant sur les massacres qui l'ont précédée.

Cette petite épopée devient la lutte de David et de Goliath. Mais, cette fois-ci, c'est David qui perd! Il n'en reste pas moins que cette description de la guerre totale, avec ses massacres et ses incendies, prélude à ce qui va suivre, met à jour la condition essentielle de la nation canadienne-française: elle est sans père. Dans les Anciens Canadiens, les hommes abdiquent au profit de Blanche d'Haberville. Ils passent du côté du conquérant; elle le honnit. Ils oublient le passé; elle se tourne vers lui. Ils sont imprévoyants et lâches; elle se dresse en pureté et suscite un avenir d'irrédentisme et de luttes.

On a pu écrire, à propos d'écrivains aussi contemporains qu'Hubert Aquin ou Claude Jasmin, que toute leur oeuvre était centrée sur la recherche de ce père inconnu et perdu. Nous sommes à la recherche d'un nom qui nous fixe dans l'histoire, et donc d'un père événementiel. Ce père, est-ce nous qui, en 1759, l'avons tué? Peut-être pas, mais notre subconscient collectif nous a toujours reproché de l'avoir objectivement mal défendu. Il y a, à chaque étape de notre histoire, le poids de cette faute. Et c'est pourquoi nous n'avons pas de nom. J'ai expliqué ailleurs comment j'avais appris à me concevoir, ou les Variations sur un nom. Canadiens français? C'est ainsi que disaient mes parents. Mais dans les moments d'intimité, nous étions tout simplement, ce qui revenait au même, Canadiens.

Lorsqu'il était question d'élections, du règlement XVII ou du sénateur Hurtubise, nous étions Franco-Ontariens. Au collège de Sudbury, à la Société historique du Nouvel-Ontario, nous avions les yeux fixés sur Montréal; la province de Québec, c'est ainsi que nous la nommions alors, figurait une sorte de mère-patrie. Vint le général de Gaulle qui nous apprit que nous étions Français canadiens. Et l'espace de quelques heures, nous le fûmes. Mais le vocable qui gagnait du terrain et qui finit, au Québec, par l'emporter, fut celui de Québécois. Nous n'en sommes pas moins divisés sur l'appellation, preuve indubitable que nous ne savons pas qui nous sommes. Notre littérature, notre historiographie, nos palinodies politiques, cherchent à cerner notre être mouvant, à le fixer, non à l'expliquer ou à l'approfondir. Il n'y a pas à dire, pour un peuple, c'est un drame!

L'espace

A ces deux traumatismes initiaux, il faut ajouter notre resserrement géographique. Nos ancêtres, venus de France, ont apporté ici une conception personnelle de l'espace. Toute histoire de tout peuple repose sur une certaine conception de l'espace. Car l'espace, c'est la possession, et donc la dignité, et donc l'élévation de l'homme en homme. Nos ancêtres étaient de pauvres paysans de l'Ouest de la France que la vie avait habitués à un horizon simple, étroit, mesuré, de haute civilisation, où l'instinct de possession du sol, constamment refoulé, correspondait à la notion de dignité humaine. Ils arrivèrent au Canada

sur les bords du Saint-Laurent. La nature nord-américaine les éblouit et les terrorisa. Sa richesse, la liberté qu'elle leur prodigua à loisir dès les premiers jours (liberté psychologique et liberté économique) restèrent attachées à l'idée qu'on se fit sous le régime français du "Nouveau Monde". Les Relations des Jésuites, ce chef-d'oeuvre inconnu, dépeignent à merveille cet éblouissement, qui se traduisit chez nos ancêtres par une véritable boulimie de prise de possession; rivières, forêts, terres arables, montagnes, continent, tout y passa. Cette frénésie dura jusqu'à la rébellion de 1837; ce sont des Canadiens qui fondèrent, au début du XIXe siècle, Chicago et Milwaukee. Le continent américain fut nôtre, ne l'oublions pas. Hélas! nous l'avons oublié. Notre mémoire historique, dans ses composantes déliées, a oublié; mais notre subconscient collectif, que traduit si parfaitement la littérature, se souvient. A chaque génération, nos écrivains redécouvrent cet espace, répétant ainsi la geste ancestrale. Dans son "Fils déchu", Alfred Desrochers l'énoncera pour nous tous.

Ceci revient à dire que l'espace psychologique de nos ancêtres, jusqu'en 1759, recouvrait d'instinct l'Amérique. L'enclave que constituaient les treize colonies anglaises servait surtout à donner toute sa mesure à ce sentiment national quasi planétaire. Fréchette en a fait le thème de son Mississipi. Seule cette certitude d'une possession immense peut expliquer que nos ancêtres aient survécu et se soient épanouis en dépit du froid, des guerres, de la dureté de la vie de paysan, des contraintes d'une religion volontiers menaçante.

Le mythe canadien

Vinrent 1763 et 1774, le Traité de Paris et la Révolution américaine. C'est l'époque du premier repli. Finis les rêves continentaux! A deux niveaux, l'ère minoritaire commence. En 1775, les Canadiens sont, sans crier gare, devenus un petit peuple conquis, à qui l'histoire vient de fermer les portes de l'Amérique. Ils se rabattirent sur les arguties constitutionnelles, afin de sauver les meubles, et sur l'idéologie dite messianiste. Ils se rabattirent sur tout le Canada. Chassés loin de leur petite patrie par les crises économiques successives, qui jalonnent les débuts du régime anglais, nos ancêtres émigrent en grand nombre vers les Etats-Unis et vers l'Ouest du Canada. Ils en créèrent le mythe.

L'immensité territoriale du Canada anglais correspondait à ce besoin d'expansion. Aussi, s'y dispersèrent-ils. On sait, par l'affaire Riel, ce qu'il en advint. La Confédération, en 1867, scella le premier repli. Les Canadiens français devinrent, au cours du dernier siècle, Canadiens, citoyens d'un nouveau pays qui n'avait pas été conçu en fonction d'eux, mais dont l'agencement constitutionnel tenait compte, par la force des choses, et de leur importance numérique et de leur volonté de survivre.

La confédération

Les Pères de la Confédération nous proposèrent un régime de cohabitation culturelle qui nous donnait l'occasion de nous épanouir à l'intérieur de nous-mêmes, à condition toutefois de ne gêner personne. Au Manitoba, comme en Ontario, dès qu'il fut question de langue, et donc de culture, nous devînmes des gêneurs. Aux côtés de notre nationalisme traditionnel un autre, canadien-anglais, se développe. On nous somma, on nous somme encore, et sur quel ton sentencieux, d'abandonner notre nationalisme, dit anachronique, alors que nous savons de science certaine à quel point nous sommes instinctivement prêts à donner raison à l'autre, quel qu'il soit.

Et ce nationalisme sommolent, nous devons l'évincer au profit du nationalisme pan-canadien, de récente extrace, qui seul a droit de cité. Pour tout dire, tous les nationalismes sont bons et valables, sauf le nôtre. Cette constante dépréciation de notre devenir personnel à l'intérieur de la Confédération canadienne cadre mal avec l'existence confédérative d'un Etat national des Canadiens français qui a nom Québec. Hors du Québec (et pour moi, qui suis d'origine franco-ontarienne), nous savons à quel point la volonté canadienne d'assimilation vers l'anglais a été - est toujours - forte et efficace. La Fédération des francophones hors Québec nous le rappelle à chaque nouvelle étape de notre dégradation.

En créant le Québec, on a voulu circonscrire à une seule province notre champ d'activités et on a suscité une patrie. On a voulu endiguer l'expansion du fait français et on a créé un foyer national. Nos replis historiques se sont accompagnés d'une intensification géographique des prises de conscience historiques en sorte qu'aujourd'hui, pour l'essentiel de la population française au Canada, une vision québécoise de la réalité a tendance à remplacer la vision canadienne, devenue anachronique. Une conscience spécifiquement québécoise s'éveille. Elle est issue d'un processus organique qui, dans l'ordre politique, remonte à 1763. Après deux siècles de tribulations, l'homme français des bords du Saint-Laurent commence à se sentir chez lui, est redevenu maître de son passé.

II: Arrêter l'érosion de la culture française

France et Québec lieux de la lutte pour un avenir...

Cette réintégration dans son histoire, à laquelle nous assistons aujourd'hui, spectateurs et acteurs, n'empêchera pas l'homme français d'Amérique d'être, de demeurer, minoritaire. La présence au Canada, ou à ses frontières, dans l'avenir, d'un Québec tutélaire assurera mieux que toutes les revendications verbales, la survie de minorités

françaises éparses sur le territoire canadien. Ceci dit, face au triomphalisme anglo-saxon d'Amérique du Nord, nous sommes condamnés à rester, numériquement, peu de chose. Notre destin est d'être minoritaire. Entre l'Allemagne et la Russie, la Pologne est, elle aussi, minoritaire. Mais, à ses côtés, minoritaires elles aussi, se trouvent la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Il y a là mosaïque et encore, ces minorités sont-elles écrasées tour à tour par le plus puissant de leurs voisins.

Nous n'avons donc pas d'illusions à nous faire. Pour évoluer et nous épanouir en fonction de nos origines, nous devons toujours lutter. Il faut dire que nous en avons l'habitude! Jusqu'aujourd'hui, nous avons lutté afin qu'on reconnaisse nos droits à la langue qui est la nôtre - viendra le jour (et je pense surtout au Québec) où ce problème sera dépassé et où, en tant qu'entité politique nord-américaine, nous devons défendre des positions culturelles et politico-économiques globales. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Pendant longtemps, nous avons défendu, en Amérique du Nord, notre droit strict d'être Français. Peu à peu, le chauvinisme canadien l'a emporté, nous avons récusé cette doctrine, nous avons délibérément oublié nos origines françaises, nous avons mis l'accent sur notre unicité canadienne ou, plus récemment, québécoise. Avons-nous eu raison? On se le demande aujourd'hui que nous recherchons des alliés dans cette phase de notre lutte décisive d'affirmation. En effet, si nous ne sommes pas des Français d'Amérique, nous ne sommes qu'une particularité régionale de ce continent. En tant que Canadiens, abstraction faite du langage, nous n'avons pas créé au nord de l'Amérique une civilisation plus originale que celle qui a vu le jour dans les Etats sudistes des Etats-Unis; et cette civilisation, les Américains en ont vite fait, en moins d'un siècle, une folklorique chair à pâté. Plus près de nous, on compte, aux Etats-Unis, autant ou presque de descendants des Canadiens français qu'il s'en trouve ici même. Que sont-ils devenus? Leur mère-patrie, c'était nous. Avons-nous pu les défendre contre la civilisation ambiante, et contre eux-mêmes? Minoritaires, nous le resterons, mais avec des possibilités d'épanouissement plus vives, que le Québec soit indépendant ou semi-indépendant, si nous nous rattachons à la France et à la francophonie. La preuve en est que de tous côtés, on cherche à investir le mouvement francophone, à l'infléchir, depuis Ottawa, à le neutraliser, à l'empêcher de nuire à la cause de l'assimilation discrète et qui n'ose pas dire son nom.

Nous n'avons, à part nous-mêmes, qu'un allié objectif, et c'est la France, parce qu'essentiellement, nous poursuivons les mêmes buts d'entraide technique et culturelle. De Gaulle l'avait compris: en dépit des oppositions momentanées d'intérêts, les Français et nous, à moyen et long terme, ne pouvons que nous être utiles. Dans nos

rapports avec la France, à nous de jouer notre jeu, certains par ailleurs que nos intérêts fondamentaux, de langue et de culture, la France ne peut les léser. Le domaine du langage doit, de façon absolue, être privilégié. Comment comprendre que nous assistons simultanément à une expansion politique et économique sans précédent des francophones et à une détérioration transcendantale du français canadien? Je ne veux pas m'étendre sur le "joual", épiphénomène qui est le fait d'écrivains arrivistes et d'ignorants. Mais cette parlure (comme disait l'abbé Groulx) n'aurait pas connu la vogue qui fut la sienne si ses tenants n'avaient pu utiliser sans vergogne et sûrs de l'impunité, notre tendance à mépriser notre langue. Cette langue, nous en faisons l'instrument de notre libération extérieure, en ne la respectant pas.

Curieux paradoxe! Et notre libération intérieure, d'où nous viendra-t-elle? Avec quoi l'exprimons-nous? Avec l'anglais, bien sûr, qui est entré dans nos moeurs comme chez lui et qui, tapi dans l'ombre, attend son heure. C'est que, reconnaissons-en l'urgence, nous n'accéderons à une conception haute de la vie et des problèmes qui sont les nôtres qu'à partir du moment où nous serons maîtres de notre langage. Il nous faut un vocabulaire riche, une syntaxe ferme. A quoi sert d'exiger de quiconque qu'il parle français lorsque par FRANCAIS nous voulons dire ce mélange de mots français mal prononcés, en nombre limité, de tournures bâtarde, d'expressions paysannes, de jurons et de blasphèmes, d'anglicismes qu'on appelle ici le français?

Au Québec, au Canada tout entier, être puriste, c'est parler le français comme le font les petits employés français ou ivoiriens. Nous sommes loin de l'Académie française! On me dira que j'exagère. Or, je n'exagère pas. L'écart entre la langue générale de communication et le français international, loin de diminuer, s'élargit. Nous n'en sommes pas encore au jour où la vraie langue des rapports efficaces et rapides sera l'anglais, mais soyons honnêtes avec nous-mêmes, ce jour approche. Il ne s'agit plus de défendre le principe de la présence du français partout afin que le plus grand nombre possible de francophones accèdent à des situations intéressantes et donc à un meilleur niveau de vie. Cela, c'est une monumentale duperie, si cette politique d'accès aux postes et donc aux responsabilités ne s'accompagne pas d'une autre démarche: celle de la connaissance parfaite du français. Autrement, personne, ne nous respectera. Notre histoire de minoritaires nous a, par la force des choses, amenés à nous exprimer d'une façon sommaire. Aussi longtemps que nous continuerons à le faire, nous donnerons la preuve que cette condition de minoritaires, nous en sommes contents, malgré le bluff de la promotion sociale. Rares sont les peuples qui survivent sans langage. Voilà une leçon que nous aurions intérêt à retenir.

Heureusement, nous avons une littérature. C'est une des plus

prenantes de l'occident contemporain dans la mesure où elle est à la fois prophétique et réaliste. Elle est prophétique. A chaque étape de notre histoire, il s'est trouvé un écrivain pour soutenir, amplifier, approfondir notre démarche. Souvenez-vous qu'aussitôt après le Rapport Durham, François-Xavier Garneau fait paraître ce monument d'historiographie et d'espoir qui a nom Histoire du Canada (1845). A un peuple qui avait oublié son passé, il propose l'une des fresques d'héroïsme et d'imagination les plus envoûtantes qui aient paru. Surtout, Garneau souligne, par le poids du passé sur l'avenir, la continuité de notre destin.

Lorsque les Canadiens français, passant de l'état de paysan à celui de prolétaires urbains, tenteront de se fondre dans la civilisation des villes, ils rencontreront qui chantera avec des accents inoubliables leur nouvelle forme de désespoir, Emile Nelligan. Ce poète nous a fait passer de l'éthique à l'esthétique. Remarquez la gradation. Vers quoi allons-nous? Nous ne le savons pas encore. Mais nos écrivains, en quelque sorte, nous préparent pour un grand voyage, peu importe sa nature. Garneau et ses contemporains affermissent notre morale nationale, ils donnent des arêtes historiques à notre personnalité, ils nous disent ce que nous sommes en fonction du passé. C'est là la première structuration de tout peuple qui veut s'installer dans la durée. Une nation sans passé n'est rien. La légitimité vient non seulement de la durée historique, mais à l'intérieur de cette durée, d'une action. Garneau et ses contemporains nous disent: Vous avez et la durée et la continuité de l'action historique!

De la dynamique de cette pensée procèdent, au cours de la seconde moitié du XIXième siècle, les effervescences intellectuelles de l'Institut canadien. Il s'agissait, pour les penseurs éclairés et la bourgeoisie de ce temps, d'accéder à la modernité. L'aventure géographique des ancêtres, pourquoi ne pas tenter de la revivre dans le domaine de l'esprit, des idées politiques, de la conception de Dieu? Ceci, c'est l'explication disons métaphysique. Il s'agissait aussi de se mettre au diapason des pensées américaine et française. Période de mutation à laquelle, en dernière analyse, le poète Nelligan prête sa voix. A la quête morale de sa génération, il ajoute l'intensité de son drame esthétique. Il est intéressant, du reste, de constater que Nelligan écrit son oeuvre au moment même où disparaît l'Institut canadien, comme si la boucle était véritablement bouclée.

Il aura fallu que s'affirme un autre historien, doublé d'un poète, pour que la route s'éclaire de nouveau. Je veux dire l'abbé Groulx, dont la pensée dans toutes ses ramifications nous est encore presque inconnue. Il est le premier à avoir approfondi, de l'intérieur de la constitution canadienne, la réalité de notre autonomie. Garneau précéda la Confédération; sans doute Nelligan (heureux homme!) en ignora-t-il toute sa vie jusqu'à l'existence; l'abbé Groulx, plein du

souvenir toujours vivant en lui de nos traditions et de leur merveilleuse musculature, était, lui, un homme issu du pacte confédératif. Ses relations psychologiques avec l'élément anglais du Canada constituaient une donnée nouvelle de notre sensibilité et de notre intelligence. Fait nouveau, dans son histoire, l'Anglais est tout aussi présent que le Français. Voilà ce que c'est d'être historien nationaliste! L'histoire que nous propose l'abbé Groulx s'intègre à notre devenir organique. Là est sa force. Elle est, déjà, la version d'un vainqueur.

Les écrivains de la première moitié du siècle ont souhaité délivrer l'homme canadien-français de la peur viscérale de l'inconnu, l'arracher par l'esprit à sa condition de minoritaire. Pourtant, cette condition, Groulx et ses contemporains ne la considèrent jamais. Nous sommes minoritaires en Amérique et nous le resterons. Cela est incontestable. Mais au Canada? Depuis Papineau, l'idée d'une république gît dans le tréfonds de notre conscience collective. Groulx et ses amis semblent n'avoir jamais, sinon sous forme de boutade désabusée, conçu cet avenir comme plausible dans l'immédiat. Ils pensèrent et luttèrent à l'intérieur d'une constitution dont ils souhaitaient qu'elle fût, avec le temps, agencée en fonction de la justice; il ne leur venait pas à l'esprit que du terreau canadien, une autre forme de liberté pût jaillir et que, chez les Canadiens français, l'instinct majoritaire pût l'emporter sur les résidus historiques. Bel exemple, chez des esprits pénétrants, de la force de certaines attitudes acquises. C'est que, pour franchir ce cap, il faut un coup de barre essentiel.

Dans la mesure où les Canadiens français du Québec, devenus par le fait même Québécois, se conçoivent comme majoritaires, ils changent littéralement d'essence. Ils suscitent autour d'eux des frontières; ils deviennent comme toutes les autres nations majoritaires - qui ont atteint leur majorité - imperméables à certains arguments, insensibles à ce qui n'est pas leur intérêt propre. L'école groulxienne a su donner du pacte confédératif une interprétation qui correspondait à ce que réclamaient des temps qui nous paraissent déjà lointains. Si on avait écouté Groulx et ses amis, tous tant que nous sommes, Français et Anglais du Canada, nous nous en porterions mieux. Les extrémistes de 1930 sont les modérés de 1980; qu'en sera-t-il en 2020 de nos extrémistes d'aujourd'hui?

Il ressort de tout ceci, que la nation a, au fond d'elle-même, choisi ses guides non seulement chez les hommes politiques et les juristes, mais aussi chez les écrivains porteurs de prophétie, qui, par l'imagination, vont plus loin dans l'avenir que leurs contemporains parce qu'ils le voient aussi avec leur coeur. Comme chez les Grecs, la poésie accompagne ici les mutations profondes de l'âme nationale.

Une responsabilité du sentiment national

Ceci m'amène à la partie la plus difficile, la plus complexe, de mon sujet, qui est de tenter de cerner en nous l'être minoritaire. Je le ferai à partir de nos réactions de groupe, depuis l'image que nous présentons au monde, dans notre condition de minoritaires d'origine française. Notons d'abord que nous ne sommes pas les seuls minoritaires de langue française; les Suisses et les Belges le sont aussi. Mais l'un et l'autre groupe bénéficie de la proximité de la France, de l'irradiation de sa culture, de sa présence constante dans tous les ordres de la vie. La France est aux frontières. Dans de pareilles circonstances géographiques, les chiffres comptent peu. En Suisse et en Belgique, la promotion sociale implique la connaissance du français. Reconnaissons qu'il n'en va pas de même ici. Environnés comme nous le sommes, nous n'avons pas de vraie vie autonome. Nous ne vivons qu'en fonction - en fonction de l'Autre, qu'il s'agisse du Canada anglais ou des Etats-Unis. L'Autre fera toujours sentir sa présence. Il nous devient donc presque impossible de développer une personnalité propre. Les gestes les plus simples de la vie, ceux qui conditionnent les civilisations, nous les empruntons à un esprit différent du nôtre. Nous ne pourrions échapper à cet univers de mimétisme que dans la mesure où, sous une forme ou sous une autre (car je ne veux pas préjuger de l'avenir politique) le Québec se constituera véritablement en Etat national et que les rouages de l'Etat ne fonctionneront que pour nous, en fonction de notre forme d'esprit, de nos besoins. Cette loi est essentielle à notre survie. Elle l'est aussi à notre honneur. J'emploie ici un mot qui, je le sais, a peu de sens. Je l'emploie quand même parce qu'il a longtemps fait partie de nos traditions.

Nous sommes Français d'origine et c'est là un premier honneur. Je ne répéterai pas sur la France les lieux-communs d'usage. Je dirai simplement ceci. Quelqu'un a soutenu un jour que la disparition du Canada tel qu'il est, en son entité politique, serait un crime contre l'humanité. Le vrai crime contre l'humanité, en terre américaine, ne serait-ce pas la lente et implacable érosion de la civilisation française qui entraînera notre disparition, à long terme certes, mais de façon totale? Ne nous faisons pas d'illusions, cette disparition, qu'on appellera intégration, beaucoup la souhaitent précisément parce que nous sommes Français. Dans un continent où triomphe l'uniformité, singulièrement linguistique, nous sommes la pierre de touche de toutes les contradictions. Combien tout serait plus simple si nous n'étions pas là! De l'intérieur, nous ne nous voyons pas comme Français; mais c'est ainsi que nous perçoivent les autres. Et d'abord par la langue, qui est celle d'une entité nationale et qui, donc, charrie un vocabulaire politique, économique, philosophique, que ni l'ukrainien ni l'italien ne possèdent dans l'ordre politique au Canada. Une langue,

donc une conception globale de la vie. C'est là qu'est le danger pour l'américanisme triomphant. Nous sommes une minorité, mais grâce à notre cohérence dialectique, nous proposons à l'univers américain un autre modèle que le sien. Nos ex-compatriotes des Etats de l'Est américain sont devenus un résidu informe; ils ne représentent aucun danger. Il n'en va pas de même de nous avec notre imagination spécifique, notre recours constant aux traditions immémoriales françaises (quoique bien atténuées), nos lois, nos lettres, notre mauvais esprit, notre refus de prendre totalement au sérieux les valeurs marchandes de l'esprit américain. Si bien que nous parlions l'anglais, cette langue n'est pas nôtre et d'instinct nous la déformons en profondeur. Par contre, l'admiration du vaincu pour le vainqueur est devenue sans borne. Nous croyons sincèrement que la constitution britannique est le chef-d'oeuvre de l'esprit humain. Laurier frémissait de joie à la pensée qu'il était citoyen britannique. C'est souligner à quel point nous vivons nos contradictions. Elles sont innombrables. En voici quelques-unes, chacun d'entre nous pouvant y ajouter les siennes, celles qui lui semblent les plus évidentes:

1. Nous n'avons pas de vie autonome.
2. D'une génération à l'autre, nous oublions ou rejetons notre passé. Aucun peuple n'est plus axé que nous sur son histoire. Il nous est difficile de moins bien la connaître. On demandait à des étudiants de CEGEP récemment, qui était l'abbé Groulx.
Réponse: néant.
3. Nous sommes une nation riche et pourtant, dans l'ensemble, nous sommes un peuple de prolétaires. Notre idéal est resté agricole et nous sommes des citadins.
4. La religion catholique était une forteresse imprenable. En moins d'une génération, elle a baissé pavillon. Comment expliquer cette désaffection, si soudaine et sans exemple à ce niveau d'intensité en Occident?
5. Nous défendons avec acharnement une langue que nous refusons de parler parfaitement.
6. Plus nous nous élevons dans la société, moins nous nous sentons responsables des nôtres. Il y a là comme une usure de la réussite.
7. Nous faisons de la politique abstraite, dont profitent les partis au pouvoir. Il y a un Parti Québécois.

C'est qu'il existe un sentiment national québécois, sentiment qui semble avoir atteint la minorité agissante des francophones du Québec.

Il n'y a pas de parti francophone du Canada. Serait-ce, suprême contradiction, que nous estimons que nos intérêts sont mieux compris et défendus par d'autres que par nous-mêmes? Si cela était, ce serait un trait de caractère bien français. Chassez les origines par la porte, elles remontent par les fenêtres. Ce sont là quelques traits de notre caractère national, transmis, durcis, intensifiés par notre situation minoritaire.

A long terme, notre vie nationale n'est-elle pas qu'un long combat d'arrière-garde? De toute l'Amérique du Nord, les Indiens ont disparu, ne laissant pour trace de leur passage sur la terre que des séquelles para-folkloriques. N'est-il pas dans la logique des choses que la civilisation anglo-saxonne, toute-puissante assimilatrice, ne considère la nation française d'Amérique que comme l'une des multiples composantes de son épanouissement historique? N'oublions pas qu'il y a moins d'habitants d'origine française sur ce continent que d'origine italienne, allemande ou polonaise. Mais nous avons un Etat qui ressemble de plus en plus à ce que Balfour appelait un "national home". Un jour, je rentrais de France. Dans l'avion, mon voisin me demande qui je suis; lui-même était Allemand. De fil en aiguille, je lui explique le Québec, qui et quels nous sommes. "Vous avez cet Etat?" - me dit-il. "Eussiez-vous été Allemands que le cours de la dernière guerre en eût été changé." En effet, c'est là qu'est notre force. A notre insuffisance numérique correspond la concentration de nos effectifs, dans la mouvance immédiate d'une constitution et de lois qui nous sont propres. C'est là qu'est notre armature. C'est pourquoi un François Hertel, par exemple, souhaitait, il y a un quart de siècle, la formation de nouvelles provinces françaises au Canada; la vie française en Acadie est-elle possible sans la création d'une nouvelle province, à majorité acadienne, dont la langue officielle serait le français?

Les francophones du Canada doivent évoluer d'un nationalisme centré sur leur appartenance politique à l'ensemble canadien à un autre qui ne tiendra compte que d'eux-mêmes et de la réalité géopolitique nord-américaine. Dans ce contexte, l'affirmation de ce qui nous sépare, langue et lois, est essentiel. Comme toutes les minorités, notre rêve historique est de cesser de l'être. Et toute transformation de notre statut minoritaire débouche sur une redistribution des forces politiques en présence en Amérique du Nord. Cette évidence amène nos dirigeants à composer, à vouloir nous rendre majoritaires sans toucher à la sacro-sainte carte. La Carte, c'est Washington. A la notion de souveraineté se greffe, comme son frère siamois, celle de l'association. Bel exemple du pragmatisme, de la prudence et du sens de l'avoir de nos ancêtres normands; nous serons majoritaires et minoritaires à la fois! Il aura été donné aux Canadiens français d'être les seuls à avoir résolu la quadrature historique du cercle. Cette fuite devant les responsabilités sera-t-elle à notre honneur? Mais avec le mot "honneur" nous entrons dans le monde des impondérables.

Jean ETHIER-BLAIS

(Relations, décembre 1978, p. 325-326, et janvier 1979, p. 20-23.)

Jean Ethier-Blais

POETE ET ROMANCIER

L'enfance et l'adolescence de Jean Ethier-Blais sont sous le signe de la lecture: ses confidences le répètent constamment. Au collège, tapi au fond de la bibliothèque, il se voit "au centre d'une tombe de mots". Contact total, submergeant, qui "enfouit" dans les millions de mots couvrant ces pages innombrables de Rimbaud, Victor Hugo, Chateaubriand, Tallemant des Réaux. C'est de cet humus profond que surgira, à n'en pas douter, l'envie d'écrire et le goût d'aligner d'autres mots, de participer au "murmure indéfini" de l'écriture. Ecrire sera alors répondre à l'appel même de la bibliothèque universelle dont on s'est nourri. Mais c'est peut-être d'abord apprendre le culte des mots, de la langue. Peu d'écrivains, dans ce pays, auront à ce point le sens et la vénération de la langue française dans sa pureté, dans sa simplicité. J. E.-B. dira, longtemps après les séances de lecture du collège: "Je me fie au langage et à lui seul. Il me guide chaque fois que je m'exprime, c'est lui qui m'apprend, au fur et à mesure, ce que je veux dire; il me livre mon rythme, il m'apprend à respirer en fonction des mots, il me permet d'entrer dans des familles de vocables et d'y vivre à l'aise." (Entrevue dans Voix et images, vol. II, no 3, p. 316.) Ainsi, tout vient de la langue qui génère l'oeuvre.

Mater Europa est un bref roman, composé de quatre "nouvelles", ou quatre "saisons" dont la troisième donne son titre à l'ensemble. Que raconte ce premier roman d'Ethier-Blais? "L'enfance et la jeunesse d'un homme imaginaire que j'ai appelé Théodore Salandon. (...) pour le reste, imagination et vie entremêlées." (Voix et images, p. 310.) Le personnage principal et son devenir constituent le fil conducteur d'une nouvelle à l'autre. Dans le clair-obscur de la mémoire, les éléments d'une autobiographie fragmentée affleurent çà et là. Deux figures d'homme (mais le père est absent) aux bras captateurs: le frère aîné, qui emporte le petit Théodore dans la nuit, endormi, embrassement sécurisant; et l'ange-voleur-d'enfants qui serre Théodore dans ses bras, mais cette fois au coeur d'un combat silencieux et violent. La présence, dans le cauchemar de Théodore, de ce voleur d'enfant (d'enfance?), marque bien une fin, une frontière: dès qu'il arrive, c'est déjà trop tard, il est reparti, déjà loin, comme lorsqu'on prend conscience d'un paradis perdu, de la fin de l'enfance. Théodore ne s'endort-

il pas en rêvant à sa propre mort - sa mort d'enfant? Puis, ce sera la mort de la mère. Et c'est ici que s'achève la coupure commencée dans la nuit, bien des années auparavant, lors du combat avec l'ange... La mère meurt au moment même où Théodore devient véritablement un homme: "Elle lui avait donné le souffle; il lui prenait le sien." (Mater Europa, Grasset, p. 102.) La mère meurt de la vie du fils. La mort de la mère ouvre également la perspective de sa propre mort.

Après le premier attachement au corps à corps avec l'ange, après cette deuxième coupure qu'est la mort de la mère, Théodore peut bien partir, larguer les amarres: l'Europe l'attend, c'est-à-dire l'autre mère, la mère spirituelle. Et l'âge d'homme s'ouvre pour lui au moment où il vogue vers mater Europa, celle qui représente "l'avenir, tout". Après l'Allemagne (la France est absente de ce roman), nous retrouverons Théodore à Montréal, beaucoup plus tard, devenu le célèbre Professeur Salandon, et qui essaie de se souvenir. Ce roman nous dit quatre étapes dans le destin du personnage, quatre moments sur la voie de la coupure du cordon ombilical psychique, vers l'apprentissage de l'indépendance, de l'ironie, de la liberté personnelle, et de la solitude.

Quatre gestes décisifs ponctuent la fin des quatre "saisons" du roman: la morsure à l'oreille du mauvais ange voleur d'enfance; le refus, par Théodore, d'ouvrir à sa mère la porte de sa chambre, un soir de fête familiale à Noël; l'arrivée en Europe et la question-défi lancée au vieux monde; les rideaux tirés dans la grande voiture qui emporte Théodore, à Munich, et le coupent des regards gênants de la foule. Cette technique des "temps forts", J. E.-B. l'utilisera de nouveau dans les trois nouvelles du Manteau de Rubén Dario.

Le thème essentiel traité dans le Manteau est celui du rapport éternel de l'amour à la mort, ou plutôt les appels de l'amour (et d'une réalisation de soi) et de l'échec de cette réalisation, de la désillusion. La fin de la première nouvelle ("En noir et blanc") est marquée par la prise de conscience, chez Hubert, qui mesure combien "Tout est vide, la vie, le monde", et qui hurle à la mort de Gabriel Fauré en sortant d'un récital donné par la femme qu'il aurait pu aimer. Dans "l'Oeil-de-boeuf", ce temps fort est répété comme dans une réflexion de miroirs légèrement déformants: l'image sadomasochiste d'un jeune homme fouetté. Tandis que "le Manteau de Rubén Dario" s'achève sur une vision du fameux manteau venu d'une boutique de Valparaiso échouer sur les épaules de Verlaine au café d'Harcourt, tandis que le poète éructe, du fond de son ivresse, que la poésie, "c'est de la merde"... Au total, on se retrouve toujours seul dans les décombres de ses rêves: "(...) la nouvelle qui donne son titre au recueil, dit J. E.-B., souligne à quel point tout idéal est faux. Dans notre vie, tout est

mensonge, à commencer par la vie." (Voix et images, p. 314.) Les trois nouvelles se terminent brusquement, sur un effet de surprise, respectant ainsi l'une des lois du genre. Toutes trois prennent leur point de départ dans un élément du réel: l'univers des mélomanes de *Pro Musica*; l'oeuvre de Proust; une autobiographie du poète sud-américain Rubén Darío; à partir de quoi l'écrivain fabule, ré-arrange tout, redistribue les rôles à sa fantaisie, tout en ne perdant jamais de vue la vie qui l'inspire: "un lecteur attentif se rendra vite compte que tout ce que j'écris est vu. (...) tout doit être dans la rétine du narrateur. Il est un témoin privilégié." Mais en même temps s'opère une distanciation, un dédoublement de type flaubertien: "Je me vois écrivant, la plume à la main, et dans les airs, comme le diable boiteux." (Voix et images, p. 314.) Cette distanciation est celle-là même qui permet le regard sévère, implacable, sur les phrases qui s'alignent et les images qui se constituent: écriture "froide", éminemment "voulue", et à la fois impassible, purement objective.

Pour ce qui est de Jean Ethier-Blais poète, on parlerait volontiers de lyrisme pudique. L'auteur de la prière d'insérer, sur la couverture 4 d'Asies, parle d'une manière particulière "d'utiliser le vocabulaire le plus simple, celui de tous les jours et de nos jours, (...) comme sans appeler les mots, sans les solliciter". L'écriture poétique est ici elliptique, allusive, et renvoie irrésistiblement à la poésie chinoise, que J. E.-B. a beaucoup pratiquée. De sorte que ce que dit Alain Bosquet de l'oeuvre de Li Quingzao (XIIe siècle) s'applique parfaitement à son premier recueil: permanence dans la litote; lyrisme à mi-chemin entre la chose dite et la chose suggérée, "comme si un deuxième sens venait à point nommé conférer au sens premier une manière d'auréole d'incertitude" (Magazine littéraire, no 131, p. 67). Poésie où "la vie passe comme un fleuve, où l'amour est prêt à accepter ses propres trahisons, où le paysage reflète les sentiments de qui le traverse, où la lune intervient avec ses sarcasmes ou ses mansuétudes, (...) où les soulèvements de l'âme ne prennent pas de formes violentes".

Asies se présente comme un recueil fait de deux suites comptant respectivement 26 et 16 courts poèmes. "Apparitions d'Elpénor" nous montre une série de figures de la femme aimée-rêvée et impossible à atteindre: "Je t'ai vue. Tu marchais devant moi sans tourner la tête - ... - Et tu entrais dans l'immanence - O jeune fille orgueil de l'être O Vierge." Cette femme se résorbe en elle-même, intouchable, inentamable. C'est Vénus qui retourne à la mer, que les eaux primordiales dérobent au poète. Les deux derniers poèmes de cette première partie (XXV et XXVI) posent la même question, redoublée: "Pourquoi l'amour?" "Ah! qui viendra m'arracher au vide d'aimer?" La deuxième suite, "Paysages et songes", surgit de

rêveries inspirées par la nature, la vie quotidienne: paysages à l'aquarelle, en tons délavés, à peine esquissés; c'est l'appel du printemps, un chinois somnolent devant sa porte, le départ des voyageurs au matin, après l'étape, et la nuit qui vient.

Comparé à ce premier recueil, le second, Petits Poèmes presque en prose, montre un changement de ton et de registre très net, beaucoup plus familier, moins allusif et réservé que dans Asies. En même temps oeuvre grave, et qui s'inscrit tout à fait dans l'évolution de l'ensemble (sur l'amour, la mort, l'impossibilité de vivre, l'ennui, la nostalgie): "L'homme se ferme comme un livre - Où chaque mot ne serait rien." Le voyage est sans retour et sans espoir, entre souvenirs et tristesse.

Toute l'oeuvre de Jean Ethier-Blais pose cette question fondamentale: "Pourquoi vivre s'il faut qu'on meure? - Pourquoi aimer s'il faut mourir?" Interrogation classique, à laquelle convient absolument cette écriture parfaitement maîtrisée, consciente, comme détachée et pourtant toujours fascinante.

Jean-Pierre DUQUETTE

(Le Droit, 18 mars 1978, p. 21.)

Jean Ethier-Blais: Petits Poèmes presque en prose

LE DOUX POÈTE FRANCO-ONTARIEN

C'est le Jean Ethier-Blais de toujours, celui qui a déjà tant écrit, que l'on retrouve ici, dans Petits poèmes presque en prose¹. Il se peint comme un "homme doux" (p. 21), qui ne craint pas de dire ce que tout le monde cache, à savoir que, pour chacun de nous, le MOI est le centre de notre vie et que nous ne trouvons d'unité qu'en nous-mêmes. "En moi, par moi, avec moi" pourrait servir de formule avouée et sacrée à ce prêtre de soi-même.

Jean Ethier-Blais nous plonge ainsi dans sa famille. Comme tout Canadien français, il a été marqué par son enfance qui ne le quitte pas et qu'il réclame à grands cris (12). A plusieurs reprises, il évoque la fougue de sa jeunesse, la "violence inconnue de quels élans!", "prodigieux instants du coeur" qui hélas! dans la vie adulte, n'ont débouché sur rien. Tout jeune, par l'affection de sa grand-mère (née à Montebello), de sa mère, de son père, de ses frères et soeurs, son âme a expérimenté la chaleur et la richesse d'un terreau qu'il ne retrouvera plus. Pour décrire ceux qu'il a aimés, il retrouve le ton simple de Victor Hugo revoyant son enfance. La grand-mère et son mouchoir de "batiste blanche"; la mère maîtresse de maison ("Domus Dominae", ibid., 71), mourant de façon très digne; le père

De ses enfants, prêtre, héros et roi du lieu
Où le bonheur de tous logeait dans son sourire (58);

les cousines qui déclamaient La Fontaine; Madame Lalonde la voisine et sa fille Hermine; tous et chacun ont droit à des poèmes d'une exquise délicatesse.

Puis, le monde extérieur entra dans le poète par les lectures au grenier du foyer. A 16 ans, dit-il "Mallarmé était mon prophète" (63). Mais les voyages, les voyages surtout, le formèrent. PARTIR, toujours PARTIR, Ethier-Blais a souvent affirmé que l'EXIL constituait le fond de son être:

Ah! Pourquoi faut-il toujours s'en aller,
Toujours dire adieu à ce qu'on aime? (34.)

C'est qu'il faut chercher quelque part le bonheur, lorsque les voix aimées du passé se sont tues. Tour à tour, Paris et la joie de vivre, les médinas étrangères, la Forêt Noire, la Chine (surtout celle d'autrefois) ressuscitent par le mot et les vers. Les "aventures du corps" sont discrètement évoquées, accompagnées du sentiment de culpabilité typiquement canadien-français:

J'ai compris
Que j'appartenais pour toujours à cette race
Qui se glisse et qui s'exalte entre jour et nuit
Dans le vertige du remords qui vibre et luit. (36.)

Le regard vers le passé s'assombrit devant l'inanité de toute existence. Tout est chimère! Tout passe! ("Nous en avons vu des comètes!", 21). "Tout est réverbération des songes!" (21.) Tout est vain! la vie est mensonge! Que de fois revient le mot "mensonge!" (par exemple, pp. 25, 50, 94). Le poème de la page 25 crie d'une façon lyrique qu'il ne subsistera de tout ce qu'il a aimé que des "timbres", c'est-à-dire des mots:

Ne restera-t-il donc de tout ce que j'ai appris avec
force hochement de tête
De ces livres accumulés aux quatre coins du temps
Que des voix et des silences et des timbres bêtement
Qui m'accompagnent dans la vie et lui donnent son
faux air de fête?

Tout n'est que "noir plaisir" et "douloureuse joie" (41). Est-ce Nelligan qui lui a enseigné à unir des termes aussi contraires? O néant de tout! Notre affliction même, à quoi sert-elle?

C'est en vain que je désespère
Je ne suis rien. (84.)

Le rêve du bonheur est toujours détruit: "A quoi m'aura servi d'aimer?" (86.) Le MOI se retranche alors dans la SOLITUDE, cherchant un essai d'explication de l'univers dans les astres, puisque J. Ethier-Blais croit à l'influence des corps célestes.

Et après?

Après, ce sera la mort qu'il évoque longuement dans les 7 poèmes du "Dies irae" et dans "Paysage avec la mort". L'auteur ne joue pas d'humour noir devant la gueuse. Il n'a aucun espoir en Dieu, en cette espèce de "Dieu vengeur" qui ne nous a créés que pour mieux sévir. "Est-ce un Dieu?, se demande toute la page 95. La croix des cimetières n'est-elle pas "trompeuse espérance"? En bon épicurien, Ronsard se retournait pour voir

si la mort le suivait. Ethier-Blais, lui, la regarde en face, sous les traits immortalisés par Dürer, avec sa faux et son large chapeau. Et il souhaite disparaître rapidement, "par l'épée".

Pourtant, il laisse derrière lui la beauté de tant de choses! Ce qui est frappant dans ces poèmes, c'est cette simplicité à admirer les objets les plus ordinaires, comme un pantalon, une veste, une cravate, un noeud papillon, un vendeur de gâteau, un peigne qui ne sert plus aux crânes chauves. Rien de recherché dans la description des chats, des chiens (ces amis qui le comprennent), de la splendeur du Levant (il éprouve pour l'Orient les mêmes sentiments que Paul Morin qu'il admire), de l'automne qui nous rappelle que tout passe, de cette petite fille de six ans, femme déjà!, de cette jeune fille qui se mire dans la "glace-soeur". Rien d'apprêté. Ethier-Blais ne passe pas par d'autres pour exprimer ce qu'il ressent et il le dit sans déguisement. Avec ça et là une pointe de préciosité, mais la poésie, de sa nature, n'est-elle pas raffinée?

Tous ses sentiments, Ethier-Blais les a recouverts d'un titre qui en appelle à la forme seulement: Petits poèmes presque en prose. Le vers qui domine dans son recueil tient en effet de la grande phrase de prose, dépassant largement les 12 syllabes poétiques de l'alexandrin par des vers de 13, 14 et 15. Ces vers, à quelques exceptions près, sont toujours rimés, non d'une rime classique qui satisfait les yeux et l'oreille, mais d'une rime qui obéit uniquement à l'ouïe. Ainsi, de Verlaine qu'il se propose d'imiter, Ethier-Blais a gardé la rime que Verlaine jugeait indispensable à la poésie française. Mais il a surtout pris à Verlaine son goût du vers impair, "plus vague et plus soluble dans l'air". Ainsi, le 1er poème (p. 11) se compose de 5 strophes dont chacune compte un hexasyllabe et trois heptasyllabes. Très souvent, il joint, à l'heptasyllabe l'hexasyllabe et l'octosyllabe qui le complètent. Ainsi, les 7 poèmes de "Dies irae" et de "Paysage avec la mort" sont écrits en octosyllabes. Il utilise aussi le décasyllabe (par exemple, tout la page 70) et le pentasyllabe (77), vers où la césure est subtile. D'ailleurs, dans ses alexandrins, l'auteur prend bien soin qu'on ne les reconnaisse pas, en évitant le 6-6 classique. On notera enfin que les muettes ne comptent pas à l'intérieur du vers. Que dirait Boileau?

Ce qui précède démontre une extrême liberté et variété, bien dans le ton de notre poète. L'unité vient du grand désarroi de son âme, bien résumé dans ce vers:

Pourquoi vivre s'il faut qu'on meure? (98.)

Ethier-Blais sait-il que son cri rejoint celui de Saint-Augustin: "Quid prodest vivere cui non est semper vivere?" ("A quoi sert la vie à celui qui ne doit pas toujours vivre?") L'Evêque d'Hippone répondait par sa foi en l'immortalité de l'âme et en la résurrection des corps. Vivre alors lui apparaissait comme le plus grand don de Dieu.

...Et si c'était Augustin qui avait raison?

Paul GAY

¹Jean Ethier-Blais, Petits poèmes presque en prose, Montréal, éditions Hurtubise HMH, 1978, 102 p.

(Le Droit, 14 octobre 1978, p. 21.)

Jean Ethier-Blais

UN GRAND HUMANISTE FRANCO-ONTARIEN

Jean Ethier-Blais s'est souvent interrogé sur le mystère de sa naissance à Sturgeon Falls en Ontario. Dans Signets III (son oeuvre la plus révélatrice avec Dictionnaire de moi-même), il écrit: "Pourquoi moi, qui suis né dans une petite ville perdue de l'Ontario, suis-je un écrivain français?" (p. 49), et ailleurs: "Pourquoi pas dans cette France que j'ai tant aimée?" (Dict. de moi-même, 139). Descendant d'ancêtres québécois de Saint-Ours et de Montebello, il éprouve la nostalgie de la France comme tant d'écrivains canadiens-français avant lui. Dans Mater Europa (1968), autobiographie plus ou moins larvée, le héros Théodore "rêvait qu'il n'était pas un petit Canadien perdu dans la neige, mais un Seigneur français de la Renaissance" (21). On ne peut dire d'Ethier-Blais, même s'il est conscient depuis dix ans de sa "québecitude" (Signets III, 131), qu'il ait enfin trouvé une patrie à lui chez lui: son coeur est toujours divisé, voire angoissé. Au contraire de Miron, de Godbout et des poètes de l'Hexagone, Jean Ethier-Blais, éternel exilé, n'a pas encore assumé pleinement le lieu québécois ou ontarien: "L'ennui, a-t-il écrit, c'est que nous ne savons pas qui nous sommes" (Signets II, 5) et Théodore-Ethier-Blais "jamais, en France n'avait eu envie de revenir à Montréal" (Mater Europa, 143). "Nous sommes restés, après trois siècles d'Amérique, des Français déracinés. C'est pourquoi l'assimilation nous guette à chaque tournant de notre histoire" (Signets III, 18).

Très vite, le Franco-Ontarien a quitté Sturgeon-Falls et Sudbury pour Montréal, la France et l'univers. Il affirmerait volontiers avec TERENCE: "Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger." Mais c'est surtout en Europe qu'il retrouve ses fondements, ou plutôt dirais-je, toutes ses lectures de jeunesse, tous ses grands musiciens aimés. Rêveur qui rejoint son rêve, Théodore-Ethier-Blais plonge dans la civilisation-mère, l'Europe, et particulièrement la France. Notre écrivain a toujours montré l'importance de se ressourcer en France même, car au Canada "tout conspire à resserrer l'étau de l'anglicisation ou de l'abâtardissement culturel" (Signets III, 81). Et ailleurs: "L'indépendance seule (du Québec) pourrait nous assurer la survie française" (ibid., 65) mais, tout de suite, à la même page, il doute de sa possibilité.

A Paris, des études poussées à l'Ecole Normale Supérieure et à l'Ecole pratique des Hautes Etudes lui ont arraché ce cri: "Ce n'est qu'à Paris que je me suis libéré des contraintes qui désespéraient mon esprit et mon coeur" (Signets III, 28). C'est ensuite Munich, par ce besoin toujours ressenti d'élargir ses horizons. Il a pu ainsi assouvir sa passion de lecture, puisque se promener dans les autres, c'est se reconnaître soi-même. Ses préférés sont Benjamin Constant (ce Benjamin Constant, qui, par son esprit ingénieux, vif, léger, lui ressemble tant), Stendhal, Montherlant l'essayiste, les auteurs de Mémoires, Madame de Boigne et Vitrolles, Chateaubriand, Saint-Simon - et le chanoine Groulx, le Groulx de Mémoires, livre "que je place, dit-il au premier rang de notre littérature" (Signets III, 32). Est-ce pour avoir fréquenté longuement les écrivains romantiques que Jean Ethier-Blais, ce grand sensible, marque sa préférence pour la musique nordique, celle de Sibelius, par exemple?

Homme de l'univers, Ethier-Blais a tâté de la diplomatie au Ministère des Affaires extérieures du Canada. Il a occupé le poste de secrétaire de l'Ambassade canadienne à Paris, puis à Varsovie; de représentant permanent de la Commission de contrôle à Hanoï, etc. Il a tellement voyagé qu'il avoue: "Le thème essentiel de ma vie...est le départ" (Dict. de moi-même, 179). Tenté par l'Asie (voir Asies, poèmes, 1969), il a rêvé d'un monde dans lequel l'Asie et notamment la Chine insuffleraient de nouveaux préceptes de vie: "Verse tes philtres, Asie!", ceux du sacré, de la sérénité et du mysticisme oriental. Ailleurs, c'est la Tunisie qui l'impressionne: c'est là qu'il voudrait être enterré, là qu'il voudrait que reposât son corps dans le sable chaud.

Notre voyageur a marqué un temps d'arrêt en 1960 pour communiquer sa science et son expérience de la vie à des étudiants de l'Université Carleton, et, en 1962, à ceux de l'Université McGill. Il s'est arrêté pour écrire une thèse sur Borduas et beaucoup de critiques d'ouvrages français et canadiens-français dans le Devoir. Il apparaît facilement hautain et ironique. Son horreur du jargon est bien connue: il ne nomme même pas le mot, il l'appelle patois et le brocarde (Dict. de moi-même, 99). Sa manière d'écrire est hardiment personnelle, à l'exemple de Marcel Dugas qu'il prise tant: "Marcel Dugas, écrit-il, ... à l'opposé de Camille Roy, ne parle que de lui... Pour M. Dugas, la critique ne peut être que l'exaltation du moi par le délire de la confession" (Signets III, 114 et 115). On tend alors vers la poésie et le lyrisme: "Dans mes articles, confesse-t-il, je me livre. C'est un journal que j'écris, à partir des autres" (Dict. de moi-même, 20), et: "Je me demande si, de tous les hommes, le critique n'est pas celui qui révèle le plus de lui-même" (Signets I, 7).

Ethier-Blais est trop bavard, trop sautillant, pour conduire rationnellement, jusque dans ses dernières limites, un thème proposé. Mais quel enjôleur! Que de digressions! Que d'anecdotes! Que de mouvements de sensibilité, d'amour ou de rejet! A grands coups d'affirmations péremptoires, il plaque noir sur blanc ses auteurs de prédilection. Et tant pis si vous ne pensez pas comme lui! Ainsi, pour lui, Chamfort est le plus grand écrivain du XVIIIe siècle (Dict. de moi-même, 45). Jean Ethier-Blais, auteur qui avance et recule pour mieux avancer; qui, au beau milieu de considérations dont les couleurs se fondent les unes dans les autres, lance tout à coup une affirmation-choc, de couleur violente, qui ne s'explique que par le contexte. La phrase se présente la plupart du temps indépendante, cachant extérieurement ses rapports avec celle qui précède et celle qui suit.

Et pourtant, cet auteur que tant de critiques trouvent léger et spirituel, n'est railleur qu'en surface seulement. Son sourire cache une souffrance profonde qui vient non seulement de sa situation de Canadien français, mais surtout de sa condition d'homme. C'est un homme qui a peur du bonheur: "Il y a, dit-il, dans mon enfance, au point métaphysique de ma vie, le besoin de fuir le bonheur quotidien" (Signets III, 43), et ailleurs: "Le bonheur n'existe pas" (Dict. de moi-même, 24). A la deuxième page-couverture du Dictionnaire de moi-même, le masque d'Ethier-Blais rappelle, à s'y méprendre, celui de Pascal. Mais alors que l'auteur des Pensées arrive à s'exclamer: "Joie! Joie! Pleure de joie!" à la découverte du Christ, Ethier-Blais, lui, doute de tout, crie la vanité de tout. Un immense A quoi bon? le conduit à la pensée de la mort, cette gueuse qu'il rejette de toutes ses forces et qui, un jour, l'enfouira dans la terre. La mort revient presque à chaque page du Dictionnaire de moi-même.

Malgré son admiration pour les Jésuites de Sudbury ("Les Jésuites à qui je dois tout", Dict. de moi-même, 171 - Voir aussi Signets III, 190), Ethier-Blais se montre dur pour l'Eglise du Canada. Pour lui, l'Eglise canadienne a permis aux Canadiens français de durer, non de vivre. Pour lui, la religion a empêché les Canadiens français de se tenir debout devant le vainqueur (Dict. de moi-même, 86). De toute façon, elle ne lui a apporté à lui, aucune lumière sur le mystère de la vie: "Quelle scie que cette vie, mon Dieu, quelle scie!" (ibid., 157).

Jean Ethier-Blais, infiniment simple, infiniment multiple, se trouvera-t-il un jour?

Paul GAY

(Le Droit, 2 décembre 1978, p. 21.)

ADRIEN THERIO

Adrien Thério: La Colère du père

Dans le numéro 38 des Cahiers des Dix, paru en 1974, Jean-Charles Bonenfant racontait une querelle de quatre ans qui divisa les paroissiens de Saint-Jean de l'Île d'Orléans, de 1877 à 1881, au sujet de l'emplacement de l'école: conflit d'intérêts, imbroglio politique, interventions épiscopales, scission de la paroisse, rien ne manqua. La Colère du père d'Adrien Thério¹ reprend le même motif, mais cette fois au sujet de l'emplacement de l'église au Chemin Taché. Bonenfant écrivait en historien; Thério invente en conteur. A chacun son don.

La Colère du père continue les récits légers, volontairement naïfs, de Ceux du Chemin Taché². Se cachant sous les traits de Claude, le narrateur Adrien Thério se délecte à nous raconter la fureur des gens du Chemin Taché lorsqu'ils apprennent que leur curé, l'abbé Saint-Onge, va les quitter pour fonder plus loin la vraie paroisse avec une église plus spacieuse. Le récit commence par l'entrevue des gens du Chemin Taché avec l'évêque de Rimouski, un nommé Julius Marchildon. Malgré les représentations des envoyés du Chemin Taché, et surtout à cause de l'entêtement irrespectueux du père de Claude, Gaudiose Martel, la décision de l'évêque demeure irrévocable: l'église sera construite loin du Chemin Taché, dans le territoire appelé La Grande Ligne.

Tout le livre va alors nous livrer l'effet désastreux de ce changement. Poussés par Gaudiose, les gens du Chemin Taché décident de quitter la religion catholique et de "revirer" protestants, et protestants de la secte dite des Évangélistes. Thério a bien saisi tout ce que la situation comportait de drôle et de cocasse. L'ancienne petite chapelle peut bien devenir une mitaine; mais n'est pas évangéliste qui veut! L'abbé Saint-Onge parti, arrive un pasteur protestant, le très jeune et très digne Patrick Livingston, 26 ans. Dans sa grande bonté, il essaye de changer les mentalités: c'est difficile. Les femmes surtout sont reticentes. Obéline, l'épouse de Gaudiose, n'a-t-elle pas fait une neuvaine à Saint Jude juste avant l'arrivée du pasteur? D'ailleurs, au début, la présence du pasteur "gèle l'atmosphère" et quelques élèves apprennent assez tardivement qu'ils sont évangélistes. "Dans le fond, tous ces gens souhaitaient le moins de changements possible, en passant d'une religion à une autre. Ils attendaient impatients qu'on leur explique pourquoi le tabernacle et l'autel avaient disparu." (p. 60.)

Autour de la tocade de Gaudiose, Thério ressuscite le village du Chemin Taché. Il a beau être perdu dans les neiges et entouré de la forêt qu'il faut repousser chaque année, il n'en demeure pas moins grouillant de vie. Comme tous ses prédécesseurs, les délicieux conteurs canadiens du XIXe siècle, Thério se dépêche de ramasser les coutumes et les traditions pour les préserver de l'oubli. Et l'an de grâce 1928 de la colère de Gaudiose ne diffère pas tellement des années du XIXe siècle québécois. Ceux du Chemin Taché revivent sous la plume de Claude: son père, sa mère, ses frères et soeurs, tout le clan Martel. A côté et

souvent par cousinage, les autres familles: les Gosselin, les Martin.

Dans une paroisse, fût-elle minuscule, il y a l'univers entier. Il y a chez Claude la révélation de la poésie dans les chansons et la poésie du violoneux Israël Ouellet - et la révélation du mal dans les actes de bestialité de son cousin: les fonds de ferme cachent parfois des actes bien sales! Il y a des danses qui semblent agrandir les humbles demeures aux dimensions du ciel: alors, la musique peut "courir à travers les labours et les abatis" (131). Il y a des scènes amusantes comme celle de la truie qui se débat dans un puits: "Il fallait passer le câble autour de la truie, derrière les pattes de devant, devant les pattes d'arrière et bien l'attacher." (127.) Il y a de la terre neuve, des avoines et des abatis. Il y a de vrais amis. Il y a le mystère de la mort: devant Azilda défunte, Claude demeure interdit. Il y a le jeu de cartes appelé Charlemagne. Il y a des jeunes comme Claude qui rêvent d'études supérieures, "croient en leur destin" et entendent sortir du Chemin Taché.

Le ton vieillot d'un passé pourtant récent est bien donné par ces jolis noms qui sentent à plein le terroir: Gaudiose, Obéline, Ange-Aimé, Dieudonné, Azilda, Odilon, les tantes Malvine et Alexandrine, les oncles Evariste et Rosario... Le nom anglais du pasteur, Patrick Livingston, semble parachuté dans ce milieu pure-laine-québécoise.

Pour le décrire, un style d'une grande simplicité, émaillé de tous ces mots et locutions populaires qui constituent la langue québécoise et qu'il importe absolument de conserver: "dans le temps comme dans le temps", "s'effacer" pour se retirer, "hart", "boulotte", "tirer la couette", "haller les billots", "amuseries", etc.

Mais tous les détails du récit, tous les faits secondaires sont en fonction de l'événement principal et s'entremêlent en lui: la scission de la paroisse et l'entêtement de Gaudiose. Ce Gaudiose me rappelle le vieux Plouffe. Tous deux se butent à la manière des simples qui est à l'opposé de la souplesse. Mais voilà! Quand l'évangélisme veut aller jusqu'au bout, c'est-à-dire quand Claudia l'institutrice, la fille de Gaudiose, s'éprend du pasteur et le pasteur de Claudia, alors la colère de Gaudiose éclate. Jamais! Non jamais sa fille n'épousera un pasteur! On n'épouse pas un prêtre! Thério a bien vu le comique d'un Gaudiose qui est évangéliste et qui pense en catholique.

Cette indignation aux aspects contradictoires grandit jusqu'à la fin du récit. Aux dernières pages, le narrateur son fils rêve d'un côté que Claudia épouse le pasteur, de l'autre que, furieux, Gaudiose, soudain grandi aux dimensions du ciel, saisit la mitaine à bout de bras et la lance de toutes ses forces sur l'évêque qu'elle écrase complètement.

Ainsi, l'histoire du Chemin Taché n'a pas fini comme celle de

l'Ile d'Orléans. A l'Ile d'Orléans, les paroissiens réconciliés ont élevé un autel à Sainte-Concorde, ce qui ne manque pas d'ironie; au Chemin Taché, Gaudiose a tué l'évêque... en rêve!

Paul GAY

¹Adrien Thério, La Colère du père, récit, Montréal, Editions Jumonville, 1974, 180 p.

²Adrien Thério, Ceux du Chemin Taché, contes, Montréal, les Editions de l'Homme, 1963, 166 p.

(Le Droit, 1er novembre 1975.)

Adrien Thério: C'est ici que le monde a commencé

MYTHE, DESIR ET UTOPIE

On s'explique mal certains phénomènes. Ils vont, ils viennent; ils nous frappent de plein front ou nous effleurent à peine. Peu importe d'ailleurs la façon dont ils nous touchent puisque leur présence seule nous inquiète.

Au Québec s'élabore actuellement, avec de plus en plus d'insistance, une littérature mythique. Il m'est impossible de dire pour quelle mystérieuse raison elle se cristallise plus particulièrement à l'embouchure du Saint-Laurent, c'est-à-dire sur les terres qui longent le bas du Fleuve. Victor-Lévy Beaulieu (dans ses "Voyageries"), Roger Fournier (dans les Cornes sacrées) et, depuis peu, Adrien Thério (dans C'est ici que le monde a commencé) nous ont tous les trois proposé leur récit incroyable, pêché à même les eaux du Fleuve à cet endroit précis où le sel se marie avec l'eau douce.

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter aux romans de Beaulieu et de Fournier l'ayant déjà fait ailleurs ou dans ce journal en d'autres temps. Je m'en tiendrai à Thério et dirai brutalement que j'ai été étonné, sinon déçu, du peu d'écho que ce récit-reportage a reçu de la critique officielle.

Une chronique de l'été 1956

Pourtant C'est ici que le monde a commencé se lit d'une traite. Quand j'ai fermé ce livre de trois cent vingt-cinq pages, j'étais tout surpris de l'avoir parcouru en si peu de temps. Bien sûr, on a bien aéré la typographie (cela nous change des pages tassées et interminables de certaines maisons d'édition), mais cette agréable impression tient surtout au talent de l'écrivain qui utilise un langage simple, direct et fort alerte.

Il faut le dire: je n'ai pas que des compliments à faire au romancier. Car si son livre se lit bien, il n'est pas exempt de faiblesses. On sent chez le narrateur un ton forcé (surtout dans la louange) qui nous le rend suspect pour ne pas dire plus. D'autre part, d'un point de vue strictement littéraire, les nombreuses "visions" du narrateur relèvent parfois du tic, tant dans leur fabrication que par le besoin qu'éprouve le narrateur de s'en

expliquer. Dans un récit comme le sien, tout est possible. Alors pourquoi s'étonner de quelques hallucinations?

Cela étant dit, le récit éclate de partout. Du reste le sujet s'y prête à merveille. Faire la chronique d'un petit village comme celui de Saint-Amable permet de multiples rebondissements. D'autant plus que Claude, le narrateur, manifeste une propension certaine au plaisir de dévoiler les scandales qui secouent cette micro-société.

On peut d'ailleurs s'interroger sur le bien-fondé des faits qui nous sont rapportés. La chronique dont il est question relate des événements qui se sont déroulés au cours de l'été 1956. Il peut paraître étonnant qu'à cette époque de jeunes adolescents et adolescentes aient pu non seulement se baigner nus mais y pratiquer des échanges sexuels dans "un beau charivari" (p. 92). Plusieurs passages sont consacrés à la description d'activités sexuelles qui nous laissent songeurs. Ainsi le triangle parfait composé d'Alec, Maryse et du narrateur nous apparaît pour le moins bizarre: en même temps que le désir et le plaisir les électrisent tous les trois, Maryse parle de mariage avec le narrateur. Il y a là une incongruité qui nous laisse croire que ces descriptions relèvent peut-être plus d'une vision utopique que du réel. Car il faut dire que les jeux exploratoires que beaucoup d'enfants ont pratiqués pendant leur enfance sont subitement frappés d'interdit à l'âge de l'adolescence. Chacun se spécialise et choisit un partenaire quitte à changer plusieurs fois en cours de route. Il est rare, me semble-t-il, qu'on s'adonne, entre garçons et filles, à ces ébats sexuels dans ce mouvement de totale et belle anarchie que décrivent certaines pages de C'est ici que le monde a commencé. Encore moins à l'époque où se déroule le récit.

Il se peut que je me trompe et que je veuille à tout prix généraliser mes expériences personnelles. Chose certaine, cette description correspond, aux yeux du narrateur, à sa croyance la plus profonde. Ainsi la vraisemblance des événements relève moins des faits historiques que de sa conviction qu'il devrait, depuis toujours, en être ainsi. Il veut nous persuader que l'hédonisme est la seule philosophie qui convienne à tous.

Voilà sa religion. Elle s'oppose bien sûr à celle qu'on a voulu imposer à toute une population, y compris à celle de Saint-Amable. Mais, comme dans toute société normalement constituée, le petit village n'est pas à l'abri des contestataires. Voilà pourquoi entre le pouvoir officiel et le pouvoir occulte se livre une lutte sans merci. Or, C'est ici que le monde a commencé offre cette qualité particulière (par opposition aux Cornes sacrées de Roger Fournier) de s'enraciner dans la tradition. A Saint-Amable,

le narrateur ne prêche pas dans le désert. Non seulement est-il suivi (quand ce n'est pas lui qui est entraîné!) par une jeunesse qui cherche et trouve en toute simplicité la jouissance à toute heure et en tout lieu. mais sa démarche est en quelque sorte sanctionnée par le père Ori, un attachant septuagénaire qui, grâce à son entêtement et à son invincible bon sens, a réussi, malgré toutes les tentatives de répression, à conserver cette insatiable appétence de la vie et du plaisir.

Le père Ori

Il faudrait parler longuement du père Ori. L'auteur a sûrement choisi avec soin son nom et son prénom (Origène Lebel): ils expriment la vie (Origène pour "origine") et la beauté (Lebel). En outre, chez lui l'intelligence, la vivacité d'esprit et l'humour priment. Distant, il ne se confie qu'à ceux en qui il a confiance. Le narrateur fait partie des rares privilégiés. Que dire sinon que, fasciné par cet intrigant personnage, il s'abreuve de ses propos. Grâce à lui nous apprenons que les anciens n'ont pas tous été des vaincus et que certains d'entre eux ont refusé de plier l'échine devant un pouvoir religieux qui abusait trop souvent d'eux. Le père Ori, c'est l'envers du décor, l'aspérité détestée d'une société lisse, la sourde rébellion contre l'autoritarisme, le père révolté dont la mission consiste à former des fils à son image. Le père Ori, c'est un Menaud qui, au lieu de devenir fou, se libère du carcan étouffant de la religion et de la fausse tradition. Le père Ori est celui qui, ayant vaincu l'Autre, Lui vole son éternité: mort il survit. N'a-t-il pas découvert l'origine de la vie?

Ainsi joue-t-il, pour le narrateur, le rôle du Père au sens le plus sacré du terme. C'est lui qui l'initie aux mystères de la vie sous quelque forme qu'ils se présentent. Il connaît des choses que les autres ne connaissent pas. Il sait, parce qu'il est l'un d'eux (ce que nous saurons à la fin), où logent les trois oiseaux blancs que tout le village connaît et dont on parle à voix basse. Ils en sont les esprits bienveillants. Cela explique que le père Ori sache tout du mouvement des vents. Il est lui-même un esprit vivant et c'est d'ailleurs à lui qu'incombe la mission d'initier, tel un fils choisi des dieux, le narrateur.

C'est par cette dimension que C'est ici que le monde a commencé prend valeur de récit mythique. Grâce à Ori, le narrateur pourra pénétrer dans la vallée de Jonathan, celle des commencements, et qui s'oppose à la vallée de Josaphat qui est celle, comme on le sait, de l'Apocalypse.

L'énergie vitale

La vie contre la mort. La religion figée des églises contre

celle de l'énergie vitale. Tel est l'enjeu toujours présent dans ce récit. Ainsi le narrateur multiplie les occasions de transformer la parole sacrée (chrétienne) en un langage sacrilège et inversement, de créer à partir du profane un rituel qui se calque sur celui de la chrétienté. Il tourne donc en dérision le sermon du curé (et celui du Monseigneur), sexualisant tous ses propos en extrapolant cyniquement leur signification. D'autre part, il sacralise, comme on le fait dans certaines tribus primitives, l'initiation sexuelle. Pour y parvenir il utilise le rituel chrétien: l'événement est présenté comme une sorte de "messe" ou "d'offertoire"; on construit un "autel" à partir d'une butte de terre; on remplace la nappe par quelques blanches serviettes de bain; on substitue une jeune fille nue à l'agneau sacré et c'est son vagin qui deviendra le Saint des saints.

On pourrait évidemment voir dans cette description qu'une pure intention blasphématoire (comme cela a été le cas pour les Fées ont soif). Ce serait, à mon avis, faire fausse route. Je pense pour ma part que le récit de Thério déborde largement ce cadre puisqu'il s'agit pour l'auteur de proposer une nouvelle vision de la vie, fondée sur l'acceptation de soi-même et des autres de façon pleine et entière. Une vision de l'humain où le corps s'exprime dans toute sa beauté et sa vitalité, où le corps devient la porte qui s'ouvre sur les grands mouvements de l'âme.

Voilà pourquoi la vision de la vallée de Jonathan se concentre sur l'apparition de ce majestueux étalon gris bleu qui, "entouré d'une cohorte de géants, s'avance sur ses pattes d'arrière et prend possession du lieu en le noyant de son sperme qui devient une rivière où les gens vont se baigner (cf. la description donnée sur la page arrière de la couverture).

Il est tout de même étrange que Roger Fournier et Adrien Thério, qui de toute évidence ont travaillé chacun dans leur propre solitude, nous proposent, à quelques mois de distance, la même vision mythique.

Il s'impose de la lire et de la déchiffrer.

André VANASSE

(Le Droit, 7 avril 1979, p. 21.)

Adrien Thério, C'est ici que le monde a commencé

RIVIERES-BERCEAUX ET RIVIERES BERCAUTES

A l'école, nous devions décliner leurs noms comme on récite une litanie:

Outaouais, Saint-Maurice, Saguenay
.....
Richelieu, Saint-François, Yamaska, Chaudière.

Entre le verset et le répons, se précipitait le fleuve muet et invisible. Sur la carte murale, juchée tout en haut du tableau noir, nous cherchions, les yeux plissés, le fil bleu des rivières enfouies, avec leurs aiguilles d'argent, sous des tas de mots secs et stériles. Quand nous retournions à la maison, le soir, nous rêvions que les rues se mettaient à couler doucement à travers des vallées innombrables:

Garnier, Fabre, Marquette...

La rue Marie-Anne, elle, se jetait sur Papineau. Nous nous laissions emporter à la dérive vers le fleuve et vers la mer. Hélas! la porte se refermait avant que nous n'ayons pu apercevoir le moindre miroitement ni sentir un seul embrun. Mais, la nuit venue, les chambres délirantes quittaient le Plateau Mont-Royal, où on les tenait ancrées, et glissaient au milieu de la rue Papineau qui les entraînait irrésistiblement vers le port. Le Saint-Laurent devenait plus réel et plus proche qu'il ne l'était en plein jour. Il ramenait vers leurs rivières et dans leurs vallées les enfants des exilés.

Outaouais, Saint-Maurice, Saguenay:

les rivières nous reprenaient dans leurs bercements.

Richelieu, Saint-François, Yamaska, Chaudière.

Nous grandissions. Nous grandissions. La tendresse se faisait nostalgie. Au matin, la vallée des origines s'estompait derrière des brumes de plus en plus denses.

A l'époque des fêtes, chaque année, l'autoroute Montréal-Québec-Rivière-du-Loup, celle qu'on appelle familièrement "la Vingt", se met à couler dans le même sens que le fleuve. Aux grandes embouchures, les routes régionales guettent le flot moutonneux. Elles s'enflent comme rivières et, par un juste retour des choses, vont déverser dans les vallées en attente le ressac des fils prodigues. On les regarde un peu comme des fantômes. On sait que la rivière tantôt va s'assagir, retrouver son pli naturel et son bon sens. Quant à la route du fleuve, elle s'est laissée fasciner depuis tellement longtemps par les sortilèges de la grande ville en amont, qu'elle en a oublié l'aval et qu'elle monte plus naturellement qu'elle ne descend. Tellement loin de la mer...

A leur façon, les romanciers québécois reviennent eux aussi, périodiquement, vers ces espaces originels que Katleen Raine appelle les "prairies heureuses". Roch Carrier¹, avec sa Floralie, son Anthyme, voire avec son Vieux-Thomas, hante les forêts de Dorchester; Jacques Ferron² invente son propre "bateau ivre" et le lâche sur la rivière Batiscan "qui ne trouve pas sa fin dans les joncs et les nénuphars"; André Major rebaptise Saint-Calixte³ et lui assure, avec l'aide de ses "Déserteurs", un destin exemplaire. Quant à Victor-Lévy Beaulieu, il ne cesse d'aller et venir sur le fleuve, toujours en quête de cette vérité qui est restée enfouie au pays de ses Grands-Pères⁴, comme dans le ventre de la baleine blanche.

C'est ici que le monde a commencé

Le Bas-du-Fleuve, c'est également le pays d'Adrien Thério. Après avoir laissé pressentir, dans son beau recueil de contes intitulé Ceux du Chemin Taché⁵ et dans un récit allègre, de la même veine que ses contes, la Colère du père⁶, que son oeuvre plongeait ses racines dans le Témiscouata, le voici qui affirme péremptoirement dans son dernier roman: "C'est ici que le monde a commencé⁷."

- Non, mais quel toupet!

s'exclameront Carrier, Ferron et Major. Les descendants du père Chapdelaine, là-bas au Lac Saint-Jean, ceux de Menaud, dans les montagnes de Charlevoix, les arrière-petits-fils du père Didace, établis dans le bout de Sorel, et jusqu'aux descendants de Jean Rivard, qui croissent comme le bon grain dans le pays des Bois-Francs, se dressent, fiers et ombrageux, pour protester contre cette invention tardive d'une Genèse usurpée:

- Qu'est-ce que c'est que cette Vallée de Jonathan? et d'où sort le grand cheval gris bleu débordant de vitalité et de fécondité?

- Passe encore pour les prétentions "antropoïdiques"⁸ de M. Bessette ou les incursions mythologiques d'un Roger Fournier, un "Basdufleuvien", lui aussi, qui s'est mis en tête de ramener un supposé taureau⁹ sacré au pays des acropoles, des temples et du soleil!

Les sociologues vont devoir bientôt s'atteler au bestiaire du Bas-du-Fleuve: la baleine blanche de Beaulieu, le taureau, Pigeon, aux cornes sacrées de Fournier et, maintenant, le grand cheval bleu de Thério. Dans ce pays que domine le Géant des Méchins, les légendes continuent de surgir au milieu des crans et des boutons. Les esprits veillent, tandis que se promènent encore, parmi les feux follets, les fantômes de Joseph-Charles Taché et des Philippe-Aubert de Gaspé, le fils et le père. Et voici les petits-fils qui préparent la relève audit pays, la relève des esprits.

Le narrateur de C'est ici que le monde a commencé s'appelle Claude, tout comme le héros-témoin de la Colère du père. Celui-ci jetait un regard déjà très lucide sur les chicanes de clochers et rêvait de s'échapper vers le collège comme vers une sorte de pays d'Utopie où les livres ouvrent les "chemins de la liberté". Il a grandi. Le voici devenu jeune homme. Il entend maintenant l'appel des vastes espaces. Traverser le Canada. Aller pendant les deux mois de vacances s'installer sur la côte du Pacifique. Au pays du soleil couchant, franchir le mur de la nuit pour assister, à l'autre bout du monde, au lever du jour, au commencement de la vie. "L'homme propose et Dieu dispose", avaient coutume de dire nos mères. Et nos projets d'évasion se changeaient en tâches domestiques. Le rêve prenait la relève. Les frontières du réel étaient abolies. Les rues coulaient comme rivières; nous nous découvriions le pied marin et, sur les visages de nos proches, nous nous mettions à lire les secrets du passé; nous cherchions dans leurs mains laborieuses les signes visibles de notre propre destin.

Claude doit prendre la direction de Saint-Amable, un village "bâti dans une baisseur". Vous chercherez en vain Saint-Amable, sur une carte du Bas-du-Fleuve. Mais lisez bien la description que donne Thério de ce petit village et vous verrez que Saint-Amable est partout. L'église, le presbytère, la salle paroissiale, le bureau de poste, la banque, le magasin général, les pompes, il ne lui manque rien d'essentiel. C'est le pays en raccourci. Les vieillards ont quitté leurs fermes et sont venus "s'accoter contre l'église" pour mourir; les jeunes se rassemblent dans des paradis clandestins. Claude se laisse entraîner par les uns et par les autres. Il ressent instinctivement que le jour qui s'achève et celui qui commence participent de la même lumière, que le père Ori a peut-être autant de choses à lui révéler sur l'existence que ses deux amis les plus intimes: Maryse et Alec.

Visionnaire et voyeur

Dans le "récit-reportage" d'Adrien Thério, comme dans tout village qui se respecte, le temps semble s'être figé. La vie est lente; les allées et venues, rares et remarquées. Claude, qui se sent étranger, au moins au début de son séjour, à la vie du village, tâche de s'expliquer à lui-même les faits, les gestes et les dits de tout un chacun. C'est l'été. Le soleil tape dur. Claude, qui est sans doute un futur romancier, mêle à sa description du réel le récit de ses propres illuminations. Visions surréalistes? Voici la table dressée en plein champ, le vieillard qui mange et danse et entraîne tout un pan de forêt dans sa valse. Le Chemin Taché est visité par les esprits. Bientôt, Claude aperçoit les trois grands oiseaux blancs, qui permettent aux anciens de réapparaître pour assurer les habitants de Saint-Amable de leur protection.

Les visions de Claude, il va sans dire, ne sont pas toutes d'ordre spirituel. Le voyant sait à l'occasion se faire voyeur. Son séjour à Saint-Amable doit le renseigner sur les origines du monde, soit! mais il doit aussi être un passage initiatique. Le jeune homme qui accomplit une sorte de voyage intérieur cherche à comprendre le sens de sa propre vie, à travers les expériences de l'amour, de la souffrance et l'approche même des réalités de la mort. Eliade et son épouse, involontairement, lui donnent le spectacle de leurs ébats amoureux au soleil de midi; avec Maryse et Alec, il cherche les secrets de sa propre sexualité; le père Ori, passe à travers sa propre mort pour achever, auprès de celui qui s'est fait son disciple, l'enseignement qui doit faire de Claude un digne descendant des anciens et un continuateur des traditions.

Plus rien maintenant ne peut surprendre le jeune homme: il a vu de ses yeux la vallée de Jonathan, les "aubélines" en fleurs. Il a cru au rêve du père Ori, celui de ce grand cheval gris bleu qui remplit de son sperme le bas de la vallée et il a "entendu distinctement la phrase que le père Ori avait lui aussi entendue: 'C'est ici que le monde a commencé'!"

Romancier ou Conteur?

Ce personnage du père Ori occupe la place centrale du roman. C'est un vieillard si bien campé et tellement réel qu'on a l'impression de l'avoir vu déambuler dans tel ou tel petit village. Autour de lui s'organise le récit du narrateur. Si les hésitations ("Qu'est-ce que je me disais? Oui, qu'est-ce que je me disais? Voyons, réfléchissons un peu. On dirait que je ne sais plus où

j'en suis. Et pourtant..."), les bavardages, voire les délires, du collégien en vacances nous irritent parfois, il suffit que le père Ori paraisse, qu'il se mette à parler, de son bon langage vert et cru, pour que le récit commence à respirer. L'atmosphère change tout à coup. Le père Ori crée son lieu autour de lui, alors que Claude fait toujours un peu figure de touriste et, - mais, ce n'est pas si mal dans un récit-reportage - de journaliste à la pige. Si Thério excelle à broser les traits d'un personnage, à l'animer, à lui inventer une langue savoureuse et pittoresque, par contre, il a de la difficulté à donner à son narrateur, celui à qui il confie le "je" du romancier, une voix personnelle, différente de la sienne propre. En réalité, écoutant Claude narrer les épisodes de ses vacances "extraordinaires" à Saint-Amable, on a l'impression d'entendre la voix du romancier qui lui souffle mots et phrases à l'oreille.

Depuis plusieurs années déjà, de plus en plus de romanciers écrivent leurs oeuvres à la première personne. Cette façon de faire a pour effet, dans bien des cas, d'ajouter à la vraisemblance de la fiction, de briser les barrières entre le réel et l'imaginaire, de rapprocher le romancier de l'univers qu'il crée et d'introduire le lecteur lui-même dans les arcanes de la création. Ce recours au "je" est tellement naturel à certains écrivains modernes qu'on ne peut guère imaginer comment ils pourraient, sans sombrer dans l'impuissance la plus totale, renoncer à l'usage de cet instrument subjectif et fécond. Victor-Lévy Beaulieu et Gilbert Larocque, pour ne donner que deux exemples, sont liés aux personnages de leurs romans par ce cordon qu'ils ne coupent jamais, parce que, même une fois publiés, leurs romans restent à l'intérieur d'un univers en gestation qui n'est jamais achevé. D'autres romanciers, par contre, qui appartiennent plutôt à la race des conteurs - je pense à Roch Carrier, à Jacques Ferron, à Yves Thériault - risqueraient peut-être de voir leurs personnages étouffés par ce "je" ombilical, s'ils s'avisaient de ne pas le couper assez tôt. Les héros des romans-contes ont besoin, pour leur chevauchée dans l'imaginaire, que l'écrivain leur laisse la bride sur le cou. Leur monture naturelle, c'est le "il" et ils ne supportent pas d'obstacles à leur errance, fussent les murs même de la conscience qui les engendre.

La venue de Claude dans la vie du père Ori n'ajoute pas grand-chose à la dimension de ce personnage "achevé" ni à l'étrangeté de ses visions. Au contraire, le récit perd de sa puissance de suggestion sous la lumière crue que projettent sur lui le regard curieux et la verve incoercible du narrateur. Autrement dit, la volonté de reportage gêne les apparences d'un récit qui, pour demeurer vraisemblable dans son invraisemblance, doit rester la propriété des personnages qui le vivent.

Thério possède tous les dons des vrais conteurs. Quand l'un

d'eux découvre un fleuve inconnu, des fleurs insolites, une vallée merveilleuse, le lecteur s'attend à ce qu'il annonce, comme nos conteurs traditionnels: "Il était une fois..." et qu'il se laisse bercer lui aussi par la voix inconnue d'un père Ori, sans chercher à l'interrompre. Si le père Ori proclame, le regard fixé sur un fleuve invisible: "C'est ici que le monde a commencé", nous avons envie de le croire et de nous laisser bercer à notre tour par les rivières antérieures, celles où nous sommes nés et qui savent encore nous endormir, rivières-berceaux et rivières berçantes, même dans les villes où nous nous sommes laissés entraînés, à contre-courant, par un fleuve trop bien domestiqué.

Gabrielle POULIN

¹Roch Carrier, Floralie où es-tu? roman, coll. "Les Romanciers du Jour", 45, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 170 p.; Il n'y a pas de pays sans grand-père, Montréal, Stanké, 1977, 116 p.

²Jacques Ferron, Le Saint-Elias, roman, coll. "Les Romanciers du Jour", 85, Montréal, Éditions du Jour, 1972, 186 p.

³André Major, L'Épouvantail, roman, coll. "Les Romanciers du Jour", 103, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 229 p.; L'Épidémie, roman, coll. "Les Romanciers du Jour", Montréal, Éditions du Jour, 1975, 218 p.; Les Rescapés, roman, Montréal, Quinze, 1976, 147 p.

⁴Victor-Lévy Beaulieu, Les Grands-Pères, récit, coll. "Les Romanciers du Jour", 78, Montréal, Éditions du Jour, 1971, 157 p.

⁵Adrien Thério, Ceux du Chemin Taché, contes, Montréal, Éditions Jumonville, 1974, 166 p. (Une première édition avait paru en 1963, aux Éditions de l'Homme.)

⁶Id., La Colère du père, récit, Montréal, Éditions Jumonville, Montréal, 1974, 179 p.

⁷Id., C'est ici que le monde a commencé, récit-reportage, Montréal, Éditions Jumonville, 1978, 324 p.

⁸Gérard Bessette, Les Antropoïdes, roman d'aventure(s), Montréal, La Presse, 1977, 297 p.

⁹Roger Fournier, Les Cornes sacrées, roman, Paris, Albin Michel, 1977, 318 p.

(Relations, mars 1979, p. 92-94.)

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	5
LE CONTEXTE FRANCO-ONTARIEN.....	15
Pas d'existence assurée sans l'écriture (Yolande Grisé).....	17
Fossilisation du français en Ontario (Yolande Grisé)..	25
L'enseignement français dans l'Ontario (Paul Gay).....	29
Une civilisation, c'est beaucoup plus qu'un roman (Paul Gay).....	35
Les luttes célèbres du <u>Droit</u> contre le Règlement 17 (Paul Gay).....	39
Ces prétendus "Invisible French" (Paul Gay).....	43
Deux poids, deux mesures (Paul Gay).....	52
"L'enfer de Bytown"(Paul Gay).....	56
"Une revue pessimiste" (Paul Gay).....	59
LIONEL GROULX.....	63
Deux témoins du conflit des races au Canada (Paul Gay).....	65
Le retrait français ou l'assimilation anglaise (Paul Gay).....	68
<u>L'Appel de la race</u> est-il un roman raciste (René Dionne).....	71
Ottawa, vu par Jules-Paul Tardivel et Lionel Groulx (Paul Gay).....	77
GERMAIN LEMIEUX.....	81
Le directeur du centre franco-ontarien de folklore (René Dionne).....	83

Docteur ès lettres de l'Université d'Ottawa.....	87
La sauvegarde du patrimoine oral (Germain Lemieux)...	89
Le répertoire de Maurice Prud'homme, 1886-1967 (Paul Gay).....	93
Le merveilleux dans la littérature orale franco- ontarienne (Paul Gay).....	97
"Par derrière chez mon Père, y a-t-un étang" (Paul Gay).....	100
GERARD BESSETTE.....	105
Au gré de l'invention verbale (Réjean Robidoux).....	107
La technique romanesque (Réjean Robidoux).....	109
Le cycle créateur de Gérard Bessette ou le fond c'est la forme (Réjean Robidoux).....	113
Une expression révélatrice de l'auteur (Réjean Robidoux).....	143
Gérard Bessette sous le signe du chaînon (non-) manquant ou l'immémorial rituel de la parole (Réjean Robidoux).....	150
Entrevue sur <u>les Anthropoïdes</u> (Donald Smith).....	156
JEAN ETHIER-BLAIS.....	171
L'être français minoritaire (Jean Ethier-Blais).....	173
Poète et romancier (Jean-Pierre Duquette).....	184
Le doux poète franco-ontarien (Paul Gay).....	188
Un grand humaniste franco-ontarien (Paul Gay).....	192
ADRIEN THERIO.....	195
<u>La Colère du père</u> (Paul Gay).....	197

Mythe, désir et utopie (André Vanasse).....	200
Rivières-berceaux et rivières berçantes (Gabrielle Poulin).....	204
TABLE DES MATIERES.....	211

